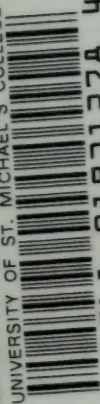


UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE



3 1761 01931278 4





VOLTAIRE
MONTESQUIEU ET ROUSSEAU
EN ANGLETERRE



PONTIFICAL INSTITUTE
OF MEDIAEVAL STUDIES
59 QUEEN'S PARK
TORONTO 5, CANADA

J. CHURTON COLLINS

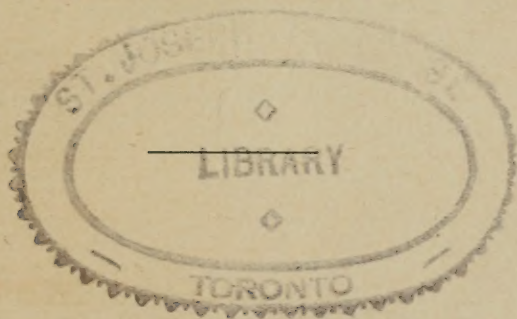
PROFESSEUR DE LITTÉRATURE ANGLAISE
A L'UNIVERSITÉ DE BIRMINGHAM

VOLTAIRE
MONTESQUIEU ET ROUSSEAU
EN ANGLETERRE

TRADUIT DE L'ANGLAIS

PAR

PIERRE DESEILLE



PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1911

PONTIFICAL INSTITUTE
OF MEDIAEVAL STUDIES
59 QUEEN'S PARK
TORONTO 5, CANADA

PRÉFACE DE L'AUTEUR

J'ai essayé, dans cet ouvrage, de retracer trois épisodes particulièrement intéressants de l'histoire des relations littéraires entre la France et l'Angleterre, je veux parler des séjours qu'ont successivement faits dans notre pays Voltaire, Montesquieu et Rousseau ; Voltaire, depuis le printemps de 1726 jusqu'au printemps de 1729, Montesquieu de l'automne de 1729 au printemps ou au début de l'été de 1731 et Rousseau de janvier 1766 à mai 1767. Ce sujet, à ma connaissance, n'a encore été traité par aucun auteur, ou du moins il ne l'a été qu'accessoirement.

Le présent volume n'a pas été écrit d'un seul jet. La première esquisse du chapitre qui concerne la visite de Voltaire en Angleterre parut en deux fois, sous forme d'articles, dans le *Cornhill Magazine* de 1882. En 1886, ces articles, après avoir été considérablement augmentés, furent ajoutés en appendice à *Bolingbroke, a Historical Study*, ouvrage publié chez Mr John Murray. J'ai révisé une fois de plus cette étude et je l'ai complétée à l'aide de nombreux docu-

cuments que j'avais recueillis depuis 1886 ; elle paraît ici sous sa forme définitive.

J'avais également publié, il y a quelques années, dans la *Quarterly Review* un article sur le séjour de Montesquieu ; cette étude a été aussi soigneusement révisée et augmentée. Il est cependant si difficile de retrouver des documents sur le voyage de Montesquieu en Angleterre, par suite de la destruction d'une partie de ses *Notes sur l'Angleterre* et de la regrettable disparition de sa correspondance avec Chesterfield, que je n'ai pu, malheureusement, ajouter que peu de chose à ce que j'avais déjà écrit sur ce sujet.

Je puis dire du moins que je n'ai épargné aucune peine pour trouver des documents inédits. Ce qui me console, c'est la pensée qu'il n'en existe probablement plus.

Le chapitre sur Rousseau parut sous sa forme première dans la *Quarterly Review* il y a près de dix ans. Il a été entièrement remanié.

Il me reste à remercier tous ceux qui, d'une façon ou d'une autre, m'ont aidé dans mon travail.

Je dois dire tout d'abord, à mon grand regret, que je ne dois rien à Mr Archibald Ballantyne qui a fait paraître en 1893, chez MM. Smith Elder, un ouvrage intitulé *Voltaire's Visit to England*.

Je fus forcé, à l'époque où parut cet ouvrage, de prévenir le public, pour sauvegarder mes droits, que l'auteur n'avait fait que reproduire, sans en indiquer la provenance, tous les documents que j'avais moi-même réunis et que j'avais utilisés pour écrire mon

article de 1886. Mr Ballantyne n'a fait aucune addition importante à ce qu'il avait trouvé dans cet article. S'il avait publié quelque document inédit, je lui en aurais été reconnaissant et j'aurais volontiers fait taire les sentiments d'irritation qu'avait fait naître chez moi sa façon d'agir.

Mais passons à un sujet moins irritant.

C'est à l'amabilité de Mr Henry Rutherford que je dois la communication de deux lettres inédites de Voltaire, écrites en anglais, pendant son séjour à Wandsworth et d'une lettre inédite de lord Peterborough, qui contient d'intéressants détails sur les faits et gestes de Voltaire avant son départ d'Angleterre et sur ses relations avec le Dr Towne, relations qui avaient passé inaperçues de ses nombreux biographes. Qu'il me soit permis de remercier également ici Mr Forbes Sieveking qui m'a très obligeamment prêté une longue et intéressante lettre de Voltaire.

J'ai fait allusion, dans les Notes, chaque fois que l'occasion s'en est présentée, aux autres personnes, amis ou inconnus, qui m'ont communiqué des documents ou qui m'ont aidé dans mes recherches.

Je ne me dissimule pas que ce petit volume ne contribuera que modestement au développement d'une science dont nous commençons seulement à comprendre la portée et l'intérêt, je veux parler de l'étude des relations étroites qui existent entre la culture d'un pays et celle des pays étrangers et de l'influence mutuelle des principales littératures européennes sur leur évolution et leur progrès réci-

proques. C'est seulement par des recherches minutieuses que l'on peut faire progresser cette science. Actuellement, on semble, dans ce domaine, recourir de préférence à des généralisations abstraites plutôt qu'à des généralisations basées sur les faits, mais si l'on ne commence pas par employer la seconde méthode, nous avons peu de garanties que la vérité et l'exactitude seront respectées.

J'ai eu cependant en vue un autre but. Les relations littéraires entre l'Angleterre et la France ont toujours été particulièrement étroites et elles ne l'ont jamais été davantage qu'en ce moment. De pareils liens ne peuvent jamais être trop resserrés et je serais très heureux si je pouvais, pour ma faible part, contribuer à démontrer, avec ce petit livre, à un certain point de vue du moins, combien doivent être encouragés les sentiments qui ont trouvé leur expression dans l'*Entente Cordiale*.

VOLTAIRE MONTESQUIEU ET ROUSSEAU EN ANGLETERRE

VOLTAIRE EN ANGLETERRE

I

Le séjour de Voltaire en Angleterre est un chapitre encore inédit de l'histoire littéraire du XVIII^e siècle. Pourtant, il est assurément peu d'épisodes de cette histoire qui soient plus dignes d'une étude attentive.

Du propre aveu de Voltaire, ce séjour décida de l'orientation de sa carrière. Condorcet, d'autre part, estime qu'il en résulta des conséquences d'une importance capitale pour l'Europe et l'humanité. Ce qui est certain, c'est qu'on retrouve des traces de ce séjour dans presque toutes les œuvres que Voltaire produisit par la suite, aussi bien dans les ouvrages où il se proclame le disciple et l'interprète de ses maîtres anglais que dans ses œuvres originales.

Les années qu'il passa en Angleterre furent, dit

Lanfray, « les plus fructueuses de sa vie ¹ ». « L'exemple de l'Angleterre, dit Condorcet, lui montrait que la vérité n'est pas faite pour rester un secret entre les mains de quelques philosophes et d'un petit nombre de gens du monde instruits ou plutôt endoctrinés par les philosophes ² ». « Dès ce moment, ajouta-t-il, Voltaire se sentit appelé à détruire les préjugés de toute espèce dont son pays était l'esclave ». L'influence anglaise se fit sentir dans ses œuvres poétiques et critiques, dans ses travaux historiques et ses essais. Ce n'est pas tout. Les circonstances dans lesquelles il vint chercher un asile parmi nous, les étranges aventures qu'il eut dans notre pays, ses relations avec Pope, Swift et Bolingbroke, avec la Cour, l'aristocratie, le peuple, le zèle et l'ardeur avec lesquels il étudia nos mœurs, notre gouvernement, notre science, notre histoire, notre littérature ; ses efforts courageux pour acquérir la maîtrise de notre langue, tous ces éléments contribuent à former l'une des étapes les plus intéressantes de son extraordinaire carrière.

Malheureusement, il n'est pas de période de la vie de Voltaire qui soit enveloppée d'une plus grande obscurité. « On ignore, écrit Charles Remusat, à peu près quelle fut sa vie en Angleterre. Ces deux années sont une lacune dans son histoire. C'est un point de sa biographie qui mériterait des recher-

1. *L'Église et les Philosophes au XVIII^e siècle*. p. 113.

2. *Vie de Voltaire*. Préface des *Œuvres complètes de Voltaire*, vol. I, p. 202.

ches¹ ». Carlyle qui essaya dans le troisième volume de son *Frederic the Great* de jeter quelque lumière sur ce point, jeta bientôt le manche après la cognée. Le vide et l'obscurité — telles sont ses expressions — règnent dans toutes les biographies de Voltaire sur cette période de sa vie. « Ne cherchez pas à savoir, s'écrie-t-il, personne n'a jamais fait de recherches à ce sujet et probablement aucun homme compétent n'en fera jamais². »

Il se trouva cependant qu'au moment même où Carlyle s'exprimait ainsi, un homme très compétent s'était attaché à cette tâche. Les recherches de Desnoireterres réussirent à dissiper, au moins en partie, le mystère qui entoure les faits et gestes de Voltaire pendant son séjour en Angleterre.

1. *L'Angleterre au XVIII^e siècle*, vol. I, p. 380.

2. Le passage dans lequel Carlyle (*History of Frederick*, livre X, chap. II) parle du voyage de Voltaire en Angleterre, fourmille d'erreurs. Il confond le chevalier de Rohan Chabot avec le duc de Rohan, se trompe de date au sujet de la seconde algarade avec le chevalier, dit que le second emprisonnement de Voltaire à la Bastille dura six mois, alors qu'il ne dura que quinze jours, appelle Sir Everard Falkener Edward, et évidemment ne sait rien sur lui ; affirme que *La Henriade* fut publiée en 1726 au lieu de 1728 ; dit que Pope écrivit l'*Essay on Man* trois ans plus tôt qu'il ne l'a écrit en réalité, et que la visite de Voltaire en Angleterre dura environ deux ans alors qu'elle se prolongea pendant deux ans et huit mois. Il déclare d'autre part que les noms de Falkener et de Bolingbroke sont « peut-être les seuls noms que l'on rencontre dans la correspondance de Voltaire pendant cette période ». Toutes ces lacunes sans doute ne sont pas bien graves, mais qu'aurait dit Carlyle s'il les avait rencontrées dans un ouvrage autre que le sien ?

Il se donna beaucoup de mal pour combler les lacunes des biographies antérieures. Estimant à juste titre qu'il ne lui serait possible que de faire des découvertes fragmentaires, il réunit patiemment tous les renseignements dispersés dans la propre correspondance de Voltaire et dans ses ouvrages ainsi que dans la correspondance et les ouvrages des personnes avec lesquelles son célèbre compatriote avait été en rapport durant son séjour en Angleterre.

De nombreux détails, il est vrai, lui ont échappé, il n'a peut-être pas, d'autre part, fait le meilleur usage des matériaux qu'il a recueillis, mais il faut rendre à cet auteur, qui fut le plus complet et le plus consciencieux des biographes de Voltaire, cette justice que son chapitre sur « Voltaire et la Société Anglaise » doit servir de base à toutes les recherches qui seront faites dans l'avenir sur cet épisode de la vie de Voltaire. Quelques-unes des lacunes de l'ouvrage de Desnoireterres ont été comblées par M. Parton qui fit paraître en 1881 une *Lfie of Voltaire* en deux volumes in-octavo. M. Parton a découvert un ou deux documents sans importance mais c'est à peu près tout ce qu'il a réussi à faire. Je reconnais volontiers ce que je dois à Desnoireterres et à M. Parton, mais en fait mes obligations envers eux sont minimes.

Le premier point à déterminer est la date exacte de l'arrivée de Voltaire en Angleterre. Cette date peut, à mon avis, être déterminée avec une certaine exactitude. Le 29 avril (vieux style) 1726 arriva à

la Bastille l'ordre de le mettre en liberté à la condition qu'il quitterait Paris immédiatement et s'engagerait à ne pas revenir, sans une permission expresse du roi, à moins de cinquante lieues de cette ville¹. On supposait, bien que cela ne fût pas exigé, qu'il allait passer en Angleterre, il avait en effet déjà informé le Ministre que telle était son intention².

Le 2 mai, il sortit de la Bastille et ce fut apparemment le même jour qu'il fut escorté jusqu'à Calais par un fonctionnaire, nommé Condé³. En tout cas il était à Calais le 5 mai ainsi que le prouvent ses lettres à Thieriot et à Mme de Ferriole⁴, et il y resta pendant plusieurs jours, chez son ami Dunoquet, payeur des armées.

Nous ne savons combien de temps dura ce séjour, car il n'a été jusqu'ici possible de découvrir aucun document qui jette une lumière quelconque sur ses faits et gestes entre le 6 mai et le début de juin. Sa lettre à Mme de Ferriole prouve qu'il n'avait pas l'intention de s'embarquer immédiatement. Il lui demande de lui envoyer des nouvelles et de lui donner des instructions et il lui dit qu'il les attendra. Selon toute probabilité il resta à Calais non quatre ou cinq

1. Maurepas à de Launay, gouverneur de la Bastille. Lettre publiée dans les *Documents biographiques*. Voltaire, *Œuvres complètes*, vol. I, p. 308.

2. *Œuvres complètes*, vol. XXX, p. 157 et 158. Ces lettres sont datées respectivement du 5 mai et du 6 mai.

3. *Histoire de la Détention des Philosophes*, par J. Delort, vol. II, p. 34.

4. Voir la lettre à A. M***, *Mélanges*, vol. I, p. 17.

jours comme il en avait eu d'abord l'intention, mais près de cinq semaines, c'est-à-dire du 6 mai au 8 ou 9 juin. En tout cas, de quelque façon qu'il ait agi, il est difficile de supposer qu'il se soit embarqué pour l'Angleterre avant le 8 ou 9 juin (nouveau style) bien que cette date, il est vrai, ne concorde pas avec « le milieu du printemps » époque qu'il indique lui-même comme celle de son débarquement à Greenwich.

Il nous dit qu'il débarqua près de Greenwich et il est clair, d'après le passage qui suit, qu'il débarqua le jour de la foire de cette ville. Cette foire avait lieu invariablement le lundi de la Pentecôte et le lundi de la Pentecôte tomba en 1726 le 30 mai (vieux style). Si nous consultons le *Daily Courant* du 30 mai, nous y voyons qu'un courrier arriva de France le dimanche 23, ce qui serait naturellement, d'après le nouveau style, le 10 juin. En supposant donc que son séjour à Calais, après sa lettre à Mme de Ferriole, ait été prolongé de cinq semaines — et il n'y a, nous l'avons montré, aucune raison de supposer qu'il en ait été autrement — les dates concorderaient exactement.

Voltaire, il est vrai, aurait dû rester à bord jusqu'au lundi matin, mais cela n'a rien qui puisse nous étonner. Il y a d'ailleurs d'autres preuves à l'appui de cette date. Dans le passage remarquable¹ dans lequel il décrit ce qu'il vit en débarquant, il raconte que les

1. Lettre à A. M***, *Mélanges*, vol. I, p. 18.

vaisseaux qui se trouvaient sur la rivière avaient déployé leurs voiles pour faire honneur au roi et à la reine (en parlant de la reine il se trompait évidemment car elle était en ce moment à Ahlen) et il parle en particulier de la magnificence de la barque royale, des deux rangs de vaisseaux marchands couvrant un espace de six milles et des riches livrées portées par les serviteurs du roi. Si nous consultons la *London Gazette* du lundi 30 mai, nous lisons que ce jour-là, l'anniversaire de la naissance du roi, dont la célébration avait été remise du samedi précédent, fut fêté avec les démonstrations habituelles de la joie populaire ; et dans le *British Gazetteer* du samedi 21 mai, nous voyons que l'on fait de grands préparatifs pour célébrer l'anniversaire du roi et que les serviteurs du roi sont vêtus de neuf à cette occasion. On peut donc raisonnablement conclure que Voltaire mit le pied pour la première fois sur le sol anglais le 30 mai 1726.

On savait déjà en Angleterre qu'il avait été libéré de la Bastille et qu'il avait l'intention de venir à Londres¹.

Il avait eu la prudence bien caractéristique de prier le comte de Morville, alors ministre des Affaires

1. *British Journal* du 14 mai 1726 : « Le trois courant M. de Voltaire a été libéré de la Bastille et conduit à Calais. Il a été autorisé à passer en Angleterre et on lui a interdit de s'approcher de la Cour à moins de cinquante lieues. On dit qu'il va publier à Londres une grande édition de son fameux poème sur la Ligue, dont nous n'avons qu'une mauvaise copie. »

étrangères, de demander à Horace Walpole, qui avait succédé à Stair comme ambassadeur à Paris, de vouloir bien lui donner une lettre de recommandation pour le duc de Newcastle.

A la suite de la démarche de Morville, Walpole écrivit la lettre suivante à Newcastle, le 23 mai 1726.

« J'espère que vous voudrez bien m'excuser de vous recommander, sur les vives instances de M. de Morville, M. Voltaire, un poète de beaucoup de talent qui est parti dernièrement pour l'Angleterre afin d'y faire imprimer un excellent poème intitulé « Henri IV ». Il a été enfermé à la Bastille mais pour une querelle avec un simple particulier et non pas pour une affaire d'État. J'espère donc que Votre Grâce lui accordera volontiers sa faveur et son patronage pour lancer la souscription ¹. »

Il écrivit aussi le même jour dans les mêmes termes à Bubb Dodington. Il ne s'en tint pas là. Il donna également à Voltaire une lettre d'introduction pour le comte, plus tard maréchal et duc de Broglie, qui était alors ambassadeur de France à Londres, dans laquelle il priait ce dernier de présenter Voltaire aux membres du cabinet anglais ².

Pendant la traversée, Voltaire s'était livré à de mélancoliques réflexions. Dans l'amertume de son âme, il faisait un parallèle entre sa propre situation et celle dans laquelle son héros favoris'était trouvé autrefois.

1. Lettre publiée dans la *National Review*, août 1892.

2. Cf. la lettre découverte récemment par M. J.-J. Jusserand, et citée infra.

Il exprima ses sentiments dans les vers suivants :

Je ne dois pas être plus fortuné
Que le héros célébré sur ma vielle :
Il fut proscrit, persécuté, damné
Par les dévots et leur douce séquelle
En Angleterre il trouva du secours,
J'en vais chercher ¹.

Lorsqu'il fut débarqué, cependant, il retrouva bientôt sa bonne humeur et se jetant dans un transport de joie sur le sol, il salua l'Angleterre.

Nombreux sont les compatriotes de Voltaire qui ont décrit les premières impressions que produisit sur eux le pays de Shakespeare et de Newton, mais chez aucun d'entre eux ces impressions n'ont été plus favorables que chez Voltaire. Tout conspirait pour remplir le jeune exilé de joie et d'admiration. Bien qu'il ne fut pas très bien portant, il était d'humeur exubérante. « Le ciel, dit-il dans sa description enthousiaste, était sans nuages comme dans les plus beaux jours du Midi de la France, l'air était rafraîchi par le doux vent d'Occident qui augmentait la sérénité de la nature et disposait les esprits à la joie. Je m'arrêtai près de Greenwich, sur les bords de la Tamise. Cette

1. Cité dans les *Historical Memoirs of the author of the Henriade* (1778) où l'auteur dit avoir vu ces vers dans une lettre de la main de Voltaire, adressée à M. Dumas d'Aigueberre; ils ont été publiés depuis dans le *Commentaire historique, Œuvres complètes*, Paris, 1883, où il est dit que ce poème finissait par le couplet :

Je n'ai pas le nez tourné
A être prophète en mon pays.

belle rivière qui ne déborde jamais et dont les rivages sont ornés de verdure toute l'année était couverte de deux rangs de vaisseaux marchands durant l'espace de six milles, tous avaient déployé leurs voiles pour faire honneur au roi et à la reine qui se promenaient sur la rivière dans une barque dorée, précédée de bateaux remplis de musique et suivie de mille petites barques à rames... »

Partout Voltaire pouvait discerner les signes de la prospérité et de la liberté. L'air était rempli des loyales acclamations de la foule et il constata avec intérêt qu'une nation d'hommes libres était aussi une nation de sujets soumis.

De la rivière il tourna son attention sur le parc et curieux d'étudier la foule anglaise, il passa l'après-midi à observer ce qui se passait autour de lui. Il se promena de long en large sous les arbres, questionnant les personnes qui pouvaient le comprendre au sujet des courses de chevaux et de la façon dont elles étaient organisées. Il admira l'adresse avec laquelle les jeunes Anglaises maniaient leurs chevaux et fut très frappé par la fraîcheur et la beauté de leur teint, la propreté de leurs vêtements et la gracieuse vivacité de leurs mouvements. Au cours de sa promenade il rencontra par hasard plusieurs marchands anglais pour lesquels il avait des lettres d'introduction. Il fut accueilli par eux avec une grande courtoisie et une grande amabilité. Ils lui prêtèrent un cheval, lui offrirent des rafraîchissements et le conduisirent aux endroits d'où l'on pouvait le mieux voir le parc et la rivière.

Tandis qu'il contemplait, du haut de la colline, le beau spectacle qui se déroulait sous ses yeux, il aperçut près de lui un courrier danois qui venait, comme lui, d'arriver à l'instant même en Angleterre. « Il me paraissait, dit Voltaire, saisi de joie et d'étonnement, il croyait que toute la nation était toujours gaie, que toutes les femmes étaient belles et vives et que le ciel d'Angleterre était toujours serein. » « Et, ajoute-t-il, j'étais encore plus enchanté que le Danois¹. »

Le soir du même jour il arrivait à Londres où il descendit très probablement chez Bolingbroke, à sa maison de Pall Mall où il fut, nous dit-il, présenté à plusieurs dames de la Cour auxquelles il raconta sa journée à Greenwich, ne mettant pas en doute qu'elles n'aient été présentes aux réjouissances auxquelles il avait lui-même assisté. Il fut bien vite désillusionné. Aucune personne comme il faut, lui dit-on froidement, ne fréquentait ces sortes de spectacles et ceux qu'il avait pris pour des ladies et des gentlemen étaient simplement des paysans, des servantes et des apprentis endimanchés, montés sur des chevaux loués pour la journée. Voltaire ajoute qu'il avait peine à en croire ses oreilles et à cacher son irritation à la dame qui l'avait si charitablement détrompé. Le jour suivant il eut une nouvelle surprise. Étant entré dans un café sale, mal meublé, mal servi et mal éclairé, il

1. Lettre à A. M***, *Mélanges*, vol. I, p. 17 et suivantes. *Œuvres complètes*, vol. XXII, p. 18-20.

y trouva plusieurs des marchands qui l'avaient traité la veille, à Greenwich, avec tant de politesse et de cordialité. Quand il les aborda pourtant, ils ne le reconnurent même pas et un oui ou un non fut tout ce qu'il put tirer d'eux quand il essaya d'engager la conversation¹.

Pensant qu'il devait les avoir offensés involontairement et remarquant d'autre part qu'ils avaient l'air très abattus, il leur demanda à brûle-pourpoint ce qu'ils avaient et pourquoi ils étaient si tristes. Là-dessus l'un d'eux lui répondit d'un air renfrogné qu'il faisait un vent d'est. Pendant qu'il parlait, un de leurs amis dit de l'air le plus indifférent du monde : « Molly s'est coupé la gorge ce matin, son amant l'a trouvée morte ce matin dans sa chambre avec un couteau ensanglanté près d'elle ». Bien que Molly fût une femme jeune, riche et jolie et qu'elle fût sur le point d'épouser l'homme qui l'avait trouvée morte, cette nouvelle fut accueillie avec autant d'indifférence qu'elle avait été annoncée. Voltaire resta quelque temps, dit-il, dans un mélange d'étonnement et de perplexité, jusqu'à ce qu'on lui eut expliqué les effets d'un vent d'est sur le caractère et l'humeur des Anglais. Il apprit que ce vent avait pour effet de faire régner partout l'ennui et la mélancolie. Durant les mois où il soufflait, les gens se pendaient par douzaines. Tout le

1. Pollnitz, écrivant en 1783, fait une remarque analogue sur le manque de politesse des Anglais qu'il attribue à leur caractère réservé et mélancolique. *Mémoires*, vol. II, p. 454.

monde était malade ou désespéré : « ce vent lui dit-on est la perte de notre île ». C'était à la lettre par un vent d'est qu'on coupa la tête à Charles I^{er} et qu'on détrôna Jacques II : « Si, ajouta le médecin de la Cour qui lui raconta tout cela, vous avez quelque faveur à demander à la Cour ne vous y prenez jamais que lorsque le vent sera à l'ouest ou au sud ¹. »

Il est très probable que le premier hôte de Voltaire en Angleterre fut, comme je l'ai déjà fait supposer, Bolingbroke qui avait sa maison de ville dans Pall Mall. Il avait fait la connaissance de cet homme distingué à La Source, pendant l'hiver de 1721. Leurs relations, de banales qu'elles étaient au début, s'étaient bientôt changées en intimité et bien qu'ils n'eussent pu continuer à se voir ils avaient échangé des lettres. A cette époque Bolingbroke était exilé, il avait récemment obtenu sa grâce et s'était alors fixé en Angleterre où il partageait son temps entre sa maison de Pall Mall et sa maison de campagne de Dawley. L'amitié de Bolingbroke eût été pour Voltaire une introduction suffisante pour lui permettre de pénétrer

1. Lettre à A. M***, *Mélanges*, vol. I. Il faut bien entendu faire la part de l'exagération dans ce que raconte Voltaire. Nous trouvons cependant une curieuse corroboration de ce passage dans une lettre de César de Saussure datée du 29 mai 1727. Non seulement il parle de la terrible fréquence des suicides, mais il dit qu'il fut lui-même atteint du spleen qu'il attribue, plutôt qu'à l'influence du vent d'est, à la densité de l'atmosphère de Londres et à la fumée du charbon. Cf. *Lettres de Saussure* traduites et publiées par Mme van Muyden, p. 197-199. Cf. aussi Polnitz, *Memoirs*, vol. II, p. 459-460.

dans les cercles littéraires les plus brillants de Londres mais comme Bolingbroke avait surtout des relations parmi les Tories, le jeune exilé avait pris la précaution, nous l'avons vu, de s'assurer des protections du côté des Whigs.

Le nom de Bubb Dodington est actuellement synonyme de « politicien corrompu » mais à l'époque dont nous parlons ses quelques vertus étaient plus proéminentes que ses nombreux vices. Ses qualités littéraires, son immense fortune et la façon généreuse, bien qu'un peu trop inconsidérée, dont il protégeait les hommes de lettres, lui avaient à juste titre acquis une place éminente parmi les Mécènes de son temps. Il aimait à réunir dans sa maison de campagne du Dorsetshire les beaux esprits et les poètes de l'opposition, parmi lesquels brillaient particulièrement Thomson et Young. Le premier était encore occupé à composer ses *Seasons*, le second préparait avec soin ses spirituelles satires. Nous avons vu que Voltaire devait son introduction auprès de Dudington à l'ambassadeur d'Angleterre à Paris, Horace Walpole l'aîné. Il sut tirer habilement parti de ses relations avec Dodington et avec d'autres amis influents, car, lorsqu'il quitta l'Angleterre en 1729, il connaissait personnellement presque toutes les personnes de quelque distinction dans la politique ou les lettres.

Son ami le plus intime fut un opulent marchand anglais qui habitait Wandsworth et s'appelait Everard Falkener. Il avait fait la connaissance de ce dernier à Paris, et lui avait promis que, si l'occasion s'en

présentait, il irait le voir en Angleterre¹. Il semble avoir considéré la maison de Falkener comme la sienne et parle toujours de lui en termes d'affection et de gratitude. Il lui dédia *Zaïre*, il correspondit régulièrement avec lui et jusqu'à la fin de sa vie il aimait à rappeler les jours heureux passés à Wandsworth sous le toit hospitalier de son excellent ami. Plusieurs années après avoir quitté l'Angleterre, voulant exprimer combien il appréciait la bonté que lui avait témoignée le roi Stanislas, il ne trouva rien de mieux que de l'appeler « une sorte de Falkener ». Nous savons par Voltaire que Falkener fut, dans la suite, nommé ambassadeur à Constantinople, qu'il occupa un poste officiel dans les Flandres et qu'il fut anobli. Nous savons également, par d'autres sources, qu'il devint secrétaire du duc de Cumberland et fut l'un des témoins du procès de Simon Lord Lovat en 1747². Nous pouvons ajouter qu'il devint, vers la fin du règne de George II Postmaster general, qu'il épousa en 1747 une fille du général Churchill et qu'il mourut à Bath le 16 novembre 1758³.

Il n'est pas surprenant que Voltaire ait beaucoup apprécié la société de Falkener car, bien que nous ne sachions pas grand'chose du caractère de ce dernier, nous en savons cependant assez pour comprendre son charme.

1. Goldsmith—Life of Voltaire, *Miscellaneous Works*, IV, p. 20.

2. *Gentleman's Magazine*, février 1747.

3. *Gentleman's Magazine*, novembre 1758.

« Je suis ici, écrit-il dans une de ses lettres, citée par Voltaire dans ses remarques sur Pascal, tel que vous m'avez laissé, ni plus heureux ni plus triste, ni plus riche ni plus pauvre, jouissant d'une parfaite santé, possédant tout ce qui rend la vie agréable, sans amour, sans avarice, sans ambition et sans envie et aussi longtemps que cela durera je me considérerai comme un homme très heureux ¹. »

Il est difficile de savoir jusqu'à quel point Voltaire connaissait la langue anglaise à son arrivée à Greenwich. Il ne semble pas qu'il se soit livré à l'étude de cette langue avant sa retraite forcée à la Bastille à la suite de la bastonnade du chevalier de Rohan, en février 1726. Dans ce cas, tout ce qu'il connaissait de notre langue était ce qu'il avait appris en trois mois environ. Ses progrès doivent avoir été extraordinairement rapides car non seulement il s'était fait comprendre à la foire de Greenwich mais encore le jour suivant, au café, il s'était mêlé familièrement aux consommateurs. Il est possible cependant que dans ces diverses occasions, la conversation ait eu lieu dans sa langue naturelle.

A cette époque, comme à la nôtre, de nombreux Français étaient établis en Angleterre. Ils avaient leurs propres églises, leurs propres cafés, dont le principal était le « Rainbow » dans Marylebone, et il y avait à Wandsworth toute une colonie française. Alors, comme aujourd'hui, la plupart des

1. *Œuvres complètes*, Beuchot, vol. XXXVIII, p. 46.

Anglais cultivés étaient familiers avec la langue de Racine et Molière. Chaque année, pendant la « season », une troupe théâtrale de Paris venait à Londres. A la cour, le français était le langage usuel. La connaissance de cette langue était considérée en 1728 comme faisant essentiellement partie d'une bonne éducation, si bien qu'au mois d'octobre de cette même année parut à Londres le premier numéro d'un journal dont l'objet était de faciliter son étude¹. En fait, partout où il allait, Voltaire rencontrait soit des compatriotes soit des Londoniens qui pouvaient causer avec lui en français. Chez Bolingbroke il n'entendait probablement parler que cette langue car lady Bolingbroke ne s'exprimait que très rarement en anglais.

Nous avons d'autre part de nombreuses preuves de la connaissance approfondie du français que possédait Falkener.

Parmi les Anglais cultivés de cette époque, il y avait une exception remarquable et c'était malheureusement le cas d'un homme avec lequel Voltaire était très désireux d'échanger ses idées. « Pope, écrivit-il plusieurs années plus tard, pouvait à peine lire le français, et ne parlait pas un mot de notre langue². »

1. Voir le *Flying Post* ou *Weekly Medley*, dont le premier numéro parut le 8 octobre 1728.

2. Cf. Spence, *Anecdotes* (Singer 8 vo), p. 204, note, et Voltaire, *Lettres philosophiques*, XXII : « Ce que je sais, ainsi que tous les gens de lettres d'Angleterre, c'est que Pope, avec qui j'ai beaucoup vécu, pouvait à peine lire le français, qu'il ne par-

Le désir de Voltaire de se rencontrer avec Pope avait sans doute été excité par les remarques flatteuses que Pope avait faites, deux ans auparavant, sur *La Henriade*, ou comme cet ouvrage était alors intitulé *La Ligue*.

Un exemplaire de ce poème lui avait été envoyé de France par Bolingbroke et pour être agréable à ce dernier il avait fait son possible pour le lire tant bien que mal. L'examen rapide qu'il avait fait de cet ouvrage lui avait donné, dit-il, une idée très favorable de l'auteur qu'il déclarait être « un bigot, non un hérétique ; un homme qui reconnaît l'autorité et tient compte des nécessités nationales, ce qui ne l'empêche pas d'observer la vérité et de pratiquer la charité, un homme, en un mot, digne de l'amitié dont vous l'honorez¹ ».

Bolingbroke avait sans doute fait part à Voltaire de ces remarques élogieuses et il semble qu'il y ait eu par la suite un échange de lettres entre les deux poètes, bien qu'il ne soit resté aucune trace de cette correspondance².

Nous possédons trois relations de la première entrevue de Pope avec Voltaire. La première est celle de Owen Ruffhead reproduite en substance par Johnson dans sa biographie de Pope ; la seconde est celle de Goldsmith et la troisième celle de Duvernet. Peut-

lait pas un mot de notre langage, qu'il n'a jamais écrit une lettre en français. »

1. Lettre à Bolingbroke, 9 avril 1724.

2. Voir la lettre de Pope à Caryl, en date du 25 décembre 1725.

être est-il préférable de laisser la parole à chacun de ces auteurs successivement.

« Mr Pope, écrit Owen Ruffhead, raconta à l'un de ses amis intimes que le poète Voltaire lui avait été recommandé lorsqu'il vint en Angleterre et qu'il le vit pour la première fois à Twickenham où il le retint à dîner. Mrs Pope, qui était une excellente femme, vivait encore à cette époque ; ayant remarqué que cet étranger, qui semblait n'avoir que la peau et les os, avait un mauvais estomac, elle le plaignit de son manque d'appétit. Voltaire, là-dessus, lui donna des détails si grossiers et si répugnants sur la façon dont il avait contracté, en Italie, sa maladie d'estomac que la pauvre dame fut obligée de quitter la table. Lorsque M. Pope raconta cet incident à son ami, celui-ci lui demanda comment il avait pu se retenir de donner l'ordre à son domestique de prendre Voltaire par les épaules et de le mettre à la porte. Pope répondit qu'il fallait attribuer la conduite de Voltaire à son ignorance des mœurs anglaises plutôt qu'à son intention préméditée de commettre une impolitesse ; que Voltaire était venu en Angleterre comme c'est le cas de beaucoup d'étrangers, avec la conviction qu'il n'y avait plus chez nous ni religion ni aucune décence dans les mœurs ¹. »

Voici maintenant la relation de Goldsmith :

« M. Voltaire a souvent dit à ses amis combien il avait successivement éprouvé de sentiments con-

1. *Life of Pope*, in-4°, p. 156.

tradictaires lors de sa première entrevue avec Pope. Tout d'abord lorsqu'il entra dans la chambre de ce dernier et qu'il aperçut notre pauvre et mélancolique poète, déformé et usé comme il l'était par la maladie et par l'étude il ne put s'empêcher de le regarder avec la plus profonde compassion. Mais quand Pope commença à parler et à dissenter sur les devoirs moraux, en ornant les sentiments les plus délicats de la plus charmante diction, la pitié de Voltaire commença à se changer en admiration et finalement en envie. Il disait souvent qu'aucun homme ne lui fit jamais plus de plaisir en causant de choses sérieuses et qu'il n'avait jamais rencontré personne dont il eut gardé un meilleur souvenir¹. »

Il est difficile de concilier ces deux versions avec celle de Duvernet qui, tenant presque très certainement ses renseignements de Thiériot, est une excellente autorité en la matière.

« Dans leur première entrevue, ils furent fort embarrassés. Pope s'exprimait très péniblement en français, et Voltaire n'étant point accoutumé aux sifflements de la langue anglaise ne pouvait se faire entendre. Il se retira dans un village et ne rentra dans Londres que lorsqu'il eut acquis une grande facilité à s'exprimer en anglais². »

Ce fut probablement plutôt ainsi que les choses se passèrent. Il est certain que Voltaire, peu de temps

1. *Life of Voltaire, Miscellaneous Works*, vol. IV, p. 24.

2. *Vie de Voltaire*, p. 65.

après son arrivée en Angleterre, se consacra avec une grande assiduité à l'étude systématique de la langue anglaise. Il prit régulièrement des leçons avec un professeur qui l'aida sans doute dans la rédaction de sa correspondance qu'il prit alors l'habitude d'écrire en anglais et aussi dans la composition de ses deux fameux essais¹. Il trouva moyen de se faire présenter à Colley Ciber et il se mit à fréquenter assidûment les théâtres où il suivait la pièce dans le livret².

Cependant ses études furent interrompues par son départ précipité pour la France ; expédition qui l'exposait à de grands dangers et qui fut entreprise dans le plus grand secret. Nous n'avons que très peu de détails sur ce voyage. Nous savons par une lettre à Thiériot datée du 12 août 1726³ et écrite évidemment de l'endroit où Voltaire était caché, soit à Paris, soit aux environs, qu'il l'entreprit dans le but d'aller demander une réparation au chevalier de Rohan et qu'il passa un certain temps à Paris sous un déguisement sans essayer de voir aucun de ses amis ou de ses parents. Il hésita pendant quelque temps, écrit-il, sur le point de savoir s'il retournerait en Angleterre, bien qu'il appréciât beaucoup l'avantage de vivre dans un pays où existait la liberté de pensée, où tous les arts étaient honorés et encouragés et où, quoiqu'il y eut des différences de classes, on ne jugeait les hommes, en dehors du rang social, que

1. *La Voltairomanie*, p. 46-47.

2. Chetwood, *History of the Stage*, p. 46.

3. *Œuvres complètes*, vol. XXXIII, p. 159.

d'après leur mérite. Si, ajoutait-il, il suivait ses inclinations, il se fixerait certainement dans ce pays pour s'y consacrer à l'étude et à la pensée. Mais sa santé était mauvaise et ses ressources modestes et il doutait fort qu'il lui fut possible dans ces conditions de se plonger dans le tourbillon de Londres et de Whitehall. Il ne tarda pas, pourtant, à prendre une décision et « à la fin de juillet » il était de retour en Angleterre très peu satisfait de son voyage secret en France qui avait été à la fois infructueux et onéreux¹.

Il résulte d'une lettre à Mlle Bessières, en date du 15 octobre, qu'il se trouvait à Wandsworth, un mois après. Il dit en effet dans cette lettre qu'il venait de passer deux mois dans la retraite.

Il arriva en Angleterre dans un état de profond abattement qui fut rendu plus profond encore par sa mauvaise santé et les ennuis qu'il eut à subir à cette époque. Il avait emporté avec lui une lettre de change d'une valeur totale de huit à neuf mille livres françaises, et comme il n'avait pas un besoin immédiat d'argent, il avait tardé à présenter cet effet. Lorsqu'il le présenta au tiré, un juif nommé d'Acosta ou, comme il l'appelle dans sa lettre à Thiériot « Medina » ; celui-ci l'informa que trois jours auparavant il avait fait faillite et que l'argent était perdu.

La mésaventure de Voltaire étant parvenue aux oreilles d'un « gentleman » anglais, celui-ci lui en-

1. Voir la lettre à Thiériot.

voya généreusement une somme dont le montant n'est pas spécifié, mais qui l'aida probablement à sortir de la situation embarrassée dans laquelle il se trouvait.

On a supposé que ce « gentleman » était le roi et comme dans la lettre où il racontait à Thiériot ce qui s'était passé, il lui disait « tout ce qui est roi ou touche à un roi effarouche ma philosophie républicaine et je ne veux pas boire la moindre goutte du breuvage de la servitude dans le pays de la liberté », il n'est pas étonnant que Voltaire n'ait pas tenu beaucoup à indiquer la source de cette libéralité opportune.

Dans la Préface de la *Henriade* qui se trouve dans l'édition des *Œuvres diverses* de Voltaire, il est dit en toutes lettres que le roi, apprenant la situation embarrassée dans laquelle il se trouvait, lui envoya « deux mille écus »¹. Voltaire dépeint sa situation à cette époque d'une façon si vivante et si intéressante qu'il est préférable de lui laisser la parole.

« Je me trouvais sans un sou, malade à mourir d'une fièvre violente, seul, sans aide au milieu d'une ville où je ne connaissais personne. Lord et Lady Bolingbroke étaient à la campagne. Je n'osais, dans une position si misérable, aller voir notre ambassadeur. Jamais je n'avais éprouvé une pareille détresse. Mais je suis prédestiné à faire l'épreuve de toutes les infortunes de l'existence. »

1. *Œuvres complètes*, vol. VIII, p. 5.

Mais ce qui l'affecta le plus fut un malheur dont sa lettre ne fait pas mention, la mort de sa sœur, Mme Mignot, femme de M. Mignot, correcteur de la Chambre des Comptes. Ce deuil le plongea dans un chagrin profond.

Il n'est rien, dans la volumineuse correspondance de Voltaire, de plus touchant que la lettre dans laquelle il exprime ses sentiments dans cette pénible circonstance. Cette lettre, datée de « Wandsworth, 15 octobre 1726 », est adressée à Mlle Bessières, qui lui avait annoncé la mort de sa sœur.

Il se plaint de ne connaître que les chagrins de l'existence et il dit n'avoir plus pour le soutenir que l'affection qu'il doit à sa correspondante. Il fait amèrement allusion à « la retraite ignorée » d'où il écrit et déclare qu'il aurait beaucoup mieux valu, aussi bien pour lui-même que pour sa famille, que la mort l'eût pris à la place de sa sœur. « Les amertumes et les souffrances, ajoute-t-il, qui ont marqué presque tous les jours ont été souvent mon ouvrage. Je sens le peu que je vauz ; mes faiblesses me font pitié et mes fautes me font horreur. »

C'est sur le même ton qu'il écrivit le lendemain à Mme de Bernières.

« C'était à ma sœur de vivre, et à moi de mourir ; c'est une méprise de la destinée. Je suis douloureusement affligé de sa perte ; vous connaissez mon cœur, vous savez que j'avais de l'amitié pour elle. Je croyais bien que ce serait elle qui porterait le deuil pour moi. »

Il était aussi profondément affecté de la façon dure et injuste dont il avait été traité par son frère et il exprima avec véhémence dans une lettre à Thiériot, combien il en était peiné¹.

Cependant ni l'abattement ni le chagrin ne pouvaient avoir longtemps de prise sur un esprit aussi léger et versatile.

Le jour même où il écrivit à Mme de Bernières, il écrivit une autre lettre débordante d'enthousiasme sur les beautés des œuvres poétiques de Pope.

« Je considère, dit-il, son poème intitulé *Essay on Criticism* comme supérieur à *L'Art Poétique* d'Horace et son *Rape of the Lock* est à mon avis au-dessus du *Lutrin* de Despréaux. Je n'ai jamais rencontré une imagination aussi aimable, des grâces aussi agréables, autant de variété et d'esprit et une connaissance aussi approfondie du monde que dans cette petite pièce². »

Nous savons peu de choses des faits et gestes de Voltaire pendant l'automne de 1726, en dehors de ce qu'il est possible de supposer ou de deviner d'après sa lettre à Thiériot, notamment qu'il vivait à Wadsworth avec Falkener et sa famille : « Je mène, écrit-il, une vie obscure et charmante... je ne vais pas à Londres et je m'abandonne entièrement aux plaisirs de l'indolence et de l'amitié. La véritable et généreuse affection de cet homme qui adoucit les tris-

1. Cf. lettre datée Wadsworth, 14 juin 1727. *Œuvres complètes* (éd. 1880), vol. XXXIII, p. 172.

2. *Lettre à Thiériot*.

tesses de mon existence me porte à vous aimer de plus en plus.

C'est avec un égal enthousiasme qu'il parle de la libéralité et de la bonté de Bolingbroke et de Lady Bolingbroke : « J'ai trouvé leur affection toujours la même, même augmentée en proportion de mon malheur. Ils m'ont offert toute leur fortune et leur maison entière, mais, ajoute-t-il, à la manière de Swift, j'ai tout refusé parce qu'ils sont des Lords, et j'ai tout accepté de M. Falkener parce qu'il n'est qu'un simple particulier¹. » Il avait entrepris de sérieuses études et il voyait peu de monde. Il prie ses correspondants de France de lui adresser leurs lettres chez Lord Bolingbroke, mais il n'était évidemment pas en rapports réguliers avec Bolingbroke ou avec aucun membre du cercle de Twickenham. Nous en avons la preuve dans ce fait que ce ne fut que deux mois après, comme le montre sa lettre à Pope du 26 novembre, qu'il apprit le grave accident dont Pope avait été victime et qui avait failli lui coûter la vie (sa voiture avait versé dans une rivière alors qu'il allait voir un ami et il avait manqué de se noyer)².

Une autre lettre³ qui ne porte pas de date, mais qui fut évidemment écrite à cette époque, écrite en anglais et adressée à John Brinsden, secrétaire de

1. *Lettre à Thiériot.*

2. La relation de cet accident, qui eut lieu en septembre 1726, se trouve dans Johnson, *Life of Pope, Lives* (éd. Cunningham), vol. III, p. 51.

3. Citée dans Collet, *Relics of Literature*, p. 70.

Bolingbroke, nous confirme dans cette opinion.

Le 16 novembre, Voltaire était sans doute chez Bolingbroke ainsi que le porte l'en-tête de sa lettre. Comme cette lettre est très caractéristique, nous avons cru bon de la citer ici.

« Sir¹. — I hear this moment of your sad adventure. The water you fell into was not Hippocrene's water, otherwise it would have supported you ; indeed, I am concerned beyond expression for the danger you have been in, and more for your wounds. Is it possible that those fingers which have written *The Rape of the Lock*, the *Criticism*, and which have so becomingly dressed Homer in an English coat, should have been so barbarously treated ? Let the hand of Dennis or of your poetasters be cut off ; yours is sacred. I hope, sir, you are now perfectly

1. « Monsieur. — J'apprends à l'instant votre triste aventure. L'eau dans laquelle vous êtes tombé n'était pas celle d'Hippocrène, sans quoi elle vous aurait soutenu ; je suis vraiment touché au delà de toute expression du danger que vous avez couru et plus encore de vos blessures. Est-il possible que ces doigts qui ont écrit *The Rape of the Lock*, le *Criticism* et qui ont si bien habillé Homère d'un vêtement anglais aient été si cruellement traités ? Que la main de Dennis ou de vos petits poètes soit coupée, mais la vôtre est sacrée. J'espère, Monsieur, que vous êtes maintenant complètement rétabli. Réellement votre accident m'affecte autant que les malheurs qui frappent un maître doivent affecter son disciple. Je suis sincèrement, Monsieur, avec l'admiration que vous méritez, votre très humble serviteur.

« Voltaire.

« Chez Lord Bolingbroke, vendredi 16 novembre 1726, midi. »

recovered. Really, your accident concerns me as much as all the disasters of a master ought to affect his scholar. I am sincerely, Sir, with the admiration which you deserve, your most humble servant.

« Voltaire.

« In my Lord Bolingbroke's house. Friday, at noon. November 16. 1726. »

Voltaire ne passa cependant dans la retraite qu'une partie de l'année suivante, car nous retrouvons sa trace en beaucoup d'endroits. Son corps maigre et sa figure vive et hagarde devinrent familiers dans la société à la mode. Il passa trois mois à la maison de campagne de lord Peterborough où il devint intime avec Swift¹ qui était en visite en même temps que lui. Il semble aussi qu'il rendit visite à lord Bathurst et fut reçu très aimablement par lui².

Chez Bubb Dodington, à Eastbury, il rencontra Young, qui n'avait pas encore reçu les Ordres et cherchait fortune en jouant le rôle de parasite chez les grands. Ce fut un curieux hasard que celui qui

1. Vide un extrait très intéressant du journal manuscrit du Major Broome qui alla voir Voltaire en 1765 et recueillit ces détails ainsi que d'autres de sa propre bouche. *Notes and Queries* (first series, vol. X, p. 403).

2. Robert, *Life of Hannah More*, vol. I, p. 399. Lettre d'Hannah More à sa sœur en lui envoyant deux lettres originales de Voltaire, en anglais, que lui avait données le Lord Chancellor Bathurst, second fils de Bathurst. Je n'ai pu retrouver trace de ces lettres.

rapprocha le futur auteur des *Night Thoughts* et le futur auteur de *La Pucelle* ; il est encore plus étrange qu'ils aient formé les liens d'une amitié qui subsista quand le premier fut devenu le plus rigide des théologiens et le second le plus acharné des ennemis du christianisme. De longues années après leur première entrevue, Young dédia à Voltaire en termes très flatteurs, l'un des plus agréables de ses petits poèmes : *The Sea Piece*.

Ce fut à Eastbury que se produisit un incident bien connu. Une discussion s'était élevée au sujet des mérites du *Paradise Lost*. Young fit l'éloge de son poète favori. Voltaire, qui avait aussi peu de sympathie pour Milton que pour Eschyle et Le Dante, critiqua l'épisode du Péché et de la Mort, prétendant qu'il était absurde d'attribuer à des abstractions des fonctions propres seulement à des êtres concrets. Il développa ses objections avec son éloquence et son esprit habituels. Le contraste entre le monstre affamé de Milton « ricanant horriblement » son « hideux sourire » et l'apparence chétive de Voltaire dont la figure mince était éclairée, comme elle l'était toujours quand il parlait, par ce sourire sardonique que ses portraits ont rendu familier, produisit un effet irrésistible. Young termina la discussion par l'épigramme suivant (je cite la version de Herbert Croft).

You are so witty, profligate and thin,
At once we think thee Milton, Death and Sin.

Il paraît cependant, si nous en jugeons d'après le

poème de Young, dans lequel il fait ouvertement allusion à cette conversation, qu'il réussit à convaincre son courtois adversaire que « le poème de Milton ne montrait pas qu'il fut aveugle ».

On Dorset downs, when Milton's page,
With Sin and Death, provok'd Thy rage,
Thy rage prowk'd, who sooth'd with gentle rhymes?
Who kindly couch'd the censure's eye,
And gave thee clearly to descry
Sound judgement giving law to fancy strong?
Who half-inclin'd thee to confess
Nor could thy modesty do less,
That Milton's blindness lay not in his song!

Une lettre écrite à peu près à la même époque par Voltaire à un ami de France, probablement M. Dusol et datée par les éditeurs, mais à tort, 1726, prouve que le jeune exilé n'était plus mécontent ni malheureux.

« Vous qui êtes un parfait anglais, écrit-il, devriez traverser la Manche et venir ici. Je vous assure qu'un homme de votre caractère aimerait un pays où on obéit seulement aux lois et à sa fantaisie. La raison est libre ici et suit son propre chemin. Les hypochondriaques sont particulièrement bienvenus. Aucune façon de vivre ne semble étrange. Nous avons des hommes qui marchent six milles par jour pour leur santé, se nourrissent de racines, ne touchent jamais de viande, portent en hiver des vêtements plus légers que n'en portent chez nous les dames pendant les journées les plus chaudes : on attribue cette façon

d'agir à des raisons particulières, mais personne ne la taxe de folie¹. »

En mars, il assista aux funérailles de sir Isaac Newton. Ce spectacle produisit sur lui une profonde impression et, dans la suite, il éprouvait toujours du plaisir à rappeler qu'il avait été un jour citoyen d'un pays où les premiers fonctionnaires de l'État se disputaient l'honneur d'escorter à sa dernière demeure la dépouille d'un homme qui n'avait pour seule distinction que sa supériorité intellectuelle et il ne manquait pas de remarquer que l'auteur des *Principia* aurait sans doute été traité de toute autre façon à Paris.

Il fit plus tard la connaissance de Mrs Conduit, nièce du philosophe et celle du médecin qui l'avait assisté à ses derniers moments ; il recueillit de leur bouche de nombreux détails intéressants. Il est peut-être utile de mentionner que c'est à Voltaire que nous sommes redevables de la fameuse histoire de la pomme.

Il est curieux de se rendre compte comment cette anecdote est parvenue jusqu'à nous et il est peut-être à propos de justifier que, comme je viens de le dire, nous devons cette tradition à Voltaire. On ne la trouve, à ma connaissance, dans aucune publication antérieure aux *Lettres sur les Anglais*. Elle n'est pas

1. *Correspondance, Œuvres complètes*, XXXIII, 163. Il est certain que c'est à tort que cette lettre a été datée « 1726 » par l'éditeur, car Voltaire y fait allusion à son *Essai sur les guerres civiles de France* qui parut à la fin de 1727.

mentionnée par Whiston, ami de Newton, dans sa *Sir Isaac Newton's Mathematical Philosophy more easily demonstrated*, publiée en 1716. Fontenelle n'en parle pas davantage dans son Éloge de Newton, prononcé en 1727 et inséré l'année suivante dans *l'Histoire de l'Académie des Sciences*.

On ne la trouve pas non plus dans l'ouvrage intitulé *Life of Sir Isaac Newton*, publié à Londres en 1728. Elle n'est pas citée par Henri Pemberton dans sa *View of Newton's Philosophy*, 1708, bien que Pemberton raconte que Newton était assis dans un jardin quand la première notion de sa célèbre théorie lui vint à l'esprit. Voici ce que dit Pemberton à ce propos : « Il eut la première idée de ses *Principia* quand il quitta Cambridge en 1666, à cause de la peste. Étant assis seul dans son jardin, il se mit à réfléchir sur la force de gravitation. »

Il semble aussi que l'histoire ne fut pas connue de l'ami intime de Newton, le D^r Stakely, car celui-ci n'en dit rien dans la longue lettre (publiée dans les *Collections for the History of Grantham*, de Turner) qu'il écrivit au D^r Mead après la mort du philosophe et qui contient de nombreux détails sur la vie et les études de Newton. Cependant elle était apparemment venue aux oreilles de Martin Folkes qui était alors membre et devint plus tard président de la Royale Société et elle fut communiquée par lui à Robert Green. Ce dernier, dans ses *Miscellanea Quædam Philosophica*, ajoutés en Appendice à ses *Principles of the Philosophy of the Expansive and Constructive Forces*

publiés en 1727, y fait ainsi allusion en termes obscurs ou plutôt énigmatiques (p. 972) : « Quæ sententia — c'est-à-dire la doctrine de la gravitation — originem duxit, uti omnis, ut fertur, cognitio nostra, a Pomo; id quod accepi ab ingeniosissimo ac doctissimo viro... Martino Folkes armigero Regiæ vero Societatis socio meritissimo. »

L'anecdote en question a été racontée pour la première fois, dans la forme sous laquelle elle est donnée par Voltaire, par John Conduit, ami intime de Newton et mari de sa nièce, qui rédigea en 1727, à l'usage de Fontenelle qui préparait alors son Éloge de Newton, un grand nombre de notes sur la vie de ce dernier. Fontenelle ne se servit pourtant pas de l'histoire de la pomme et les notes de Conduit restèrent à l'état manuscrit jusqu'en 1806, époque à laquelle elles furent publiées par Edmond Turner dans ses *Collections for the History of Grantham* (p. 160).

Conduit dit textuellement : « En 1665, quand il se retira dans ses terres à cause de la peste, il eut pour la première fois l'idée de son système de gravitation en observant une pomme qui tombait d'un arbre. » Voltaire mentionna cette anecdote pour la première fois dans la quinzième de ses *Lettres sur les Anglais*, publiées en 1733 ou peut-être un peu auparavant. Voici le passage en question : « S'étant retiré en 1666 à la campagne près de Cambridge, un jour qu'il se promenait dans son jardin et qu'il voyait des fruits tomber d'un arbre, il se laissa aller à une méditation profonde sur cette pesanteur, dont tous les philoso-

phes ont cherché si longtemps la cause en vain. » Lorsque, plus tard, il reproduisit cette anecdote dans les *Éléments de la Philosophie de Newton*, III^e partie, chapitre III, il mentionna de qui il la tenait : « Un jour de l'année 1666, Newton se retira à la campagne et, voyant tomber les fruits d'un arbre, à ce que m'a conté sa nièce Mme Conduit, se laissa aller », etc.

Il est satisfaisant, par conséquent, de constater que l'histoire de la pomme nous vient des meilleures sources puisque, notamment, elle a été racontée par le disciple favori de Newton et par la nièce qui vivait avec lui. Il est intéressant d'autre part de savoir que Voltaire fut le premier à la publier.

Au cours de cette même année 1727, Voltaire rencontra Gay qui lui soumit le *Beggars' Opera*, avant de le mettre sur la scène¹. C'est probablement aussi en 1727 qu'il fit à Congreve sa visite bien connue. Il avait hautement manifesté dans les *Lettres Philosophiques* l'admiration que lui inspirait le plus brillant des poètes comiques de la Restauration et il tint à aller exprimer personnellement à Congreve l'impression que ses ouvrages avaient produite sur lui. Congreve, dont le caractère était probablement aigri par la goutte et par sa cécité et peut-être aussi agacé par l'exubérance de son jeune admirateur, affecta devant lui de considérer le mérite littéraire comme de peu

1. Lettre originale écrite par le Major Broome qui rendit visite à Voltaire en 1765. Cette lettre a été publiée dans *Notes and Queries* (première série), vol. X, p. 403.

d'importance : « Je vous prie, dit-il, de me considérer comme un gentleman et non comme un auteur. » « Si, répliqua Voltaire outré de cet esprit mesquin, vous aviez eu la mauvaise fortune d'être simplement un gentleman, je n'aurais pas pris la peine de venir vous voir. » En racontant cette histoire, il ajoute qu'il fut très choqué de cette vanité mal placée¹.

Ce fut probablement par Congreve qu'il fut présenté à la duchesse douairière de Malborough. Celle-ci lui communiqua certains détails intéressants dont il se servit plus tard pour son *Siècle de Louis XIV* et l'*Histoire de Charles XII*.

D'autre part, dit-on, elle lui demanda de l'aider à rédiger ses *Mémoires*. Il consentit d'abord à se charger de cette tâche. La duchesse lui remit les documents et lui donna ses instructions. S'apercevant cependant qu'il lui fallait écrire sous la dictée des préjugés capricieux de la duchesse et non pas comme l'exigeaient la justice et l'impartialité historique, il essaya de décliner cet honneur. Là-dessus la façon d'agir de la duchesse changea complètement. Furieux, elle lui arracha les papiers en grommelant : « Je pensais que cet homme était sensé mais je m'aperçois qu'il n'est au fond qu'un fou ou un philosophe. » Cette histoire a été racontée par Goldsmith ; il serait intéressant de savoir de qui il la tenait².

1. *Lettres philosophiques*, XIX. *Œuvres complètes*, XXII, 161. Bien que cette anecdote figure dans l'édition anglaise de 1733, elle fut supprimée dans l'édition française de 1739.

2. *Life of Voltaire*, *Miscellaneous Works*, IV, p. 25.

Desnoireterres raconte une autre anecdote qui repose, il est vrai, sur des témoignages suspects mais qui est en elle-même si vraisemblable que nous sommes portés à la croire authentique. Voltaire, ayant appris que la duchesse était occupée à écrire ses Mémoires, lui demanda la permission de jeter un coup d'œil sur le manuscrit : « Il vous faudra attendre un peu, lui répondit-elle, car je suis en train de le revoir » et elle remarqua froidement que la conduite du gouvernement lui avait tellement déplu qu'elle avait décidé de refondre le personnage de la reine Anne « car, ajoutait-elle, depuis que ces créatures nous gouvernent, j'en suis venue à l'aimer de nouveau. » L'Atossa de Pope n'était assurément pas une caricature et il serait impossible d'en trouver un meilleur commentaire.

Comme la plupart de ses compatriotes Voltaire paraît avoir été très frappé de la beauté des femmes anglaises. Vers cette époque, il fit la connaissance d'une personne dont les charmes ont été plus souvent célébrés que ceux d'aucune autre femme de cette époque.

Voltaire fut l'un des nombreux adorateurs de Molly Lepel, qui avait épousé lord Hervey. Il lui adressa des vers qui sont intéressants en tant que spécimen des seuls vers anglais composés par Voltaire qui aient pu être retrouvés. Ces vers, il faut le reconnaître, ne sont pas fameux, mais ils méritent d'être reproduits en tant que curiosité littéraire.

Hervey, would you know the passion.
You have kindled in my breast?

Trifling is the inclination
That by words can be express'd

In my silence see the lover —
True love is best by silence known ;
In my eyes you'll discover
All the power of you own.

Ces vers devaient avoir une curieuse destinée. Ils furent dans la suite copiés et adressés à une dame nommée Laura Harley, femme d'un commerçant de Londres, par un de ses admirateurs et furent produits par le mari au cours du procès en divorce¹. Cette circonstance a fait commettre une confusion à M. Parton qui suppose que Voltaire écrivit ces vers non pas en l'honneur de lady Hervey mais en l'honneur de l'épouse volage du pauvre M. Harley. Ils n'excitèrent d'ailleurs en aucune façon la jalousie de lord Hervey ainsi que le prouvent la lettre de Voltaire à Thiériot datée d'avril 1732 et la lettre qu'il adressa à Hervey lui-même en 1740.

La belle lady Hervey ne fut cependant pas la seule dame qui ait reçu de Voltaire des témoignages d'admiration. Il a parlé en termes dithyrambiques des charmes et des qualités de lady Bolingbroke, qu'il a fait figurer dans son *Siècle de Louis XIV*, et une lettre inédite qui se trouve au British Museum² montre

1. Ce fait est mentionné par Châteauneuf dans *Les Divorces anglais*, vol. I, p. xxxv, xxxvi, « Notions préliminaires » et il a été discuté par Desnoireterres dans *La Jeunesse de Voltaire*, p. 387.

2. Brit. Mus. Add. MSS. 20, 105.

qu'il avait fait une cour assidue à lady Sundon et que celle-ci n'avait évidemment pas été insensible à ses hommages.

Nous arrivons maintenant à une histoire très étrange, qui est racontée en détails par Ruffhead et a été reproduite par Johnson.

Pope et Bolingbroke soupçonnaient depuis longtemps que Voltaire jouait un double jeu, en d'autres termes qu'il avait formé une alliance secrète avec le parti de la Cour et qu'il était chargé de les espionner. En février 1727 parut la troisième d'une série de lettres dans lesquelles le caractère et la politique de Walpole étaient très sévèrement jugés. Cette lettre était écrite avec une vigueur et un talent peu ordinaires; elle fit beaucoup de bruit et les amis de Walpole cherchèrent à découvrir quel en était l'auteur. Sur ces entrefaites, Voltaire alla à Twickenham et demanda à Pope s'il pouvait lui dire par qui la lettre en question avait été écrite. Pope, devinant son but et désireux de l'éprouver, lui dit en confidence qu'il en était lui-même l'auteur et il ajouta : « Je m'en rapporte à votre honneur de gentilhomme, M. Voltaire, pour ne pas trahir ce secret devant âme qui vive. » La lettre avait été écrite en réalité par Bolingbroke et le style dans lequel elle était rédigée ne rappelait en rien celui de Pope. Le lendemain cependant tout le monde à la Cour en attribuait la paternité à Pope, et l'indiscrétion de Voltaire fut manifeste. C'est sans doute à cette circonstance que Bolingbroke fait allusion dans une lettre à Swift (18 mai 1727) : « Je

voudrais vous voir insinuer que la seule raison que Walpole peut avoir de les attribuer (les lettres auxquelles il vient d'être fait allusion) à une certaine personne, est l'assertion de l'un de ses espions qui se démène dans la société de ceux qui n'aiment pas le Ministre, pas plus qu'ils ne l'estiment ou le craignent, de façon à pouvoir rapporter non ce qu'il entend, car personne ne parle librement devant lui, mais ce qu'il devine. »

On ne doit pas faire à la légère une imputation aussi grave sur la conduite d'une personne et il serait satisfaisant de savoir que Voltaire a été diffamé ou calomnié. Il n'est pas probable, cependant, que cette histoire ait été inventée par Warburton dont Ruffhead la tenait presque certainement et il y a, d'autre part, des preuves concluantes en faveur de son authenticité.

Voltaire avait sans aucun doute été mêlé à l'affaire car, dans une lettre à Thiériot, datée du 27 mai 1727, il dit : « Ne parlez pas de l'écrivain Occasionel. Ne dites pas que c'est lord Bolingbroke. Ne dites pas que c'est une mauvaise action. Vous ne pouvez en juger. » Il est certain qu'à deux reprises différentes il reçut de l'argent de la Cour ; il est certain aussi qu'il voyait de temps en temps Walpole et qu'il cherchait toutes les occasions de se mettre dans les bonnes grâces du roi et de ses amis. Il est évident que ni Pope ni aucun membre de son cercle ne lui accordaient beaucoup de confiance. En fait, Bolingbroke a déclaré expressément qu'il le croyait capable de

jouer un double jeu et de faire preuve de mauvaise foi¹ et Young a fait la même observation que Bolingbroke². La conduite qu'on attribuait à Voltaire n'était d'ailleurs nullement en contradiction avec l'attitude qu'il eut généralement durant son séjour en Angleterre. Le passage suivant d'une lettre de Burigny à l'abbé Mercier prouve bien qu'il courait des bruits fâcheux sur son compte. « M. de Saint Hyacinthe m'a dit et répété plusieurs fois que M. de Voltaire se conduisit très irrégulièrement en Angleterre : qu'il s'y est fait beaucoup d'ennemis, par des procédés qui ne s'accordaient pas avec les principes d'une morale exacte : il est même entré avec moi dans des détails que je ne rapporterai point, parce qu'ils peuvent avoir été exagérés³. »

Il est possible cependant que ce passage fasse allusion, non pas à la duplicité dont on accusait Voltaire dans l'affaire des lettres, mais au scandale qui précéda immédiatement son départ d'Angleterre. Il avait toujours en vue un but purement égoïste et pour arriver à ses fins il ne craignait pas de recourir à des moyens qu'aucun homme d'un esprit honnête et indépendant ne se serait abaissé à employer. Il serait peut-être dur et injuste de qualifier Voltaire de parasite et de sycophante, mais il n'en est pas moins vrai

1. Lettre à Mme de Ferriole, décembre 1725. *Lettres historiques*, vol. III, p. 274.

2. Spence, *Anecdotes*, p. 285.

3. *Histoire posthume de Voltaire ; Œuvres complètes*, vol. I, p. 467.

qu'il a commis trop souvent des actes qui auraient permis de lui appliquer ces deux épithètes. Sa correspondance, et sa conversation ressemblait sans doute à sa correspondance, donne presque la nausée. Ses compliments sont si serviles, ses flatteries tellement exagérées que l'on pourrait être tenté de les prendre pour de l'ironie consommée. Il semble qu'il ait passé son existence à genoux. Il n'est peut-être pas un homme distingué de l'Angleterre de cette époque qui n'ait été l'objet de ses obséquieux hommages. Il accablait sans distinction de ses flatteries, Pope, Swift, Gay, Clarke, la moitié du Cabinet et la moitié de la Pairie.

Chez un homme de ce caractère, la fausseté et l'hypocrisie sont naturelles. Il n'y a rien, quelque bas que ce soit, à quoi il ne s'arrêtera pas ; il n'est pas de loi du code de l'honneur social qu'il n'est pas capable de violer¹. Le fait qu'il resta en bons termes avec Pope et Bolingbroke peut difficilement être invoqué comme une preuve de son innocence, car ni Pope ni Bolingbroke n'ont probablement été se quereller pour une pareille question avec un homme qui se trouvait dans une position aussi particulière que celle de Voltaire.

Ses flatteries étaient agréables et elles pourraient être appréciables un jour ou l'autre. Les hommes par-

1. Un exemple caractéristique de la duplicité et de bassesse de Voltaire dans ses relations sociales est cité par Horace Walpole dans ses *Short Notes of my Life* insérées dans *Horace Walpole's Letters* (ed. Mrs Toynbee I.)

donnent facilement tout ce qui ne touche pas à leur bourse ou ne blesse pas leur vanité.

Un autre trait déplaisant chez Voltaire était le sans-gêne de sa conversation, même en présence de personnes que leur âge et leur sexe auraient dû protéger contre une telle impertinence. Lors d'une visite qu'il fit à Pope, son langage, ainsi que je l'ai raconté plus haut, fut tellement déplacé que Mrs Pope ne put faire autrement que de quitter la pièce¹.

II

Vers la fin de janvier de 1727, Voltaire fut présenté à la Cour, ainsi qu'en fait mention le *Daily Journal* du 27 janvier 1727.

« La semaine dernière, M. Voltaire, le célèbre poète, a été présenté à Sa Majesté qui l'a reçu très gracieusement. »

Neuf ans auparavant environ, il avait envoyé au roi un exemplaire de son *OEdipe* en accompagnant cet hommage d'un poème devant lequel, bien qu'il eût été écrit sérieusement, pâlit l'ironique adaptation par Pope de l'Épître d'Horace à Auguste.

Voici le texte de cette flatteuse dédicace :

Toi que la France admire autant que l'Angleterre,
Qui de l'Europe en feu balances les destins
Toi qui chéris la paix dans le sein de la guerre,

1. Johnson, *Life of Pope*; Ruffhead, *Life of Pope*.

Et qui n'es armé du tonnerre
 Que pour le bonheur des humains
 Grand roi, des rives de la Seine
 J'ose te présenter ces tragiques essais.

Un véritable roi sait porter sa puissance
 Plus loin que ses États renfermés par les mers :
 Tu règues sur l'Anglais par le droit de naissance,
 Par tes vertus, sur l'univers.

Il ressort d'une lettre de Voltaire à lord Stair, alors ambassadeur d'Angleterre à Paris, en date du 20 juin 1713, et d'une allusion qui se trouve dans une lettre de Craggs à Stair, du mois de septembre de la même année, que le roi reconnut d'une façon ou d'une autre l'hommage du jeune poète¹. Il semble qu'il lui ait fait présent d'une montre, il est possible aussi que Voltaire ait reçu quelque chose de plus substantiel.

Cependant si Voltaire faisait tout son possible pour se mettre dans les bonnes grâces du roi, il s'efforçait également de se concilier la faveur du prince et de la princesse de Galles dont l'entourage formait une petite cour d'opposition qui pouvait d'un moment

1. Ces deux lettres ont été publiées dans les *Annals and Correspondence of the First and Second Earls of Stair*, par Graham, vol. II, p. 128. « Je vous prie, milord, de mettre le comble à vos faveurs en envoyant chez mon père la belle montre que vous m'avez montrée. Une lettre de vous le charmera et il sera ravi que les présents que le roi d'Angleterre daigne me faire passent par ses mains. » Voici, d'autre part, le passage de la lettre de Craggs : « J'ajouterai qu'ils nous doivent une faveur de la nature de celle que Sa Majesté a faite à M. Voltaire » (*ibid.*, II, 404)

à l'autre devenir la cour régnante. Lady Bolingbroke écrivit dans ce but à Mrs Howard, qui devait devenir plus tard comtesse de Suffolk pour la solliciter d'accorder sa protection à Voltaire, elle la pria en même temps de présenter à la princesse Caroline, de la part de ce dernier, un exemplaire d'une de ses tragédies.

« Vous aimez l'esprit et le mérite, lui dit-elle, et vous este plus capable d'en juger que personne. Accordé donc, je vous prie, vostre protection au seul poète françois que nous ayons à présent et ayez la bonté de présenter à S. A. R. madame la princesse une tragédie qu'il vient de faire imprimer, et dont il a pris la liberté de lui destiner cet exemplaire¹. »

La lettre est datée de Cramfort (Cranford) « ce dimanche », mais ni le mois ni l'année ne sont indiqués. L'allusion à la princesse montre qu'elle doit avoir été écrite avant la mort de George I^{er}. C'était par Chesterfield qu'il avait été recommandé à la princesse de Galles.

Mrs Howard ne fut pas la seule personne en faveur à la Cour dont il sollicita la protection. Une lettre écrite par lui après son retour à Paris en avril 1729 montre qu'il avait reçu de nombreuses attentions de la part de Mrs Clayton, plus tard lady Sundon. Elle est datée de Paris, 18 avril 1729.

« Madame², — Bien que j'aie quitté Londres, les

1. Brit. Mus. Add. MSS. 22, 627, fol. 75.

2. « Madam. — Tho' I am out of London the favours your

faveurs que vous avez bien voulu m'accorder ne sont pas sorties et ne sortiront jamais de ma mémoire. Je me rappellerai aussi longtemps que je vivrai que la plus respectable des dames de la Cour et des amies de la plus grande reine du monde a daigné me protéger et m'accueillir avec bienveillance pendant mon séjour à Londres. Je viens d'arriver à Paris et je présente mes devoirs à votre Cour avant de voir la nôtre. Je souhaiterais pour l'honneur de Versailles et le progrès de la vertu et des lettres, que nous ayons quelques dames comme vous. Vous voyez que mes vœux sont illimités ; il en est de même du respect et de la gratitude avec lesquels je suis, Madame, votre très humble et obéissant serviteur. Voltaire. »

Le 10 juin 1727, George I^{er} mourut et la Cour d'opposition arriva au pouvoir. Les événements qui suivirent la mort du roi, l'avènement et le couronnement de George II et les changements politiques inhérents aux débuts d'un nouveau règne ne sont même pas mentionnés dans la correspondance de

ladyship has honoured me with are not, nor will ever be, out of my memory. I'll remember as long as J live, that the most respectable lady who waits and is a friend of the most truly great queen in the world, has vouchsafed to protect me and receive me with kindness while J was at London. I am just now arrived at paris and J pay my respects to your Court before I see our own. I wish for the honour of Versailles and for the improvement of virtue and letters, we could have some Ladyes like you. You see, my wishes are unbounded ; so is the respect and the gratitude J am with, Madam, your most humble obedient servant, Voltaire. » — Cette lettre, écrite en anglais, se trouve au British Museum, Add. Mss. 20, 105.

Voltaire. Il écrivit à Thiériot quelques jours après que la mort du roi eut été annoncée, mais il ne fait aucune allusion à tout ce qui devait à ce moment passionner l'opinion à Londres¹.

Voltaire était, à ce moment, occupé à réunir activement les documents dont il se servit plus tard pour composer ses *Lettres philosophiques*, son *Dictionnaire philosophique*, le *Siècle de Louis XIV* et l'*Histoire de Charles XII*.

Il commença par faire des recherches sur l'histoire et les doctrines des Quakers. Dans ce but, il essaya de faire la connaissance d'Andrew Pitt « l'un des Quakers anglais les plus éminents qui, après avoir fait le commerce pendant trente ans, eut la sagesse d'assigner des limites à sa fortune et à ses désirs et se retira dans la solitude à Hampstead² ». Ce fut dans sa retraite d'Hampstead que Voltaire lui rendit visite et dina deux fois avec lui. Il assista aussi près du Monument, à une assemblée de Quakers dont il a donné un compte rendu très amusant. Il a incorporé la substance de sa conversation avec Pitt, complétée par ses études personnelles sur la littérature

1. Il est d'autant plus remarquable que Voltaire n'ait apparemment rien su du couronnement ni pris aucune part aux fêtes dont il fut l'occasion que l'un de ses compatriotes qui se trouvait alors à Londres, César de Saussure, en a donné une relation très complète et très vivante. *A Foreign View of England in the Reigns of George I and George II*, lettres de de Saussure à sa famille. Lettre X, p. 239, 270.

2. Notice nécrologique qui parut à la suite de la mort de Pitt dans le *Daily Post* de Londres, avril 1736.

quaker dans son article sur les quakers du *Dictionnaire philosophique* et dans les quatre premières de ses *Lettres philosophiques*.

Il étudia également les différentes sectes religieuses entre lesquelles le protestantisme anglais s'était fractionné et il a émis l'opinion quelque peu paradoxale que c'est à l'existence de ces schismes que l'Angleterre doit l'harmonie et la paix qui règnent dans le domaine religieux.

« Si, remarque-t-il, il n'y avait en Angleterre qu'une seule religion autorisée, le gouvernement deviendrait très probablement arbitraire ; s'il n'y en avait que deux, les gens se couperaient mutuellement la gorge, mais comme il y en a une telle multitude, ils vivent tous heureux et en paix¹. »

Il étudia la constitution de l'église établie et les mœurs et le caractère du clergé qu'il déclara être supérieur au clergé français au point de vue de la moralité et de la décence².

Notre commerce, nos finances et notre gouvernement retinrent successivement son attention et il a commenté chacun de ces sujets avec le talent et l'esprit superficiel qui lui sont habituels.

Il étudiait nos institutions avec un plaisir d'autant plus grand qu'elles étaient en contraste frappant avec celles de son pays. Il se trouvait pour la première

1. *Letters concerning the English Nation* (édition anglaise, 1733), lettre VI.

2. *Ibid.*, lettre V.

fois de sa vie au milieu d'un peuple libre, qui ne se soumettait qu'aux lois qu'il avait faites lui-même, d'un peuple dont les citoyens, jouissant du privilège inestimable de la liberté de la presse, étaient libres, suivant l'expression de Tacite, de penser ce qu'ils voulaient et de publier ce qu'ils pensaient. Les Anglais, remarque-t-il, sont le seul peuple du monde qui ait été capable d'assigner des limites au pouvoir royal en lui résistant et qui aient, après bien des luttes, établi enfin un gouvernement sage où le prince est tout-puissant pour faire le bien et en même temps empêché de faire le mal ; bien que ces libertés, ajoute-t-il, aient été achetées très cher¹.

Il avait sous les yeux une aristocratie magnifique et puissante qui loin de se tenir avec mépris, comme à Paris, à l'écart de la science et des lettres, comptait dans ses rangs des hommes réellement distingués dans ce domaine. Il a rappelé les noms de plusieurs de ces aristocratiques auteurs qui, dit-il, sont plus fiers de leurs œuvres que de leurs titres.

C'est avec non moins de satisfaction qu'il constatait le rang honorable occupé dans la société anglaise par une classe qui, au faubourg Saint-Germain, était considérée avec mépris. Voltaire fut peut-être le premier grand écrivain en Europe qui eut le courage de glorifier le commerce. Il cite le fait que le jeune frère du comte d'Oxford était commerçant à Alep alors que

1. *Letters concerning the English Nation*, édition anglaise, 1733, lettre VIII.

ce dernier tenait les rênes du char de l'État ; il raconte également que, lorsque lord Townshend présidait le Conseil du roi, l'un de ses plus proches parents travaillait derrière un comptoir de la Cité.

Il compare satiriquement « le seigneur, poudré, habillé à la dernière mode, qui sait exactement à quelle heure le roi se lève et se couche et se donne des airs majestueux tout en faisant besogne d'esclave dans l'antichambre d'un premier ministre » et le marchand qui enrichit son pays, envoie de son comptoir des ordres à Surat et au grand Caire et contribue au bonheur du genre humain¹.

Rien cependant ne fit sur Voltaire une impression plus profonde que l'hommage rendu par toutes les classes de la société au mérite intellectuel. Le génie, écrit-il, mène sûrement en Angleterre non pas, comme en France à la vaine distinction de l'Académie, mais au succès et à la popularité. Par sa plume, Addison s'est élevé à l'une des plus hautes fonctions de l'État. Quelques jolis poèmes ont fait la fortune de Stepney, Prior, Guy, Parnell, Tickell et Ambrose Philipps. Ce fut par ses *Essays* que Steele gagna la place de commissaire du Timbre et un siège au Parlement. Une simple comédie avait fait la fortune de Congreve. Newton était à la tête de la Monnaie et Locke avait été commissaire des Appels. Voltaire raconte qu'il était le seul qui mît dans son cabinet de travail le

1. Voir le passage remarquable qui termine la dixième lettre.

portrait de Walpole et que le portrait de Pope se trouvait dans presque toutes les maisons des grands en Angleterre. « Allez, dit-il, à Westminster Abbey et vous y verrez que ce qui excite l'admiration du spectateur ne sont pas les mausolées des rois d'Angleterre, mais les monuments que la reconnaissance de la nation a élevés pour perpétuer la mémoire des hommes illustres qui ont contribué à sa gloire¹. » Il songeait avec amertume comment, dans son propre pays, il avait vu Crebillon presque mourant de faim et le fils de Racine en proie à la misère la plus noire.

Lorsque, à son retour en France il vit refuser la sépulture religieuse à Adrienne Lecouvreur qu'on enterra comme un chien, « parce qu'elle était actrice », il se rappela malgré lui que des citoyens généreux avaient, dans un pays voisin, mis la tombe de Anne Oldfield à côté de celles de leurs rois et de leurs héros.

Ah, verrai-je toujours ma faible nation,
Incertaine en ses vœux, flétrir ce qu'elle admire ;
Nos mœurs avec nos lois toujours se contredire :
Et le Français volage endormi sous l'empire
De la superstition ?
Quoi, n'est-ce donc qu'en Angleterre
Que les mortels osent penser ?
O rivale d'Athènes, O Londres, heureuse terre !
Ainsi que les tyrans, vous avez su chasser
Les préjugés honteux qui vous livraient la guerre.
C'est là qu'on sait tout dire, et tout récompenser ;

Nul art n'est méprisé, tout succès a sa gloire.
Le vainqueur de Tallard, le fils de la Victoire,
Le sublime Dryden et le sage Addison,
Et la charmante Oldfield, et l'immortel Newton,
Ont part au temple de mémoire;
Et Lecouvreur à Londres aurait eu des tombeaux
Parmi les beaux esprits, les rois et les héros.
Quiconque a des talents à Londres est un grand homme.

— La Mort de Mlle Lecouvreur ¹.

Voltaire étudia les questions les plus diverses et nous observa sous toutes les faces. Il a laissé une peinture très vivante des courses de Newmarket auxquelles il tint à assister et il remarque en passant que des personnes de qualité n'avaient pas honte de faire le métier de cocher ou bien, oublieux de leur rang, de tricher comme des jockeys ².

Dans la onzième *Lettre philosophique* il discute avec le réel enthousiasme d'un philanthrope la question du vaccin contre la petite vérole qui venait d'être découvert et il fait un vif éloge de lady Mary Wortley Montagne qui avait eu le courage d'essayer les effets du vaccin sur son propre fils et de la reine Caroline qui avait suivi son exemple en faisant inoculer la jeune princesse de Galles.

A la fin de juillet, il obtint du gouvernement français la permission d'aller à Paris, mais il était stipulé qu'il ne pourrait y séjourner plus de neuf mois, à compter du jour de son arrivée. S'il dépassait cette

1. *Œuvres complètes*, vol. IX, p. 370.

2. *Ibid.*, vol. XXII, p. 23.

limite, ce serait à ses risques et périls. Cette permission dut lui être accordée de nouveau sur sa demande ; en fait il dit lui-même l'avoir « arrachée », et la raison pour laquelle il la demanda est expliquée par un passage d'une lettre à Thiériot datée du 15 juin et écrite de Wandsworth. Il lui dit que la *Henriade* doit être imprimée secrètement quelque part et il lui demande en quel endroit elle pourrait l'être : « Il faut que ce soit en France, dans quelque ville de province. Je me demande si Rouen serait un endroit convenable... Si vous connaissez quelque endroit où je puisse faire imprimer mon livre en sûreté, je vous prie de me le faire savoir, mais ne dévoilez à personne le secret de ma présence en France », et il ajoute : « Je serais extrêmement heureux de vous revoir, mais je ne voudrais voir personne d'autre au monde. Je ne voudrais même pas être soupçonné d'avoir mis le pied dans votre pays, ni d'y avoir pensé. »

Il avait donc manifestement l'intention de se rendre en France¹ pour y faire imprimer son poème et il prit la précaution de demander au gouvernement français une permission qui lui fut accordée². En-

1. Desnoireterres prétend que Voltaire ne profita pas de la permission qui lui avait été accordée et resta en Angleterre. Ceci est certainement confirmé non seulement par l'absence de toute trace d'un voyage de Voltaire en France à cette époque mais encore par la propre lettre de Voltaire à Thiériot, datée à tort par les éditeurs 1753, alors qu'elle eut dû être datée de la fin de 1728 ou du printemps de l'année 1729.

2. « Maurepas à Voltaire, 29 juillet 1727. — Je vous envoie

suite, sans doute, il changea d'avis et ne profita pas de la faveur qu'il avait obtenue. Il avait probablement constaté que le meilleur endroit où il pourrait faire imprimer son ouvrage était Londres. En tout cas, il n'y a aucune trace de son départ d'Angleterre à cette époque.

III

Parmi les manuscrits de la collection Ashburnham¹ se trouve une curieuse relique du séjour de Voltaire en Angleterre. Il s'agit d'un cahier très ordinaire dans lequel il notait de temps en temps ce qui l'avait frappé, soit dans ses lectures, soit au cours d'une conversation. Ces notes qui sont parsemées d'extraits des poètes italiens et latins sont rédigées

la permission que le roi a bien voulu vous accorder de rester à Paris, vaquer à vos affaires pendant neuf mois. Comme ce temps est limité par le jour de votre arrivée, vous aurez soin de m'en avertir ; je ne doute pas que vous n'y teniez une conduite capable d'effacer les impressions qu'on a données contre vous à Sa Majesté et que l'avis que je vous en donne ne vous touche assez pour y donner toute votre attention. » *Archives de la Bastille*. Cité dans les *Œuvres complètes de Voltaire*, vol. I, p. 308. Dans une annotation à la suite de la lettre à Thériot, *Œuvres complètes*, XXXIII, p. 173, il est dit que le 29 juillet, date de la lettre de Maurepas, Voltaire obtint « une permission datée de Versailles, et signée Phelypeaux » qui lui accordait trois mois et non neuf.

1. Barrois, 653. Je dois la permission d'examiner ces notes très curieuses à la courtoisie et à l'amabilité de lord Ashburnham, de la collection duquel elles font partie.

en anglais et en français. On y trouve côte à côte les plaisanteries bien connues de Rochester, souvent très indécentes ; des anecdotes et des vers également grossiers qu'il avait sans doute recueillis dans les tavernes ou les cafés, des notes prises évidemment dans le but de servir à la composition de *Brutus*, de la *Vie de Charles XII* et des *Lettres philosophiques*, et aussi des fragments de poèmes originaux et de traductions. Ces notes ne jettent malheureusement aucune lumière sur sa vie privée, si ce n'est qu'elles nous révèlent cet important détail qu'il avait un valet de pied.

La variété et l'étendue des études auxquelles se livra Voltaire durant son séjour en Angleterre sont étonnantes, étant donné que ce séjour fut relativement court et que ses nombreuses occupations lui laissèrent peu de loisirs. Il nous étudia sous toutes les faces et son examen ne se borna pas aux contemporains, il s'intéressa aussi au passé de notre pays, car, ainsi que le prouvent ses écrits, il acquit une connaissance approfondie de notre archéologie et de notre histoire. Mais les sujets qui l'intéressèrent le plus furent, naturellement, la philosophie et les belles-lettres.

Deux grands mouvements philosophiques agitaient alors l'Angleterre, l'un était scientifique, l'autre théologique ou métaphysique ; le premier avait pour promoteurs Bacon et Newton, le second les déistes de l'école créée par Herbert et Hobbes et dont les apôtres étaient alors Tindal, Toland, Collins et Woolston.

Voltaire prit pour guides dans ses études Bolingbroke et le Dr Samuel Clarke. Clarke était certainement le plus cultivé des disciples de Newton. Il était également érudit en théologie, en métaphysique, en histoire naturelle, en mathématiques et en science pure. Il avait, pendant la vie de Newton, été en termes intimes avec lui et il avait traduit ses *Optics* en latin.

Il connaissait à fond les écrits de Bacon et de Locke aussi bien que ceux de Descartes et de Leibnitz et il avait été mêlé d'une façon prédominante à toutes les controverses savantes de son époque.

Ce fut en 1726 que Voltaire se rencontra pour la première fois avec cet homme éminent. Ils s'entretenaient principalement de métaphysique. Voltaire fut fasciné par l'audacité des idées de Clarke et il les accepta aveuglément. « Clarke, dit-il expressivement, sautait dans l'abîme et j'osai l'y suivre. » Cependant il reprit bientôt pied. Dans la suite, il dit un jour en parlant de Clarke qu'il était si complètement absorbé par les problèmes et les calculs qu'il était tout au plus une machine à raisonner¹.

Ses relations avec Clarke lui procurèrent probablement l'occasion de faire la connaissance d'un autre disciple distingué de Newton, le Dr Henry Pemberton. Pemberton était alors occupé à composer un ouvrage de vulgarisation sur le système de Newton, ouvrage qui parut en 1728 sous le titre de « A

1. *Lettres philosophiques*, VII.

View of Sir Isaac Newton's Philosophy. Il est évident que ce livre avait été lu par Voltaire soit en épreuves soit en manuscrit. Il en parle en effet, dans une lettre à Thiériot écrite quelques mois avant la publication du traité, en termes qui démontrent qu'il l'avait parcouru¹. Ce fut très probablement sous les auspices de Pemberton qu'il entreprit l'étude des *Principia* et des *Optics*, étude qu'il reprit plus tard à Cirey d'une façon plus sérieuse. Il est certain que l'ouvrage de Pemberton l'aida beaucoup dans ses études sur Newton. De fait, son exposé de la philosophie de Newton dans les *Lettres philosophiques* et dans les *Éléments de la Philosophie de Newton* est basé dans une très large mesure sur l'analyse de Pemberton.

De Newton dont la métaphysique le rebuta il passa à Locke. Il lut et relut avec délices *l'Essay* de Locke. Cet ouvrage devint son évangile philosophique. Quand il y faisait allusion dans ses ouvrages et dans sa conversation, c'était généralement en termes extrêmement élogieux. De plus il resta fidèle à Locke jusqu'au bout. « Pendant trente ans, écrit-il, dans une lettre datée de juillet 1768, j'ai été persécuté par une foule de fanatiques, parce que j'avais dit que Locke était l'Hercule de la Métaphysique qui avait assigné des limites à l'esprit humain². » Il dit

1. Lettre à Thiériot, 27 mai 1727 ; *Œuvres complètes*, vol. XXIII, p. 73.

2. Voir la très intéressante lettre à Horace Walpole publiée dans l'appendice des *Historical Memoirs of the Author of the Henriade*.

d'autre part, dans *le Siècle de Louis XIV* : « Locke seul a développé l'entendement humain, dans un livre où il n'y a que des vérités, et ce qui rend l'ouvrage parfait toutes ces vérités sont claires¹.

« Il est peu probable qu'il ait lu Bacon et c'est sans doute dans ses conversations avec Bolingroke et Clarke qu'il avait recueilli ce qu'il connaissait de ses ouvrages en latin. S'il avait lu le *Novum Organum*, il n'en aurait certainement pas parlé comme il l'a fait dans sa Douzième lettre. Cependant, il avait certainement consulté les ouvrages anglais de Bacon, c'est-à-dire ses *Essays* et son *History of Henry VII*. Il semble aussi s'être intéressé aux travaux de Hobbes et de Cudworth. Il connaissait personnellement Berkeley et il a dit que s'il était prêt à se ranger parmi les admirateurs de ce grand philosophe, il n'avait pas envie de devenir son disciple. Sa lettre à Andrew Pitt prouve qu'il avait lu très attentivement *Alciphron*². Les remarques qu'il fait dans cette lettre sur le traité de Berkeley sont si curieuses et si pénétrantes qu'elles valent la peine d'être citées. » « J'ai lu le livre en entier : votre esprit et le mien aiment la sincérité, je dois donc vous dire franchement que la sagacité du Docteur m'a plu davantage qu'elle ne m'a convaincu. J'admire son esprit pénétrant sans

1. Chap. xxxix.

2. Cette intéressante lettre, écrite en anglais, a été publiée dans la *Collection of Letters*, de Léonard Howard, p. 604. Howard n'est pas toujours digne de foi, mais il n'y a, semble-t-il, aucune raison de douter de l'authenticité de cette lettre dont l'original était, dit-il, entre les mains d'un de ses amis.

me laisser convaincre par lui et je veux bien me ranger parmi ses admirateurs mais non parmi ses disciples. En un mot, Monsieur, je crois en Dieu mais non aux prêtres ; il est plus qu'évident que ce livre est plutôt un livre de parti qu'un ouvrage religieux. Le Docteur s'efforce plutôt d'attirer les lecteurs à lui qu'à la religion. Dans plusieurs passages il se montre plus subtil et plus pénétrant que sérieux et exact. Je l'ai connu personnellement, c'est certainement un savant philosophe et un esprit délicat. Je vous adresse de nouveau mes meilleurs remerciements pour votre présent. »

L'infatigable curiosité de Voltaire ne connaissait pas de bornes. Il se prit d'un vif intérêt par l'Histoire naturelle et il entra en relations avec plusieurs membres de la Royal Society, en particulier avec le vénérable président, Sir Hans Sloane à qui il offrit un exemplaire de ses ouvrages anglais¹. Il fut, plusieurs années après, élu lui-même membre de la Royal Society, honneur qui le flatta beaucoup².

La controverse qui s'éleva alors entre adversaires et apologistes du christianisme retint particulièrement son attention. Cette controverse battait alors son plein. Plus de deux années s'étaient écoulées depuis la publication du *Discourse on the Grounds and Reasons of the Christian Religion* d'Anthony Collins. Cet

1. Voir au British Museum cet exemplaire avec dédicace autographe.

2. Il fut élu sociétaire le 3 novembre 1743. *Archives of the Royal Society*.

ouvrage avait fait beaucoup de bruit dans le public. Il avait été condamné du haut de la chaire et avait suscité d'innombrables répliques dans les journaux. D'autres ouvrages du même genre parurent successivement et envenimèrent la querelle.

En 1727, parut, avec une dédicace à l'évêque de Londres le premier des *Six Discourses on the Miracles of Christ*, de Wolston et la publication de ce livre fit descendre dans l'arène les plus distingués des ecclésiastiques de cette époque.

Bolingbroke documenta très probablement Voltaire davantage que tous les autres déistes anglais réunis mais de nombreux passages des ouvrages de ce dernier montrent qu'il suivit très attentivement toutes les phases de la controverse.

Il parle toujours de Woolston en particulier avec beaucoup de respect et il a donné, dans un article du *Dictionnaire philosophique*, un exposé long et raisonné des travaux de ce courageux libre-penseur. Son admiration pour Woolston ne se borna d'ailleurs pas à des éloges ; lorsque, trois ans plus tard, Woolston fut mis en prison et frappé d'une amende à cause de ses opinions hétérodoxes, Voltaire écrivit aussitôt de France pour offrir de prendre à sa charge un tiers de l'amende¹.

Pendant l'hiver de 1727, il publia un petit volume qui constitue à la fois une curiosité et une merveille littéraire. Ce volume contenait deux essais. Le pre-

1. Duvernet, *Vie de Voltaire*, p. 72.

mier était intitulé *An Essay upon the civil Wars in France* ; l'autre *An Essay upon Epic Poetry*¹. Ces deux essais, qui furent composés en anglais sont écrits dans un style tout autre que celui que l'on se serait attendu à voir sortir de la plume d'un étranger, et réellement Dryden ou Swift ne les auraient pas désavoués. Quand on songe qu'à l'époque où Voltaire accomplit ce tour de force il n'avait encore passé que dix-huit mois en Angleterre et que, ainsi qu'il nous en informe dans la préface il écrivait dans une langue qu'il était à peine capable de suivre en conversation, on peut à juste titre proclamer ce fait comme un triomphe linguistique sans précédent². Comme l'ouvrage en question est généralement peu connu et qu'il est assez difficile de se le procurer, il est bon de donner ici un court extrait de chaque essai. Le premier est une esquisse historique sur les guerres civiles en France entre l'avènement de François II et la réconciliation de Henri IV avec l'Église de Rome. Voici comment Voltaire explique l'esprit et la situation des protestants :

1. *An Essay upon the Civil Wars of France. Extracted from Curious Manuscripts. And also upon the Epick Poetry of the European Nations, from Homer down to Milton. By M. de Voltaire. London: Printed by Samuel Jallasson in Prujean's Court, Old Barley, and sold by the Booksellers of London and Westminster, MDCCXXVII.*

2. Il dit à Martin Sherlock qu'il ne fut jamais capable de prononcer l'anglais parfaitement mais que son oreille était très sensible à l'harmonie de la langue et de la poésie. *Letters from an English Traveller* (Letter XXV).

« The Protestants began then to grow numerous and to be conscious of their strength. The superstition, the dull, ignorant knavery of the monks, the overgrown power of Rome, men's passions for novelty, the ambition of Luther and Calvin, the policy of many princes—all these had given rise and countenance to this sect, free indeed from superstition, but running as headlong towards anarchy as the church of Rome towards tyranny. The Protestants had been unmercifully persecuted in France, but it is the ordinary effect of persecution to make proselytes. Their sect increased every day amidst the scaffolds and tortures. Condé, Coligni, the two brothers of Coligni, all their adherents, all who were opposed by the Guises, turned Protestants at once. They united their griefs, their vengeance and their interests together, so that a revolution both in the State and in religion was at hand. »

Le second essai qui comprend une dissertation sur la poésie épique et une étude des principaux poèmes épiques de l'antiquité et de l'Europe moderne soutient très bien la comparaison avec les meilleures préfaces de Dryden. Les remarques sur Virgile, Lucain et Le Tasse sont admirables et l'analyse du Paradis perdu que Voltaire considère comme « l'ouvrage le plus noble qu'une imagination humaine ait jamais tenté » nous donne une meilleure idée qu'aucun de ses ouvrages français de ses facultés critiques. La manière dont il réfute les objections caractéristiques soulevées par les critiques français contre l'œuvre de

Milton et ses observations sur la façon dont Milton a compris et représenté la Divinité auraient certainement fait honneur à Longin. C'est avec quelque surprise que nous trouvons que le futur auteur de la Pucelle était capable d'une critique aussi subtile que la suivante ¹ :

« It is observable that in all other poems love is represented as a vice, in Milton only tis a virtue. The pictures he draws of it are naked as the persons he speaks of and as venerable. He removes with a chaste hand the veil which covers everywhere else the enjoyments of that passion. There is softness, tenderness, and warmth without lasciviousness ; the poet transports himself into that state of innocent happiness in which Adam and Eve continued for a short time. He soars not above human but above corrupt nature ; and as there is no instance of such love, there is none of such poetry. »

Il fait preuve d'une grande finesse d'appréciation dans les objections qu'il soulève contre l'emploi de la

1. « Il est à remarquer qu'alors que dans tous les autres poèmes, l'amour est représenté comme un vice, ce n'est que chez Milton qu'il est considéré comme une vertu. Les peintures qu'il en donne sont aussi nues que ses héros et aussi convenables. Il soulève d'une main chaste le voile qui couvre partout ailleurs les jouissances de cette passion. Il y a dans ses vers de la délicatesse, de la tendresse et de l'ardeur sans sensualité ; le poète se place lui-même dans cet état d'innocente béatitude dont jouirent pendant quelque temps Adam et Ève. Il s'élève non pas au-dessus de la nature humaine, mais au-dessus de la nature corrompue, et comme il n'y a pas d'exemple d'un pareil amour, il n'y en a pas d'un pareil poème. »

fiction dans la description du Pandemonium allégorique du Péché et de la Mort, du pont bâti par la Mort et le Péché et de la guerre dans le ciel. Johnson fit sans doute son profit des remarques de Voltaire quand, dans sa fameuse étude, il aborda le même sujet.

Voltaire cependant tient la balance égale, en reconnaissant qu'il y a assez de perfections chez Milton pour racheter tous ses défauts.

Il est très curieux de comparer ces remarques fines et modérées sur Milton avec l'appréciation du *Paradise lost* qui se trouve dans *Candide*¹ ; il est vrai de dire que les paroles que Voltaire met dans la bouche de Pococurante n'étaient sans doute pas destinées à être prises au sérieux.

Le passage de l'Essai qui concerne Camoëns n'est pas de Voltaire, dit-on, mais du colonel Martin Bladen. « Je me souviens, dit Wharton, dans ses notes sur la *Dunciade*, que le poète Collins me dit un jour que [son oncle] Bladen avait donné à Voltaire tous les détails concernant Camoëns insérés dans son Essai sur les poètes épiques et que Voltaire semblait avoir ignoré jusque-là le nom et la personnalité de Camoëns². »

1. Chap. xxv. Lorsque Voltaire écrivit son étude sur Milton dans le *Siècle de Louis XIV*, son admiration pour lui s'était certainement refroidie.

2. Wharton, *Pope*, vol. V, p. 284. Bien que Wharton ait confondu dans ce passage Martin Bladen, le traducteur des Commentaires de César, avec Edmond Bladen, oncle de Colin, il n'y a pas lieu de douter de l'authenticité du fait qu'il raconte. Le

Le traité tout entier est réellement digne d'une étude attentive. Pour montrer la pureté, la vigueur et l'élégance du style de Voltaire, il nous suffira de citer le passage suivant qui peut être considéré comme un bon spécimen :

« The greatest part of the critics have filched the rules of epic poetry from the books of Homer, according to the custom, or rather to the weakness, of men who mistake commonly the beginning of an art for the principles of the art itself and are apt to believe that everything must be by its own nature what it was when contrived at first. But as Homer wrote two poems of a quite different nature and as the *OEneid* of Virgil partakes of the *Iliad* and of the *Odyssey*, the commentators were forced to establish different rules to reconcile Homer with himself, and other new rules again to make Virgil agree with Homer, just as the astronomers laboured under the necessity of adding to or taking from their systems, and of bringing in concentric and eccentric circles, as they discovered new motions in the heavens. The ignorance of the ancients was excusable and their search after the unfathomable system of nature was to be commended, because it is certain that nature hath its own principles, unvariable and unerring, and as worthy of our search as remote from our con-

Colonel Martin Bladen savait très bien, semble-t-il, l'espagnol et le portugais. On lui offrit en 1717 le poste d'Envoyé extraordinaire à la cour d'Espagne et il laissa dans son testament des legs au Dr de Arboleda et à Josias Luberdo.

ceptions. But it is not with the inventions of art as with the works of nature.

Si Voltaire était capable, après un séjour de quelques mois à Londres, d'écrire dans un pareil style, il n'est pas exagéré de dire qu'avec du temps et de la pratique il aurait pu prendre place parmi nos classiques. A l'exception de Lolme et de Blanco White, il semble bien qu'aucun écrivain dont l'anglais n'était pas la langue maternelle n'en a acquis une connaissance aussi parfaite.

Il est cependant possible et même très probable que Voltaire se soit fait aider pour la composition de ses Essais plus que sa vanité ne lui permit de l'avouer. L'abbé Desfontaines prétend que l'essai sur la poésie épique fut composé en français et fut ensuite traduit en anglais sous la direction du « maître de langue » de Voltaire¹. Mais le témoignage de cet auteur médiocre et malveillant a peu de poids et s'il n'avait été en partie confirmé par Spence, nous n'y aurions pas attaché d'importance.

« Voltaire, dit Spence, consulta le Dr Young au sujet de son essai en anglais et le pria de corriger toutes les fautes grossières qu'il pourrait y rencontrer. Le docteur se mit très sérieusement à l'œuvre, nota les passages qui demandaient le plus de corrections et quand il voulut donner des explications à Voltaire, celui-ci lui éclata de rire au nez². » On ne

1. *La Voltairomanie*, p. 46.

2. *Anecdotes* (éd. Singer), p. 285.

voit pas très bien la raison de cette gaieté intempes-
tive et peut-être l'anecdote est-elle incomplète. En
tout cas, malgré ce qu'aient pu dire Desfontaines et
Spence, il n'y a aucun doute que les Essais ne soient
réellement l'œuvre originale de Voltaire. Nous n'avons
qu'à nous référer à sa correspondance anglaise de
cette période pour nous rendre compte qu'il était
parfaitement capable de les écrire.

Le petit livre fut accueilli avec faveur. L'année
suivante on publia une seconde édition, puis une
troisième peu de temps après et une quatrième en
1731. Un discours sur la tragédie, qui n'est autre
chose que la traduction du *Discours de la tragédie*
en français qui servait de préface à *Brutus*, y fut
ajouté. Cet ouvrage eut un succès durable. Sa popu-
larité est suffisamment prouvée par le fait qu'en
1760 il fut réimprimé à Dublin, accompagné d'une
courte notice attribuée à Swift, mais à tort, puisque
ce dernier était mort depuis longtemps.

Voltaire n'était pas homme à perdre son temps à
faire un simple tour de force. Son ouvrage avait un
but immédiatement pratique, celui de préparer le
public à l'apparition de la *Henriade* à laquelle il
donnait alors la dernière main et qui devait être
bientôt prête pour l'impression. Ce fut probablement
pour faciliter sa publication que, vers cette époque
(fin 1727), il transporta ses pénates de Wandsworth
à Londres où il s'établit, comme l'indiquent deux de
ses lettres, dans Maiden Lane, Covent Garden, à
l'enseigne de la « White Peruke ». Maiden Lane

n'est pas le seul quartier qu'ait habité Voltaire à cette époque. Billiter Square peut, semble-t-il, réclamer également l'honneur de l'avoir compté parmi ses habitants. Ce qui nous le fait supposer est une lettre non datée adressée à John Brinsden, secrétaire particulier de Bolingbroke ¹, dans laquelle il le prie d'adresser sa réponse à Mr Cavalier, Bilitery (sic) Square, près du Royal Exchange ; cela ne s'explique que si Voltaire habitait à cet endroit.

A Billiter Square qui était alors, d'après la description d'un topographe contemporain, une très belle place, large et aérée, entourée de belles maisons neuves en brique, il aurait été à deux pas de ses agents, MM. Simon et Benezet.

Quelques-unes des lettres qu'il écrivit sans doute à cette époque ont été conservées. L'une est adressée à Swift à qui il avait, quelques mois auparavant, donné une lettre d'introduction pour le comte de Morville. Il lui annonce l'envoi d'un exemplaire des *Essais* et lui déclare qu'il admire beaucoup ses ouvrages, il l'informe en même temps que la *Henriade* est presque terminée et lui demande d'essayer de lui procurer des souscripteurs en Irlande. Dans une autre lettre, il sollicite le patronage du comte d'Oxford en l'informant que l'un de ses ancêtres joue un rôle remarquable dans la *Henriade*, il fait aussi allusion à ses relations personnelles avec Achille du Har-

1. *Relics of Literature*, de Collet, p. 170.

lay et prie instamment le comte de lui accorder la faveur d'une entrevue¹.

Il correspondait d'une façon régulière avec Thiériot sur lequel il comptait pour lancer le poème en France. Pendant ce temps, la curiosité publique était excitée par des annonces successives dans les journaux et en janvier 1728, une notice caractéristique parut dans les colonnes du principal organe littéraire. « Nous espérons de jour en jour, dit cette notice, voir paraître la *Henriade* de M. de Voltaire. Il a donné de grandes espérances aux curieux par un bel Essai qu'il a publié dernièrement sur les guerres civiles en France qui forment le sujet de son poème et sur les poètes épiques d'Homère à Milton. Comme cet auteur semble très bien connaître tous les meilleurs poètes, aussi bien anciens que modernes et qu'il juge excellemment leurs qualités et leurs défauts, nous avons des raisons d'espérer que la *Henriade* sera une œuvre parfaite. Comme d'autre part, il écrit en anglais avec une élégance et une vigueur peu communes, bien qu'il n'habite notre pays que depuis dix-huit mois, nous espérons trouver dans son poème toute la force et l'élégance qui caractérisent sa langue maternelle². »

Pendant tout l'été et l'hiver de 1727, il travailla

1. Cette lettre qui n'a jamais été publiée fait partie des manuscrits de Longleat. J'en dois une copie à l'obligeance du bibliothécaire.

2. *Present State of the Republics of Letters*, vol. I, p. 88.

assidûment son manuscrit et corrigea des épreuves¹.

Il avait cependant en même temps un autre travail sur le métier. Il était alors occupé à écrire son *Essai sur la Poésie épique*, qui n'est pas, comme il a bien soin de le faire remarquer, une traduction de son Essai anglais, mais une œuvre originale dont l'Essai anglais n'était qu'une esquisse². Il l'utilisa ensuite comme préface à la *Henriade*. Une étude comparative des deux essais montre avec quelle habileté Voltaire savait s'adapter même comme critique, au goût des compatriotes de Boileau et de Racine d'une part et à celui des compatriotes de Milton et d'Addison de l'autre.

Entre temps, à la fin d'avril ou au commencement de mars, il avait écrit à l'ambassadeur de France, le comte de Broglie, pour lui demander de souscrire lui-même à la *Henriade* et de lui procurer des souscriptions. Mais Broglie, que sa situation officielle obligeait à la prudence, jugea à propos, avant de répondre à Voltaire, de consulter Morville. Il écrivit donc à ce dernier la lettre suivante :

« Londres, 3 mars 1727.

« Monsieur — Le Sieur de Voltaire, que vous m'avez fait l'honneur de me recommander et pour

1. Lettre à Thiériot datée août 1728.

2. Lettre en anglais adressée à Thiériot et datée du 14 juin 1727.

lequel vous m'avez adressé des lettres de recommandation pour les ministres de cette cour, est prest à faire imprimer à Londres, par souscription, son poème de la Ligue. Il me sollicite de lui procurer des souscrivants, et M. de Walpole s'emploie de son côté tout de son mieux pour tâcher de luy en faire avoir le plus grand nombre qu'il sera possible ; je serois très aise de luy faire plaisir, mais comme je n'ay point veu cet ouvrage et que je ne sais point si les additions et soustractions qu'il dit avoir fait à celui qu'il a donné au public à Paris, ni les planches gravées qu'il en fait venir pour l'enrichir seront approuvées de la Cour, je lui ay dit que je ne pouvois m'en mesler qu'autant que vous l'auriez pour agréable. Je crains toujours que les auteurs français ne veuillent faire un mauvais usage de la liberté qu'ils ont dans un pays comme celui-cy d'écrire tout ce qui leur vient dans l'imagination sur la Religion, le Pape, le Gouvernement ou les personnes qui le composent. Ce sont des licences que les poètes particulièrement se croient toujours en droit de se donner sans s'embarrasser de profaner ce qu'il y a de plus sacré. Et s'il se trouvoit quelque chose de pareil dans ce poème, je ne voudrois pas être dans le cas d'essuyer le reproche que j'y aurois souscrit et engagé des gens à y souscrire. Je vous supplie très humblement, Monsieur, de vouloir bien me mander la conduite que je dois tenir à ce sujet, je me conformeroy a ce que vous me ferés l'honneur de me prescrire.

« J'ay celuy d'être, avec un très sincère et très parfait attachement,

« Monsieur,

« Votre très humble et très obéissant serviteur,

« Broglie¹. »

La réponse de Morville à cette lettre semble avoir été perdue, mais comme le nom de Broglie ne paraît pas sur la liste des souscripteurs de la *Henriade*, il fut probablement jugé plus prudent de ne pas accéder à la requête de Voltaire.

Enfin, la *Henriade* fut terminée. On annonça d'abord dans les journaux qu'elle paraîtrait en février, puis en mars et elle parut effectivement au mois de mars. Les souscripteurs, au début, avaient été très lents à se mettre en branle, mais quand le jour de la publication arriva, la liste portait trois cent quarante-quatre noms parmi lesquels se trouvaient ceux du roi, de la reine et de nombreux membres de l'aristocratie.

Le poème, dans sa forme première, avait été dédié à Louis XV. Cette dédicace fut supprimée et remplacée par une autre, écrite en anglais, adressée à la reine Caroline. Descartes, disait le poète, avait dédié ses « Principes » à la princesse Palatine Elizabeth, non pas parce qu'elle était princesse mais parce que, de tous ses lecteurs, elle le comprenait le mieux : il

1. Cette lettre a été découverte par M. J.-J. Jusserand dans les archives du ministère des Affaires étrangères, vol. CCCLVIII, et publiée par lui dans ses *English Essays from a French Pen*.

avait lui aussi, sans avoir la présomption de se comparer à Descartes, pris la liberté de déposer son ouvrage aux pieds d'une reine qui n'était pas seulement la protectrice des arts et des sciences mais aussi le meilleur juge en la matière. Il lui rappelait qu'une reine d'Angleterre, la grande Elizabeth, la gloire de son sexe et le modèle des souverains avait été la protectrice de Henri IV. Et par qui, ajoutait-il, la mémoire d'Henri pourrait-elle être mieux protégée que par celle qui ressemble tant par ses vertus à Elizabeth ? Il lui promettait d'autre part « qu'elle trouverait dans son livre des jugements hardis mais impartiaux, le respect scrupuleux de la morale, un esprit de liberté également éloigné de la rébellion et de la tyrannie, les droits des rois toujours soutenus et ceux de l'humanité jamais laissés de côté ».

La reine ne fut pas insensible à l'hommage de Voltaire et l'heureux poète reçut, sous une forme substantielle, des marques de la gratitude royale. Il n'est pas facile de savoir quelle somme il reçut exactement. Il dit lui-même avoir reçu deux mille écus, (crowns) ce qui en supposant qu'il s'agisse d'écus anglais, aurait fait cinq cents livres sterling. Baculard donne le chiffre de six mille livres¹. Les faveurs royales ne s'arrêtèrent pas là. Le roi daigna honorer Voltaire de son amitié et l'invita à ses soupers particuliers². Goldsmith ajoute, mais c'est là une erreur,

1. Préface d'une édition des *OEuvres de M. de Voltaire* (Longchamps et Wagnière), vol. II, p. 492.

2. *Ibid.*, même page.

que la reine lui offrit son portrait. Voltaire possédait bien un portrait de la reine Caroline en médaillon mais ce médaillon lui venait de la reine de Prusse qui le lui avait fait parvenir par l'intermédiaire de la comtesse de Lippe¹, et non pas de la reine Caroline elle-même.

Il exprima avec éloquence et d'une façon très heureuse, dans *la Henriade*, ses sentiments de reconnaissance envers la nation hospitalière qui lui avait offert un abri et envers ses souverains, et l'admiration qu'il éprouvait pour la manière dont l'Angleterre était gouvernée. Ses appréciations sur Elizabeth et l'Angleterre du temps d'Elizabeth s'appliquent en effet d'une façon évidente à ses protecteurs royaux et à l'Angleterre de leur temps.

Il serait impossible à aucun Anglais de lire le passage suivant sans reconnaître que le jeune poète avait reconnu d'une façon éclatante les attentions dont il avait été l'objet de la part des ennemis héréditaires de son pays.

En voyant l'Angleterre, en secret il admire
Le changement heureux de ce puissant Empire,
Où l'éternel abus de tant de sages lois
Fit longtemps le malheur et du peuple et des rois.
Sur ce sanglant théâtre où cent héros périrent.
Sur ce trône glissant dont cent rois descendirent,
Une femme, à ses pieds, enchaînant les destins,
De l'éclat de son règne étonnait les humains.

1. Voltaire, *Correspondance générale*, 22 juillet 1728.

C'était Elisabeth : elle dont la prudence
De l'Europe à son choix fit pencher la balance,
Et fit aimer son joug à l'Anglais indompté,
Qui ne peut ni servir, ni vivre en liberté.
Ses peuples sous son règne ont oublié leurs pertes ;
De leurs troupeaux féconds, leurs plaines sont couvertes,
Les guerets de leurs blés, les mers de leurs vaisseaux :
Ils sont craints sur la terre, ils sont rois sur les eaux ;
Leur flotte impérieuse, asservissant Neptune,
Des bouts de l'univers appelle la fortune :
Londres, jadis barbare, est le centre des arts,
Le magasin du monde, et le temple de Mars.
Aux murs de Westminster on voit paraître ensemble
Trois pouvoirs étonnés du nœud qui les rassemble.
Les députés du peuple, et les grands et le roi,
Divisés d'intérêt, réunis par la loi,
Tous trois membres sacrés de ce corps invincible,
Dangereux à lui-même, à ses voisins terrible,
Heureux, lorsque le peuple, instruit dans son devoir,
Respecte, autant qu'il doit, le souverain pouvoir !
Plus heureux, lorsqu'un roi, doux, juste et politique
Respecte autant qu'il doit la liberté publique ¹ !

Il est difficile de douter de la sincérité de cette rhétorique brillante car ce que Voltaire exprimait ainsi en vers, il l'avait à maintes reprises exprimé en prose avec la même emphase.

Le poème réussit au delà de toutes les espérances de Voltaire. Il n'eut certainement pas à se plaindre de la façon dont ses amis anglais lui prêtèrent leur appui. Les souscripteurs furent au nombre de trois cent quarante-quatre et certains d'entre eux prirent

1. *La Henriade*, chant 1, ad fin.

plusieurs exemplaires; Peterborough et Bolingbroke, par exemple, en prirent chacun vingt et Chesterfield dix.

La liste de souscription comprenait presque toutes les personnes distinguées dans la politique, la société, et les lettres, à l'exception de Pope dont le nom, chose étrange, n'est pas mentionné. Tous les exemplaires de l'édition in-quarto étaient retenus avant le jour de la publication et trois éditions in-octavo furent épuisées en moins de trois semaines. « J'attribue entièrement ce succès, écrivit Voltaire à un de ses amis, à l'heureux choix du sujet et non au mérite du poème lui-même. »

Par suite de la négligence de Thiériot, il perdit le produit de la souscription qui avait été ouverte en France, mais la somme réalisée en Angleterre fut, sans aucun doute, considérable. Elle a été estimée de diverses façons : Nicolardot, dans son ouvrage intitulé *Ménage et Finances de Voltaire* calcule qu'il toucha dix mille francs et c'est là une estimation très modérée. Baculard prétend que l'édition in-quarto seule produisit dix mille couronnes. Peut-être ne serons-nous pas loin de la vérité en estimant le produit total, y compris la somme reçue de George II à deux mille livres sterling. Quoi qu'il en soit, la somme touchée par Voltaire forma le noyau de la fortune la plus considérable qu'eût jusque-là amassée un homme de lettres¹.

1. Carlyle (*Life of Frederick*, vol. III, p. 220) évalue le re-

La publication de la *Henriade* amena une discussion très désagréable entre Voltaire et deux de ses compatriotes.

Il avait, par pure bienveillance, accordé à un certain Couderc éditeur dans Little Newport Street, près de Leicester Fields, l'autorisation d'imprimer à son profit une édition de la *Henriade*; Couderc céda cette autorisation à un autre éditeur nommé Prevost. Par suite, l'annonce d'une nouvelle édition de la *Henriade* parut dans le *Daily Post* en mars 1728, presque immédiatement après l'apparition des éditions authentiques. Elle était imprimée, disait l'annonce, avec privilège de l'auteur et un post-scriptum ajoutait que cette édition était la première où le poème parût dans son intégrité.

En réalité, Prevost s'était borné à substituer six mauvais vers qui se trouvaient dans la première version du poème à six bons vers de la version définitive.

Voltaire, furieux à juste titre de l'audacieux stratagème employé par le libraire indélicat, répliqua aussitôt à cette annonce en faisant insérer la suivante dans le *Daily Post* et le *Daily Journal*.

« La présente a pour but d'avertir le public que je n'ai jamais donné aucun privilège à Prevost mais que j'ai été victime de ma bienveillance pour un certain Couderc à qui j'avais accordé la permission d'im-

venu annuel de Voltaire à la fin de sa vie, revenu acquis en dehors de ses ouvrages par ses « talents financiers » à environ £ 20 000 ; ce chiffre nous paraît très exagéré.

primer mon livre à son profit, à condition qu'il n'en vendrait aucun exemplaire avant que les miens eussent été livrés. Il est inouï qu'un libraire ose vendre mon propre ouvrage sous une forme différente de celle dans laquelle je l'ai publié moi-même. La vérité est qu'il a inséré six vers médiocres et qui n'étaient pas de moi, parus dans une édition antérieure de la *Ligue*, vers qui ont été remplacés dans la *Henriade* par six autres beaucoup mieux frappés¹ ». Prevost répondit dans les colonnes du même journal pour justifier sa conduite et il contredit carrément les affirmations de Voltaire.

Les deux notices continuèrent à paraître dans la feuille d'annonces du *Daily Post*, jusqu'à la fin de mars².

Cette discussion fut sans aucun doute très utile pour faire de la réclame au poème et il ne serait pas impossible que l'incident que nous venons de rapporter eût été machiné entièrement par Voltaire. En tout cas, il n'en garda pas rancune à Prevost.

Il eut cependant un autre motif de querelle avec ce dernier, si nous en jugeons d'après une lettre adressée à Pierre des Maizeaux, publiée d'une façon incomplète dans les *Relics of Literature*, de Collet, page 367.

Comme cette lettre montre combien Voltaire était

1. *Daily Post*, 21 mars 1728.

2. Feuilles d'annonces du *Daily Post* et du *Daily Journal* du 21 mars an 30.

habile et prudent en affaire, elle vaut la peine d'être citée. L'original, qui n'est pas daté, fait partie de la collection des manuscrits Sloane au British Museum². En voici la transcription² :

« I hear Prevost hath a mind to bring you a second time as an evidence against me. He sais j have told you j had given him five and twenty books for 30 guineas, y remember very well, S^r, j told you at rainbow's coffee house that j had given him twenty subscription receipts for the henriade and received 30 guineas down ; but j never meant to have parted with 35 copies at three guineas each, for 31

1. Sloune MSS 4 288, fol. 229.

2. « J'apprends que Prévost a l'intention d'invoquer une seconde fois votre témoignage contre moi. Il prétend que je vous ai dit lui avoir donné vingt-cinq volumes pour 30 guinées. Je me souviens très bien, Monsieur, que je vous ai dit au Rainbow Coffec-house, lui avoir donné vingt reçus de souscription pour la Henriade et avoir reçu 30 guinées, mais je n'ai jamais eu l'intention de me séparer de 30 exemplaires à trois guinées chaque, pour 31 livres. Je me suis arrangé avec lui sur une tout autre base et je ne suis pas assez fou (bien que je sois un écrivain), pour abandonner tout ce que je possède à un libraire. Je vous prie donc de vous rappeler que je ne vous ai jamais dit avoir fait un marché aussi imprudent. J'ai dit, je le reconnais, avoir reçu £ 30 ou une somme équivalente, mais je n'ai pas mentionné que ce fût en règlement de tous comptes. J'insiste sur ce point et je vous supplie de vous rappeler les termes exacts de notre conversation : car je suis sûr de n'avoir jamais rien raconté d'aussi contraire à la vérité, à la raison et à mon intérêt. J'espère que vous ne soutiendrez pas les injustes prétentions d'un libraire qui vous a induit en erreur aux dépens d'un homme d'honneur qui est votre humble serviteur.

pounds, j have agreed with him upon quite another foot ; and j am not such a fool (tho'a writer) to give away all my property to a bookseller.

« Therefore j desire you to remember that j never told you of my having made so silly a bargain. j told, j own, j had £ 30 or some equivalent down, but j did not say twas all the bargain, this j insist upon and beseech you to recollect our conversation : for j am sure j never told a tale so contrary to truth, to reason, and to my interest. j hope you will not back the injustice of a bookseller who abuses you against a man of honour who is your humble servant — Voltaire ».

L'argent réalisé par la vente de la *Henriade* fut touché par Voltaire avec d'autant plus de satisfaction qu'il en avait un pressant besoin. Depuis plus d'une année il se trouvait dans la gêne. La vie de société était alors un luxe coûteux et les dépenses étaient considérablement augmentées par les émoluments que les domestiques de l'aristocratie avaient le droit de réclamer aux hôtes de leurs maîtres. Chez lord Chesterfield, cet abus se faisait sentir beaucoup plus encore que dans aucune maison de Londres et Voltaire qui dîna chez lui une fois fut tellement mécontent de l'imposition qu'il eut à subir que Chesterfield l'ayant invité de nouveau il refusa en ajoutant d'un ton sarcastique que l'ordinaire de Sa Seigneurie était trop cher¹.

1. John Taylor, *Memoirs*, vol. I, p. 330. Cf. également, en ce qui concerne ces pourboires exorbitants, Saussure : « Si

Sa mauvaise santé, d'autre part, avait nécessité des soins médicaux qui avaient entraîné des frais supplémentaires très élevés. En février 1727, il se plaignait déjà à Thiériot de ses ennuis : « Vous savez peut-être que les banqueroutes sans ressource que j'ai essuyées en Angleterre (il faisait évidemment allusion à sa mésaventure avec d'Acosta), le retranchement de mes rentes, la perte de mes pensions et les dépenses que m'ont coûtées les maladies dont j'ai été accablé ici, m'ont réduit à un état bien dur¹. »

Il fut désormais en mesure de soulager les besoins de ses compatriotes malheureux et il vint en aide à un grand nombre d'entre eux, durant son séjour à Londres, en particulier à un certain Saint-Hyacinthe².

Alors que le poème était encore sous presse, il se produisit un curieux incident. Une épreuve de la première page était tombée par hasard entre les mains

vous désirez rendre vos devoirs à un noble personnage et lui faire visite, il faudra donner de temps en temps de l'argent à son portier, sinon il ne sera jamais chez lui. Si vous prenez un repas chez une personne de qualité vous devez donner en vous en allant une pièce de monnaie à chacun des cinq ou six laquais. Ils se rangeront en file dans le vestibule et vous ne pourrez leur donner moins de un shilling à chacun ; si vous ne le faites pas vous serez traité insolemment la fois suivante. Lord Southwell m'arrêta un jour dans le parc et me reprocha très aimablement de n'être pas venu souper chez lui depuis longtemps. « En vérité, Votre Seigneurie, lui répondis-je, je ne suis pas assez riche pour souper avec vous. » Sa Seigneurie comprit ce que je voulais dire et sourit. *Letters*, p. 134. Pollnitz s'est aussi plaint amèrement du même abus. *Memoirs*, vol. II, p. 464, 465.

1. *Correspondance générale*, 1727.

2. Duvernet, p. 72.

de Theocharis Dadichi, linguiste et orientaliste très distingué, qui devint plus tard interprète de Sa Majesté pour les langues orientales¹. Le poème, au lieu de débiter sobrement comme dans les éditions actuelles, commençait par un passage pompeux dont les deux premiers vers peuvent servir de spécimen :

Je chante les combats et ce roi généreux
Qui força les Français à devenir heureux.

Dadichi, dont le goût avait été formé sur de plus purs modèles, fut choqué à juste titre de cet épigramme obscur et forcé. Il se rendit chez Voltaire et se présenta lui-même à brûle-pourpoint comme un compatriote d'Homère, il déclara alors à l'auteur de la *Henriade* que Homère ne commençait jamais ses poèmes par des mots d'esprit et des énigmes. Voltaire eut le bon sens de profiter de l'avis de ce visiteur excentrique et les vers en question furent remplacés par ceux que tout le monde connaît².

Il est étonnant qu'aucun article de compte rendu ou de critique n'ait paru dans les journaux de Londres de cette époque à l'occasion de la publication de la

1. Ce Dadichi dont les biographes de Voltaire paraissent ne connaître que le nom, qu'ils ont d'ailleurs mal orthographié, est mentionné dans le *Journal* de Byrom (*Chetham Society*, vol. I, part. 1, p. 184). Byrom, qui estropie également son nom, le rencontra à Londres et fut étonné de ses talents linguistiques. Le catalogue de sa bibliothèque qui fut vendue après sa mort se trouve à la Bodleian Library.

2. *Henriade*. Variantes du Chant Premier, *Œuvres complètes*, vol. VIII, p. 59.

Henriade. Du moins mes recherches à ce sujet sont restées infructueuses.

En 1729, pourtant, une traduction en prose rythmée du premier chant, faite par le célèbre John Ozell, l'une des victimes des satires de Pope, parut dans un appendice à l'*Herculean Labour, or the Augæan Stable*, sorte de périodique littéraire et historique dirigé et rédigé par Ozell lui-même. Vers la fin de l'année, un libraire de Russell Street, Covent Garden publia une édition augmentée d'une notice qui exprime sans doute d'une façon assez exacte l'impression produite par la *Henriade* sur le public anglais de cette époque.

L'auteur de cette notice, écrite en français, commence par dire qu'en règle générale il a peu de goût pour la poésie française qui, à son avis, manque d'énergie et qu'il trouve monotone, mais il reconnaît avoir trouvé dans la *Henriade* des qualités qu'il n'avait pas trouvées dans les œuvres d'autres poètes français, c'est-à-dire la variété, l'éclat et la force. Il ajoute pourtant qu'il ne peut comprendre comment un poète qui a de la divinité une conception si raisonnable et si élevée a pu choisir pour héros un personnage aussi méprisable que Henri IV qui non seulement était un papiste, mais un papiste devenu tel « par lâche intérêt¹ ». Il est fâché de voir que Voltaire a, tout le long du poème, manifesté ses préfé-

1. « *La Henriade de M. de Voltaire*. Seconde édition revue, corrigée et augmentée de remarques critiques sur cet ouvrage. A Londres, chez Woodman et Lyon, dans Russel Street, Covent Garden, 1728. »

rences papistes, il est encore plus fâché qu'il ait placé sur le même plan le papisme et le protestantisme, car l'essence du papisme, dit-il, est l'intolérance et l'essence du protestantisme la tolérance éclairée.

« Vous êtes arrivé dans notre île, continue-t-il, avec un livre contre notre religion et nous vous avons reçu à bras ouverts, notre roi et notre reine vous ont comblé de leur libéralité. Je me demande comment un Anglais qui se présenterait devant le cardinal Fleury avec une satire contre le papisme serait reçu. »

Il conclut en exprimant l'espoir que Voltaire continuera à habiter l'Angleterre et il l'exhorte à préparer « une nouvelle édition moins papiste de la *Henriade*. »

Cette notice était soi-disant l'œuvre d'un membre de l'aristocratie anglaise. A Paris tout le monde crut ou du moins le bruit courut que Voltaire l'avait écrite lui-même. Voltaire observa amèrement que ce n'était qu'à Paris qu'on pût le croire capable de produire quelque chose d'aussi médiocre et il ajouta philosophiquement mais cyniquement « les sots jugements et les folles opinions du vulgaire ne rendront point malheureux un homme qui a appris à supporter les malheurs réels et qui méprise les grands peut bien mépriser les sots¹ ». L'auteur de la notice était en réalité un réfugié français nommé Faget dont Voltaire a parlé à Thiériot comme d'un enthousiaste qui ne connaît ni le bon anglais ni le bon français.

1. Lettre à Thiériot, 4 août 1728. *Œuvres complètes*, vol. XXXIII, p. 181.

Ce qui amusa beaucoup Voltaire, ce fut d'être regardé comme un apôtre de la foi catholique¹.

« Vous verrez, écrit-il à un de ses amis de France, par quelques notes ajoutées à mon livre et dont on attribue la paternité à un lord anglais que je suis ici un confesseur de la religion catholique. »

Il ne fit aucune réponse aux critiques de Faget durant son séjour en Angleterre, il n'y répliqua que lorsque la notice reparut plus tard sous un autre titre dans une édition de la *Henriade* publiée à La Haye.

En dehors de ses travaux littéraires, Voltaire ne perdait pas une occasion de s'exercer à parler anglais et il apprit même à causer avec les gens du peuple dans leur propre langage, ainsi qu'il le prouva de curieuse façon à l'archéologue Pennant, quelques années plus tard. Pennant lui rendit visite à Ferney en 1765. « Voltaire, dit-il, qui n'avait plus souvent l'occasion de parler anglais, était un peu rouillé, mais lorsqu'il essaya de causer avec nous, il nous montra qu'il connaissait parfaitement nos jurons². »

Ce fut probablement pendant son séjour à Maiden Lane ou à Billiter Square que son habileté et l'habi-

1. Il n'est pas moins amusant pour nous de lire ce qu'il écrivit alors au Père Porée. « Surtout, mon révérend père, je vous supplie instamment de vouloir m'instruire si j'ai parlé de la religion comme je le dois ; car, s'il y a sur cet article quelques expressions qui vous déplaisent, ne doutez pas que je ne les corrige à la première édition que l'on pourra faire encore de mon poème. J'ambitionne votre estime non seulement comme auteur mais comme chrétien. » Correspondance générale, année 1728. *Œuvres complètes*, vol. XXXIII, p. 183.

2. *The Literary Life of the late Thomas Pennant*, p. 6.

tude qu'il avait acquise de parler couramment notre langue le tirèrent d'une aventure qui aurait pu tourner mal. Il flânait un jour dans la rue quand son extérieur étrange attira l'attention. La foule commença à s'amasser derrière lui et un voyou se mit à se moquer de lui et à l'injurier en lui reprochant sa qualité de Français. Rien n'est plus facile à exciter que les passions de la populace et les gens de cette sorte, quand ils ont devant eux une victime sans défense, ne s'arrêtent généralement pas aux injures. Voltaire était sur le point de recevoir de la boue et même des projectiles moins inoffensifs, mais il sut se montrer à la hauteur de la situation. Faisant courageusement face à ses assaillants, il monta sur une borne qui se trouvait là et commença un discours dont la première phrase seulement est parvenue jusqu'à nous : « Braves Anglais ! s'écria-t-il, ne suis-je pas suffisamment malheureux de n'être pas né parmi vous ? » Nous ne savons pas comment il continua mais sa harangue, si nous en croyons Wagnière, produisit un tel effet que non seulement la foule fut apaisée mais qu'elle voulut à toute force le porter chez lui en triomphe¹.

Ce ne fut pas la seule occasion où il eut à souffrir de la façon grossière dont les gens du peuple avaient à cette époque l'habitude de traiter ses compatriotes. Il prenait un jour l'air sur la rivière quand l'un des bateliers s'apercevant que son passager était Français,

1. Longchamp et Wagnière, vol. I, p. 23.

se mit à vanter tout haut devant lui les privilèges dont jouissaient les citoyens anglais ; il appartenait, dit-il, à un pays d'hommes libres et non pas à un pays d'esclaves. S'échauffant sur ce thème notre homme finit par déclarer avec un juron qu'il préférerait être batelier sur la Tamise qu'archevêque en France. La suite de l'histoire est amusante.

Quelques heures après, le batelier fut pris par la presse et le lendemain Voltaire l'aperçut à la fenêtre d'une prison, il avait les jambes entourées de cercles de fer et il tendait la main à travers les barreaux pour demander l'aumône. « Quel est maintenant, lui cria Voltaire, votre avis sur les archevêques français ? » « Ah, monsieur, répondit le prisonnier, l'abominable gouvernement que celui-ci ! On m'a enlevé par force pour aller servir sur un vaisseau du roi en Norvège. On m'arrache à ma femme et à mes enfants et on me jette dans une prison les fers aux pieds jusqu'au jour de l'embarquement de peur que je ne m'enfuie. » Un Français qui accompagnait Voltaire avoua qu'il ressentit un malin plaisir à constater que les Anglais qui aimaient tant à parler de la servitude de leurs voisins étaient eux-mêmes, en réalité, aussi esclaves qu'eux. « Quant à moi, ajoute Voltaire, dans une de ces nobles remarques que l'on rencontre si souvent dans ses œuvres, j'avais un sentiment plus humain, j'étais affligé de ce qu'il n'y avait plus de liberté sur la terre¹. »

1. *Lettre à M**** ; *Œuvres complètes* (Benchot), vol. XXXVIII, p. 22.

Il ressort de la correspondance d'Atterbury que vers l'époque où la *Henriade* fut publiée, Voltaire avait également fait paraître une Ode écrite en anglais, mais malgré des recherches très minutieuses, je n'ai pu en retrouver trace¹. C'est à cette période du séjour de Voltaire en Angleterre que se rapporte une lettre inédite très intéressante, adressée à un certain D^r Towne qui se trouvait alors aux Barbades.

Le D^r Towne était probablement parent de Richard Towne, mercier à York, né en 1665 et décédé en 1746. Nous n'en savons pas davantage sur son compte, mais il est clair qu'il avait eu l'occasion de faire la connaissance de Voltaire à qui il semble avoir envoyé, d'accord avec une certaine dame, des vers très élogieux, apparemment à l'occasion de la publication de la *Henriade*.

Voltaire lui accusa réception en ces termes :

« Monsieur. J'ai reçu vos vers que je suis loin de mériter et craignant de vous renvoyer de la mauvaise prose pour cette poésie, je préfère vous dire en quelques mots que j'attends avec impatience le moment où je pourrai vous voir ainsi que la dame ; en attendant vous devriez répondre pour moi à cette dernière.

« Adieu, mon cher Docteur, je suis de tout mon cœur, votre très humble et très obéissant serviteur.

« Voltaire. »

1. Atterbury, *Correspondance*, vol. IV, p. 114. Nichols (voir sa note) n'a pas eu plus de chance.

Cette lettre, qui n'est pas datée, est adressée au
« Dr Towne, where he is. »

La lettre qui suit présente un intérêt particulier, elle est un excellent spécimen du style anglais de Voltaire et elle nous renseigne sur son état de santé et sa situation à cette époque, elle contient aussi des détails très intéressants sur la mort d'un médecin très distingué, le Dr John Freind. Freind étant mort le 26 juillet, cette lettre doit avoir été commencée à une certaine date et interrompue ou bien elle a été mal datée par suite d'une erreur. Towne était parti pour les Barbades quelque temps auparavant et il avait exprimé son intention de traduire la *Henriade* en anglais. Il fit imprimer une partie de sa traduction qui, d'après une lettre de Peterborough, plut beaucoup à Voltaire, et que Hope trouva si bonne qu'il offrit à Towne¹, au cas où il se déciderait à la publier, à la reviser avec le plus grand soin.

Il ne semble pas que Towne ait jamais terminé la traduction ou qu'il ait publié ce qu'il en avait fait.

« Wandsworth, 23 juillet 1728.

« Cher Monsieur. J'ai reçu hier votre aimable et spirituelle lettre qui avait été envoyée à lord Peter-

1. Je dois ces renseignements des relations de Voltaire avec le Dr Towne et ces lettres inédites, qui faisaient partie de papiers de famille, à l'amabilité de Mr Henry Rutherford. En ce qui concerne la lettre de Peterborough au Dr Towne, voir infra, p. III.

bow aux eaux. Vous me faites le plus grand honneur dont je pourrai jamais me glorifier en gratifiant mon enfant français d'un vêtement anglais (in bestowing an English dress upon my french child). Si vous persistez dans votre généreux dessein de traduire mon œuvre, qui ne le mérite pas, dans une langue qui donne la vie et la force à tous les sujets qu'elle touche, ce sera la meilleure récompense de tous mes travaux. La *Henriade* est, au moins, inspirée d'un esprit de liberté qui n'est pas très commun en France, la langue d'une nation libre comme la vôtre est la seule qui puisse exprimer vigoureusement ce que je n'ai rendu que bien faiblement dans ma langue maternelle : mon œuvre grandira entre vos mains et deviendra digne de la nation britannique et cet arbre transplanté dans votre sol et greffé par vos soins portera de meilleurs et de plus beaux fruits.

Miraturque novas frondes et non sua pomo.

« Je voudrais pouvoir être l'heureux témoin de vos travaux. Je vous assure, cher Monsieur, que je suis fortement tenté d'aller aux Barbades car, de même que la *Henriade* avait besoin d'être traduite par vous, ma santé dont l'état empire chaque jour en Angleterre a besoin d'un climat plus chaud. Je suis sûr que vos avis corrigeraient ma constitution aussi bien que vous corrigez mon poème, vous seriez un double Apollon.

Per te concordant nervis (sic)
Et medicina tuum est.

« Puisque je vous parle de médecine, il faut que je vous dise que l'un de vos confrères est mourant pour s'être lui-même trop drogué. Il a pris l'autre jour dix onces de herapicra (*sic*) en même temps que du séné et depuis cette expérience il est sans connaissance. C'est ce qu'on appelle se suicider. J'espère que vous ne vous traiterez pas vous-même si vigoureuusement. Je vous souhaite de prendre un meilleur soin de votre santé.

« J'apprends à l'instant que votre confrère est mort. Il laisse une grosse fortune et une excellente réputation que seule sa dernière maladie pourra contribuer à diminuer ; il fut le seul malade qu'il soigna si mal.

« Adieu, cher Monsieur, au cas où vous auriez l'amabilité de m'écrire, je vous prie d'adresser votre lettre à M. Cavalier, marchand, près du Royal Exchange.

« Je suis pour toujours, avec sincérité, estime et gratitude, Monsieur, votre très humble, obéissant et fidèle serviteur.

« Voltaire. »

IV

Dès qu'il eut terminé la *Henriade*, Voltaire se mit sérieusement à écrire son *Histoire de Charles XII* : Von Fabrice l'aida beaucoup dans la composition de cette excellente biographie qu'il semble avoir entreprise dès 1727. Il y avait à cette époque peu de personnes qui connussent mieux que Fabrice la vie publique et privée du grand Suédois et il communiqua

libéralement à Voltaire tous les documents qu'il possédait.

Bolingbroke et la duchesse douairière de Malborough fournirent également à Voltaire des renseignements très utiles.

La vie de Charles XII n'était cependant pas, à cette époque, le seul sujet qui occupât Voltaire. Avec la collaboration de Bolingbroke, il commença, en s'inspirant de Shakespeare et de Lee, la tragédie de *Brutus* dont il esquissa le premier acte en anglais et en prose.

Voici un extrait du manuscrit original, qui seul subsiste. Il peut être intéressant pour le lecteur de comparer ce passage avec le passage correspondant dans le texte français, dans son état actuel.

Il s'agit du discours de Brutus dans la seconde scène du premier acte.

« *Brutus* : ¹ Allege no ties : his (Tarquin's) crimes have broken them all. The gods themselves, whom he has offended, have declared against him. Which

1. Goldsmith, *Miscellaneous Works*, IV, 20. Voici le passage de *Brutus*, acte I, scène II.

N'allèguez point des nœuds que le crime a rompus,
Tes dieux qu'il outragea, ces droits qu'il a perdus
Nous avons fait, Arons, en lui rendant hommage,
Serment d'obéissance, et non point d'esclavage ;
Et puisqu'il vous souvient d'avoir vu dans ces lieux
Le Sénat à ses pieds, faisant pour lui des vœux
Songez qu'en ce lieu même, à cet autel auguste,
Devant ces mêmes dieux, il jura d'être juste,
De son peuple et de lui tel était le lien :
Il nous rend nos serments lorsqu'il trahit le sien ;
Et dès qu'aux lois de Rome il ose être infidèle
Rome n'est plus sujette, et lui seul est rebelle.

of our rights has he not trod upon ? True, we have sworn to be his subjects, but we have not sworn to be his slaves. You say you've seen our Senate, in humble suppliance, pay him their vows. Even he himself has sworn to be our father, and make the people happy in his guidance. Broken from his oaths, we are let loose from ours. Since he has transgressed our laws, his the rebellion. Rome is free from guilt. »

Cette tragédie qu'il termina après son retour à Paris fut dédiée par lui, en termes très flatteurs, à Bolingbroke. M. Parton, dans la liste qu'il a dressée des ouvrages de Voltaire, parle d'une édition de *Brutus*, publiée à Londres en 1727. Je n'ai pu trouver trace de cette édition, malgré de sérieuses recherches. Elle était certainement inconnue de Desnoireterres, de Benelot et de tous les éditeurs et, ce qui est, je pense, concluant, il n'en est pas fait mention dans la biographie très complète de Voltaire par M. Georges Bengesco. M. Parton a dû, je pense, être induit en erreur par un paragraphe ambigu qui se trouve à la fin de la préface de la quatrième édition de *l'Essay on Epic Poetry*. Pollnitz nous raconte qu'une traduction de cet ouvrage avait eu plus de succès à Londres, au printemps de 1733 que l'original n'en avait eu à Paris et il ajoute que son auteur « était si complètement captivé par la liberté d'esprit des Anglais qu'il avait dans une certaine mesure oublié qu'il était Français ¹ ».

1. *Memoirs*, vol. II, p. 467.

Ce fut à Wandsworth à moins que ce ne fût à Londres, qu'il esquissa aussi une autre tragédie, qui pourtant ne fut entièrement terminée qu'en 1734, *La Mort de César*, suggérée, il est à peine besoin de le dire, par le chef-d'œuvre de Shakespeare ¹. Il trouve également le temps à cette époque (fin 1728) de composer ces charmantes Lettres qui furent plus tard publiées en anglais sous le titre de *Letters concerning the English Nation* et en français sous celui de *Lettres Philosophiques*. Elles étaient adressées à son ami Thiériot et furent traduites en anglais par les soins de ce dernier qui vint en Angleterre dans ce but. La publication de la traduction anglaise précéda celle de l'original français. En agissant ainsi, Voltaire, ainsi que nous le montre une lettre à Thiériot écrite en juillet 1733, avait un double but.

Il se doutait bien de la tempête que la publication de ces lettres allait inévitablement soulever en France, aussi priait-il Thiériot dans la préface de la traduction d'insister sur le fait qu'elles n'avaient pas été écrites pour le public mais adressées à lui personnellement. L'accueil qui serait fait à l'édition anglaise donnerait une idée de celui qui était réservé à l'édition française et le fait que cet ouvrage circulait en Angleterre le justifierait en quelque sorte de le faire paraître en français.

Les Lettres ont une importance historique indéniable. « Les *Lettres Anglaises*, dit Lanfrey, sont non

1. *Œuvres complètes* (édit. 1877), vol. II, note.

seulement le livre du siècle où il y a le plus de vérités nouvelles, mais ces vérités y sont armées en guerre et sonnent comme les flèches inévitables du dieu à l'arc d'argent¹. » Avant leur apparition, la France avait fait preuve d'une étrange indifférence à la culture et aux qualités intellectuelles de l'Angleterre ; les Français ne savaient rien ou presque rien de notre littérature, de notre philosophie, de notre science. Les Lettres ouvrirent une nouvelle ère : « Cet ouvrage, dit Condorcet, fut parmi nous l'époque d'une révolution ; il commença à y faire naître le goût de la philosophie et de la littérature anglaise, à nous intéresser aux mœurs, à la politique, aux connaissances commerciales de ce peuple : à répandre sa langue parmi nous². »

Les premières éditions françaises parurent en 1734, mais deux éditions anglaises avaient déjà été publiées l'année précédente, l'une imprimée à Londres et l'autre à Dublin.

Cependant l'étude et la composition n'épuisaient pas l'infatigable énergie de Voltaire. D'après Duvernet, il essaya d'ouvrir à Londres un théâtre français permanent et, dans ce but, il fit venir de Paris une troupe d'acteurs ; mais son projet reçut si peu d'encouragements qu'il fut forcé de l'abandonner et de renvoyer la troupe à Paris presque immédiatement³.

1. *L'Église et les Philosophes au XVIII^e siècle*, p. 114, et cf. les remarques de la page 113.

2. *Vie de Voltaire, Œuvres complètes*, vol. I, p. 208.

3. Duvernet, p. 72.

Au milieu de ses multiples occupations, il trouvait encore le temps de parcourir tous les ouvrages anglais de quelque valeur en prose et en poésie. Il commença par Shakespeare, dont il étudia les principales tragédies avec une attention minutieuse, en analysant la structure, les personnages, le style. On ne cite jamais ses remarques sur Shakespeare, il est vrai, si ce n'est pour s'en moquer, mais les défauts de sa critique ne proviennent ni de son ignorance, ni de son inattention. On ne doit pas chercher son opinion réelle sur Shakespeare dans les *Théâtres Anglais* et dans la *Lettre à l'Académie*, dans les *Lettres Philosophiques* et son admirable lettre à Horace Walpole¹. L'influence de Shakespeare sur les tragédies de Voltaire est manifeste et il est facile de se rendre compte de la profondeur de cette influence en comparant les pièces écrites par lui avant sa visite en Angleterre, telles que *OEdipe*, *Artemise*, *Marianne*, avec celles qu'il écrivit après son retour en France, comme *Brutus*, *Ériphyle* et *Zaïre*. *Brutus* et *La Mort de César* furent évidemment inspirés par *Julius Cæsar* de même que *Zaïre* par *Othello* ; on retrouve dans *Ériphyle* et *Semiramis* des réminiscences manifestes d'*Hamlet* et les deux scènes les plus puissantes de *Mahomet*, rappellent beaucoup *Macbeth*, ainsi que l'a fait remarquer Lounsbury. Voltaire traduisit plus tard en français les trois premiers actes de *Ju-*

1. Datée de Ferney, juillet 1768. *Correspondance générale*, vol. XIV.

lius Cæsar et il a donné dans les *Lettres Philosophiques* une version originale mais peu satisfaisante du fameux monologue de *Hamlet*¹.

On ne peut lui demander d'avoir mieux connu les œuvres de Chaucer, de Spencer et des écrivains du temps d'Élisabeth en général, que la plupart des écrivains anglais de cette époque.

Il avait soigneusement étudié les œuvres de Milton, ainsi que le prouvent son essai sur la Poésie épique et son article sur l'Épopée². Il avait en dehors du *Paradise Lost*, lu le *Paradise Regained* et *Samson Agonistes*, qu'il estimait l'un et l'autre assez médiocrement. Il avait lu les drames et les essais de Dryden, dont il parle dans le *Siècle de Louis XIV* avec un enthousiasme délirant : « On distingue le célèbre Dryden, qui s'est signalé dans tous les genres de la poésie ; ses ouvrages sont pleins de détails naturels, à la fois brillants, animés, vigoureux, hardis, passionnés, mérites qu'aucun poète de sa nation n'égale, et qu'aucun ancien n'a surpassés³. » Il déclarait cependant que le talent de Dryden était trop exubérant et qu'il ne montrait pas suffisamment de discernement⁴. Il avait une haute opinion du *Dispensary* de Garth⁵

1. En ce qui concerne l'influence de Shakespeare sur Voltaire, nous renvoyons le lecteur à l'intéressante étude du Professeur Lounsbury, *Shakespeare and Voltaire*.

2. *Dictionnaire philosophique*, article *Epopée*.

3. *Siècle de Louis XIV*, chap. XXXIV.

4. Lettre XVIII des *Lettres philosophiques*.

5. *Dictionnaire philosophique*, article *Burlesque*.

qu'il met au-dessus du *Lutrin*. Il connaissait également les ouvrages des contemporains de Dryden. Même des poètes aussi inférieurs que Oldham, Roscommon, Dorset, Sheffield, Halifax et Rochester ont retenu son attention. Il déclarait que Rochester était réellement un poète de grand talent ; il met ses satires sur le même plan que celle de Boileau et dans une de ses *Lettres Philosophiques* (la vingt et unième) il a rendu en français une partie de la satire sur l'homme. Les poèmes de Denham lui plurent beaucoup, il parle en termes enthousiastes de Waller dont il traduisit aussi en partie en vers français l'Élégie sur la Mort de Cromwell, il le place au-dessus de Voiture et remarque que « ses œuvres sérieuses montrent une force et une vigueur que ne faisaient pas prévoir la délicatesse et la facilité de ses autres morceaux ». Il lut Otway dont, chose singulière, il méconnut le mérite, il a fait une analyse sarcastique de son *Orphan* dans l'*Appel à toutes les Nations*. Il connaissait les tragédies de Lee et il appréciait beaucoup les comédies de Wycherley, Vanburgh et Congreve sur lesquelles il a laissé de nombreuses notes intéressantes et justes. Il fit même à Vanburgh l'honneur de lui dérober plusieurs scènes, la plupart des personnages et le sujet du *Relapse*. Il est étonnant que les éditeurs français qui ont si bien remarqué que le *Comte de Boursouffle*, *Comédie Bouffe*, était simplement l'*Échange*, *Comédie en trois actes*, refondu, n'aient pas remarqué que ces deux pièces n'étaient que des adaptations françaises de la pièce de Vanbrugh.

Rien ne montre d'une façon plus frappante la parfaite connaissance que Voltaire possédait de notre langue et la facilité avec laquelle il était capable de s'assimiler une littérature comme la nôtre, même lorsque cette littérature est très ésotérique, que ses remarques sur *Hudibras*.

« Je n'ai jamais trouvé, dit-il, autant d'esprit dans un seul livre. C'est un mélange de *Don Quichotte* et de la *Satire Ménippée*. »

Il a donné, dans la vingt-deuxième lettre philosophique, une traduction française du début de cet ouvrage dont il a reproduit avec un rare bonheur le rythme et l'inspiration. Il lut aussi avec plaisir les poèmes de Prior. Il lui a consacré un article du *Dictionnaire philosophique* et dans un autre article il a attiré l'attention sur les mérites de l'*Alma*.

L'*Hermite* de Parnell lui plut tellement qu'il le lui emprunta et après l'avoir mis en prose, l'inséra dans *Zadig*. Il connaissait bien les essais et les poèmes d'Addison qu'il a appelé « le meilleur critique aussi bien que le meilleur écrivain de son temps¹ ». « Son style, dit-il, est un style modèle. Sa manière d'écrire est un excellent modèle en tout pays. » Il a imité ses *Allegories*², il s'est servi de sa *Compaigh* comme mo-

1. En ce qui concerne ses remarques sur Caton, cf. *Dictionnaire philosophique*, article *Addison*, où il donne une traduction française du monologue de Caton.

2. Cf. en particulier la Vision dans la section II de l'article *Religion* dans le *Dictionnaire philosophique*.

dèle pour *Fontenoy*, il lui a emprunté ses appréciations sur Milton et a mis son *Caton* au premier rang des tragédies anglaises, il en parle comme de « la seule tragédie anglaise écrite avec une élégance et une noblesse continue ». Il a même été jusqu'à dire que le principal personnage de ce drame est « le plus grand qui ait été jamais mis sur la scène¹ ». Ses observations sur les défauts de la pièce sont plus justes et prouvent que s'il avait le mauvais goût de préférer Addison à Shakespeare, il connaissait suffisamment l'histoire de notre drame pour pouvoir remarquer en quel sens l'apparition de *Caton* marquait une nouvelle période dans son développement. Il a loué avec enthousiasme le talent de Swift ; il a dit que c'était aux ouvrages de Swift qu'il devait son goût pour la langue anglaise. Il le considérait comme de beaucoup supérieur à Rabelais. « M. Swif test Rabelais dans son bon sens et vivant en bonne compagnie. Il n'a pas à la vérité la gaieté du premier, mais il a toute la finesse, la raison, le choix, le bon goût qui manquent à notre curé de Meudon². » Il éprouva un tel plaisir à la lecture des *Gulliver's Travels* qu'il engagea son ami Thiériot à en entreprendre la traduction en français, en lui conseillant judicieusement, cependant, de limiter son travail à la première partie. Son propre *Micromegas* doit beaucoup à *Gulliver*, de même que sa *Relation de la Maladie du Jésuite Berthier* fut évi-

1. *Siècle de Louis XIV*, ch. xxxiv.

2. *Lettres philosophiques*, XXII.

demment inspirée par le récit de la mort de Partridge par Swift. Voltaire, d'autre part, fut le premier critique qui attira l'attention sur les qualités particulières des vers de Swift¹. Les goûts de Voltaire s'étaient tellement anglicisés qu'il disait préférer les *Memoirs* de l'évêque Burnet aux Mémoires écrits par ses compatriotes. « Peut-être, observait-il, ont-ils surpassé leurs maîtres ; leurs sermons sont moins compassés, moins affectés, moins déclamateurs qu'en France². »

Il était très au courant des poèmes et des tragédies de Thomson, comme le montre une lettre très intéressante adressée à George Lord Lyttelton³.

« J'ai connu, dit Voltaire, dans cette lettre, écrite en anglais et datée de Paris, 17 mai 1750 (N. S.) M. Thomson pendant mon séjour en Angleterre. J'ai découvert chez lui beaucoup de talent et une grande simplicité. J'aimais en lui le poète et le véritable philosophe, c'est-à-dire l'ami de l'humanité.

« Je pense que sans une bonne provision de cette philosophie, un poète est tout juste au-dessus d'un violoniste qui amuse nos oreilles et ne peut pénétrer jusqu'à notre âme. Je ne suis pas surpris que votre

1. *Ibid.*, XXII, cf. également *Lettres à S. A. M. le Prince, Mélanges*, V, 489.

2. *Siècle de Louis XIV*, chap. xxxiv.

3. Cette lettre se trouve dans les archives de Hagley et j'en dois une copie à l'amabilité de feu lord Lyttelton. J'ai découvert depuis, ce que lord Lyttelton ignorait, qu'elle avait été publiée dans la *Life of Lyttelton*, de Phillimore.

nation ait apprécié plus justement les *Seasons* de M. Thomson, que ses œuvres dramatiques. »

Comme cette lettre est un intéressant spécimen de la façon dont Voltaire écrivait en anglais près de vingt ans après avoir quitté notre pays, il vaut la peine d'en citer un autre passage.

Voltaire cherche, dans ce passage, à expliquer pourquoi les tragédies de Thomson étaient si peu appréciées du public anglais¹.

« There is one kind of poetry of which the judicious readers and the men of taste are the proper judges. There is another kind, that depends on the

1. « Il existe un genre de poésie dont les lecteurs judicieux et les hommes de goût sont les meilleurs juges. Il en existe un autre genre qui est destiné aux gens vulgaires qu'ils soient en haut ou en bas de l'échelle sociale ; la tragédie et la comédie sont ces deux genres ; ils doivent être adaptés à la tournure d'esprit et proportionnés au goût du public. Depuis deux cents ans, votre nation est accoutumée à un spectacle sauvage, à un enchevêtrement d'événements, à une poésie emphatique, mêlée d'expressions basses et comiques, à la représentation réaliste de crimes, à une sorte d'horreur qui semble souvent barbare et enfantine. Ce sont là des défauts qui n'ont jamais déshonoré la scène grecque, la scène romaine et la scène française. Permettez-moi d'ajouter que le goût de vos compatriotes les plus cultivés ne diffère pas beaucoup, en ce qui concerne la tragédie, de celui de la canaille devant la fosse aux ours. Il est vrai que nous avons trop d'action et que la perfection de cet art consisterait dans un juste mélange du goût français et de la puissance anglaise... Les tragédies de M. Thomson me paraissent savamment arrangées et écrites avec élégance. Elles manquent peut-être un peu d'animation et il se peut que ses héros ne se remuent suffisamment, mais à tout prendre, je trouve qu'il a les meilleurs titres à notre profonde estime. »

vulgar, great or small ; tragedy and comedy are of these last species ; they must be suited to the turn of mind and proportioned to their taste. Your nation two hundred years since is used to a wild scene, to a crowd of tumultuous events, to an emphatical poetry mixed with low and comical expressions, to a lively representation of bloody deeds, to a kind of horror which seems often barbarous and childish, all faults which never sullied the Greek, the Roman and the French stage. And give me leave to say that the taste of your politest countrymen differs not much in point of tragedy from the taste of the mob at bear gardens. Tis true we have too much of action and the perfection of this art should consist in a due mixture of the French taste and the English energy... Mr Thomson's tragedies seem to me wisely intricate and elegantly writ. They want perhaps some fire and it may be that his heroes are neither moving nor busy enough but taking him all in all, methinks he has the highest claim to the greatest esteem. »

Il lut et relut les poèmes de Pope pour lesquels il éprouvait une admiration qu'il a exprimée hyperboliquement en plusieurs occasions. Il préférait l'*Essay on Criticism* à la fois au chef-d'œuvre d'Horace et à l'*Art Poétique* de Boileau, il considérait le *Rape of the Lock* comme le meilleur poème héroï-comique moderne et il a dit de l'*Essay on Man*, qui parut environ cinq ans après son retour en France, que c'était « le plus beau poème didactique, le plus utile, le

plus sublime qui eut jamais été écrit dans aucune langue¹ ».

Il serait intéressant de rechercher les traces de l'influence des œuvres poétiques de Pope sur celles de Voltaire.

Une étude de ce genre sortirait du cadre de cet ouvrage, mais on peut du moins remarquer en passant que le *Temple du goût* fut sans aucun doute inspiré par la *Dunciade*, que le *Désastre de Lisbonne* et le *Discours en vers sur l'Homme* portent la marque de l'*Essay on Man* qui a certainement servi également de modèle à *La Loi Naturelle*.

Il est facile de se rendre compte que ce qui l'attirait dans notre poésie n'était pas ses aspirations élevées, et qu'il n'appréciait moins les œuvres les mieux inspirées de Spencer, de Shakespeare et de Milton que celles où ils se mettaient au niveau de la vie réelle. Il aimait les poèmes de Dryden et de son école. Ses goûts l'ont amené à juger dans leur ensemble les traits caractéristiques de notre poésie d'une façon aussi subtile qu'exacte :

« Nulle nation n'a traité la morale en vers avec plus d'énergie et de profondeur que la nation anglaise, » et il ajoutait : « C'est là, il me semble, le plus grand mérite de ses poètes². »

1. Cf. également *Parallèle d'Horace, de Boileau et de Pope*, où il dit en parlant de l'*Essay* : « Jamais vers ne formèrent tant de grandes idées en si peu de paroles. » — *Mélanges*, III, 224. Cf. également *Lettres philosophiques*, XXII.

2. *Siècle de Louis XIV*, chap. xxiv.

Au début de 1723, il se prépara à quitter l'Angleterre. Il dit à ses amis, en plaisantant, qu'il avait deux raisons pour prendre cette détermination. Il était fatigué de vivre chez « un peuple de fous qui croit en Dieu et a confiance en ses ministres, et comme il voulait croire l'Évangile, il était décidé à se rendre à Constantinople, car il était impossible de croire à l'Évangile lorsque l'on vivait au milieu des confesseurs du christianisme¹ ». Rien, à vrai dire, ne le retenait plus en Angleterre. Il avait publié la *Henriade*, il avait terminé le travail de documentation de ses *Lettres Philosophiques*, il avait réuni les matériaux du *Siècle de Louis XIV* et de l'*Histoire de Charles XII*; il s'était fait autant d'amis qu'il avait voulu, il avait vu tout ce qu'il désirait voir et, ce qu'il considérait d'une égale importance, il avait gagné de l'argent. Il serait cependant injuste de supposer que les seuls motifs d'attachement qu'il eût pour l'Angleterre fussent des motifs d'intérêt. Il avait sincèrement pris goût à notre pays et à ses habitants. Il a répété bien des fois que l'humeur et le caractère essentiellement originaux du peuple anglais et du peuple français étaient faits pour se corriger mutuellement : « Utraque poscit opem res et conjurat amice ». « Je pense qu'un Anglais qui connaît bien la France et un Français qui connaît bien l'Angleterre, n'en valent que mieux tous les deux². » « Si je n'avais pas été obligé, dit-

1. Lettre de Peterborough au Dr Towne.

2. Lettre à l'abbé Blanc, 14 novembre 1738. *Œuvres complètes*, XXXV, p. 41.

il, dans une lettre à Thiériot, de surveiller mes affaires en France, vous pouvez être sûr que j'aurais passé à Londres le reste de mes jours. » D'autre part, il écrivait à son ami Keate, quelques années plus tard : « Si je n'avais fixé le lieu de ma retraite dans le libre coin de Genève, je vivrais certainement dans le libre coin de l'Angleterre. Je suis depuis trente ans le disciple de vos penseurs¹. » Il n'oublia jamais les attentions dont il avait été comblé, ni la façon hospitalière dont il avait été reçu dans notre pays, et il ne laissait passer aucune occasion d'en témoigner sa reconnaissance. La qualité d'Anglais était toujours auprès de lui le meilleur titre d'introduction.

Lorsque Martin Sherloch lui rendit visite à Ferney en 1776, il trouva le vieillard, qui était alors âgé de quatre-vingt-treize ans, encore plein des souvenirs de son séjour en Angleterre.

Il avait fait arranger son jardin à l'anglaise, les livres dont il était entouré étaient les classiques anglais, le sujet sur lequel il revenait constamment dans la conversation était la nation anglaise².

On a dit que son départ avait été précipité par une querelle avec son libraire, Prévost, et Desfontaines fit plus tard courir le bruit qu'il avait été fustigé d'importance avant son départ, par un membre

1. Voltaire à Keate, 26 janvier 1760 ; Brit. Mus., Addt. MSS, 30991.

2. Cf. *La Voltairomanie*, p. 37, et Desnoireterres, *La Jeunesse de Voltaire*, p. 397.

de la corporation des libraires — pourquoi et à quelle occasion, l'histoire ne le dit pas. Quoi qu'il en soit, il est évident qu'il s'était, soit par des paroles, soit par des actes, attiré des ennemis et plusieurs personnes eurent l'impression que son départ avait une raison. L'auteur d'un article sur l'*Histoire de Charles XII*, paru dans le *Gentleman's Magazine* de mai 1732, prétend que « Voltaire s'enrichit à nos dépens et se conduisit si mal qu'on cessa de le recevoir dans les familles de l'aristocratie où on l'avait d'abord reçu avec beaucoup d'honneurs et d'attentions. Il quitta l'Angleterre plein de rancune et écrivit la Vie du Roi de Suède pour jeter le discrédit sur notre nation et sur la maison de Hanovre ». Cette dernière remarque est, il est à peine besoin de le dire, absolument inexacte, ce qui précède est manifestement fort exagéré.

Une scandaleuse histoire, à propos du départ de Voltaire, parut quelques années plus tard dans la même Revue¹.

D'après cette histoire, Peterborough, désireux de faire écrire un certain ouvrage, avait chargé Voltaire, alors son hôte, de le faire, et lui avait remis à plusieurs reprises les sommes nécessaires pour couvrir les frais de publication. Mais Voltaire au lieu de donner ces sommes à l'éditeur qui, à la suite d'un premier verse-

1. Cf. une lettre au directeur du *Gentleman's Magazine*, vol. XVII, 2^e partie, p. 820 et suivantes, n^o d'octobre 1797. Cette lettre est signée E. L. B.

ment, avait commencé l'impression, se les appropriâ. Il se mit alors à jouer un double jeu.

Il dit à l'éditeur qui, faute de fonds, avait arrêté l'impression, que Peterborough n'avancerait plus rien avant que le livre fût terminé. Il expliqua d'autre part à Peterborough que la publication était retardée par la faute de l'éditeur. A la fin ce dernier, estimant à juste titre qu'on avait mal agi envers lui, se décida à s'adresser directement à Peterborough. Dans ce but il alla le voir à Parson's Green ; tout s'expliqua alors, le comte, bien loin d'être coupable d'injustice et de mesquinerie, ainsi que l'en avait accusé Voltaire, avait régulièrement avancé l'argent nécessaire que Voltaire s'était régulièrement approprié. Alors la rage de Peterborough ne connut plus de bornes, son hôte perfide étant précisément survenu sur ces entrefaites il tira son épée et se jeta sur lui et ce ne fut que par une fuite précipitée que Voltaire évita d'être blessé mortellement. Il se cacha ce soir-là dans un village voisin, le lendemain il retourna à Londres et partit presque immédiatement pour le continent.

Personne ne voudrait ajouter foi à cette histoire, et il y a heureusement de sérieuses raisons de douter de son authenticité. En premier lieu, elle ne fut publiée que soixante-dix ans après le départ de Voltaire. Celui qui l'a racontée est un anonyme qui se basait sur des documents anonymes et elle est mentionnée dans une lettre manifestement animée de l'hostilité la plus violente contre Voltaire. Il n'y est d'ailleurs fait aucune allusion autre part. Ce qui rend ce récit encore

plus invraisemblable, c'est que, dans une intéressante lettre écrite par lord Peterborough au D^r Towne, alors dans les Barbades, au sujet des faits et gestes de Voltaire à cette époque, il n'est fait aucune mention d'une algarade de ce genre ou d'une pareille conduite de la part de Voltaire.

Il est évident, d'autre part, que le caractère volage et mobile de Voltaire avait causé quelque perplexité à ses amis. La lettre est datée de novembre et fut sans doute écrite au cours du mois de novembre qui suivit le départ de Voltaire pour la France. « Il est, dit Peterborough, aussi difficile d'expliquer notre politique que la résolution de M. Voltaire et sa manière d'agir. L'Angleterre et les Anglais sont en disgrâce en ce moment, et il a pris congé de nous parce que nous sommes un peuple déraisonnable qui croit en Dieu et a confiance en ses ministres et il est parti pour Constantinople afin de croire à l'Évangile, ce qui, dit-il, lui est impossible au milieu des professeurs de christianisme¹. »

Avant de quitter l'Angleterre il alla à Twickenham rendre à Pope une dernière visite. « Je suis venu, dit-il, faire mes adieux à un homme qui ne m'a jamais pris au sérieux depuis le premier jour où je l'ai connu jusqu'au moment présent. » Pope — qui, aussitôt que Voltaire eut le dos tourné, reconnut la justesse de sa remarque — répondit sans doute évasivement par

1. C'est aussi à l'obligeance de Mr Henry Rutherford que je dois la communication de cette intéressante lettre inédite.

quelques paroles polies ou bien protesta énergiquement que ce n'était pas vrai. Il est certain, en tout cas, que Voltaire n'a, dans aucun de ses ouvrages, manifesté des sentiments d'inimitié ou de ressentiment contre Pope. Au contraire, sa correspondance avec Thiériot au cours de l'année 1733 contient plus d'une aimable allusion à « Sir Homer Pope » ou encore à « glutton Pope ».

Il est évident que, s'il avait quitté Pope avec un sentiment de rancune, sa vengeance aurait été sûre, rapide et cruelle¹.

Je n'ai pu déterminer exactement la date du départ de Voltaire. Il est à croire pourtant qu'il eut lieu au cours de la seconde ou de la troisième semaine du mois de mars 1729 (N. S.). Dans une lettre à Thiériot, datée — sans indication de mois — 1729, il dit qu'il espère être à Paris vers le 15 mars. Dans une autre lettre à Thiériot, du 10 mars 1729, il écrit : « Selon toute probabilité je m'arrêterai à Saint-Germain et je compte y arriver avant le 15. » Il était certainement en France, et probablement à Saint-Germain le 25 mars car il écrivit à Thiériot à cette date. « Si vous pouvez oublier pendant quelques jours votre palais doré, vos fêtes, ... venez ici, vous trouverez un repas frugal, un lit dur, une pauvre chambre mais un ami vous y attend. » Une phrase un peu mysté-

1. Owen Ruffhead, *Life of Pope*, p. 165. Ruffhead tenait très probablement cette anecdote de Warburton à qui Pope l'avait racontée.

rieuse qui termine cette lettre, et contenant une allusion à un certain M. Noce qui n'était autre, à mon avis, que Voltaire lui-même, nous fait supposer qu'il vivait à Saint-Germain sous le faux nom de Sansons.

« C'est chez Châtillon, perruquier à Saint-Germain¹, rue des Recollets... il faut demander Sansons : il habite un trou de cette baraque, et il y en a un autre pour vous. »

Il est donc probable que Voltaire quitta l'Angleterre entre le 20 et le 23 mars 1729 (N. S.). La durée du séjour de Voltaire en Angleterre fut donc, en retranchant un mois pour son voyage en France en 1726 pendant l'été, d'environ deux ans et huit mois et non de deux ans, comme Carlyle et d'autres auteurs l'ont affirmé à tort.

V

C'est ainsi que prit fin l'un des événements les plus importants de l'histoire littéraire du XVIII^e siècle, événement dont les conséquences se firent sentir bien au delà des limites de la littérature. On peut dire sans exagération que la visite de Voltaire en Angleterre eut la même influence sur la Révolution française que les guerres d'Italie sur la Renaissance en Europe. C'est alors que furent abattues les cloisons

1. Dans sa *Correspondance* (vol. I de la dernière édition des *Œuvres complètes*) se trouve une lettre à Thiériot, datée de Saint-Germain-en-Laye, 2 mars 1729, date évidemment erronée, ainsi que le prouve la lettre du 20 mars.

qui séparaient jusque-là la culture anglaise de la culture française et que pénétrèrent en France les idées qui allaient bientôt faire de la France de l'ancien régime la France du *xix^e* siècle.

Moins de soixante-dix ans plus tard, l'ancien régime était en cendres et la torche qui mit le feu au bûcher avait été allumée en Angleterre.

Le principal artisan de cette transformation fut Voltaire dont l'esprit plastique subit profondément l'empreinte de notre politique, de notre philosophie, de nos lettres et de nos sciences. Ce fut lui qui fit voir à l'Europe quels étaient les éléments qui avaient mis l'Angleterre à la tête du progrès — sa noble constitution, sa philanthropie éclairée et par-dessus tout la liberté accordée à tous ses citoyens de penser et d'écrire ce qu'il leur plaisait, liberté qui paraissait aux citoyens des autres pays un rêve irréalisable.

Parmi les inestimables bienfaits de la Révolution de 1688, en dehors des lois qui transformèrent une monarchie despote en une monarchie constitutionnelle, le Toleration Act occupe une place préminente. Bien que ses effets fussent limités il contenait pourtant l'exposé de principes qui se faisaient jour partout, ceux de la réforme de la justice et de la liberté de la presse.

Ce fut précisément à l'époque où l'Angleterre offrait un contraste si frappant, à la fois au point de vue politique et au point de vue intellectuel, avec la France et les autres pays européens, que Voltaire séjourna parmi nous.

Le spectacle de nos institutions excita à la fois son admiration et son enthousiasme, il n'est pas besoin d'aller chercher plus loin que la belle préface de Zaïre pour s'en rendre compte. Ce fut dans notre pays qu'il apprit à reconnaître ce qui, en dépit des abus, constitue la véritable dignité de l'homme et qu'il acquit ses sentiments de philanthropie et de tolérance éclairée et qu'il prit les goûts cosmopolites qui le distinguèrent dans la suite. Lorsque plusieurs années après, il écrivait :

Le soleil des Anglais, c'est le feu du génie,
C'est l'amour de la gloire et de l'humanité,
Celui de la patrie et de la liberté.

Il ne faisait qu'exprimer à la fois avec une sincérité et une ardeur que le temps n'avait pas diminuées, son admiration passionnée pour un pays qui lui était plus cher que son propre pays et les raisons de cette généreuse préférence.

MONTESQUIEU EN ANGLETERRE

I

L'année même où Voltaire quitta notre pays y vit arriver un de ses compatriotes également célèbre. Le séjour de Voltaire prit fin au printemps de 1729 et l'automne suivant Montesquieu débarqua en Angleterre. Nous n'avons malheureusement pas à notre disposition, sur le séjour de Montesquieu, d'aussi nombreux documents que sur celui de Voltaire. Par une singulière fatalité, presque tous ceux qui nous auraient permis de retracer ses faits et gestes pendant cette intéressante période de son existence ont été détruits ou perdus.

Nous savons, par Marty¹, qu'il correspondait régulièrement avec Chesterfield — qui fut son hôte pendant une partie de son séjour — et que Chesterfield lui écrivait également, mais il ne reste aucune trace de cette correspondance.

Je suis, grâce à la courtoisie de Sir Robert Herbert, aujourd'hui décédé, en état d'affirmer que,

1. *Memoirs of Chesterfield*, sect. II, des *Miscellaneous Works* de Chesterfield, vol. I, p. 42.

bien qu'il y ait parmi les papiers de Chesterfield de nombreuses notes prises par lui à l'époque de la visite de Montesquieu, il ne fait pas une seule allusion à ce dernier.

Il est presque certain que Montesquieu consigna ses impressions sur l'Angleterre et les Anglais avec autant de soin et de prolixité qu'il le fit pour les autres pays visités par lui au cours de ses voyages, mais il ne subsiste, de ses observations, que les *Notes sur l'Angleterre*, publiées pour la première fois en 1818 et qui sont si insignifiantes et si incomplètes qu'elles ont toute l'apparence d'avoir été arrangées et tronquées¹.

Je reviendrai plus loin sur l'histoire des manuscrits de Montesquieu. Qu'il me suffise de remarquer en passant que les commentaires qui nous manquent furent détruits intentionnellement par le petit-fils de Montesquieu, Charles-Louis. Ce dernier se fixa en Angleterre, s'y fit naturaliser, s'y maria et y passa les trente-quatre dernières années de sa vie, il mourut en 1824 dans son château de Bridge Hill House, près de Canterbury². Il était reconnaissant à l'Angle-

1. Elles ont été publiées dans les *Ouvres de Montesquieu* (édition Laboulaye), vol. VII, p. 183 à 196.

2. Il est curieux qu'il n'y ait dans l'église de Bridge aucune inscription ni aucun monument rappelant la mémoire du baron de Montesquieu, bien qu'il y soit inhumé, d'après le *Times* du 31 juillet et le registre de la paroisse : « Mardi dernier le corps du baron de Montesquieu, de Bridge Hill House, a été inhumé dans l'église de Bridge. Le baron était maréchal de France héréditaire et descendant de l'illustre Montesquieu. Napoléon lui

terre de lui avoir offert un asile et il était devenu très attaché à son pays d'adoption.

Les Notes de Montesquieu qui sont parvenues jusqu'à nous indiquent suffisamment quelle aurait été probablement la tendance de ces commentaires ; il y manifeste en effet des sentiments d'anglophobie très accentuée. Il n'est donc pas étonnant que son petit-fils, mû par des sentiments de convenance et de gratitude, ait préféré supprimer les manuscrits où ses observations malveillantes avaient été développées.

On peut cependant retrouver de différents côtés des éléments suffisants pour esquisser brièvement cet important épisode de l'histoire des relations littéraires franco-anglaises que fut la visite de Montesquieu.

Je regrette de me voir forcé, au début de cette étude, de critiquer le premier ouvrage qui ait tenté de jeter quelque lumière sur cette période de la vie de Montesquieu.

Le chapitre de l'*Histoire de Montesquieu* de M. Vian qui traite de la visite en Angleterre est la partie de son ouvrage qui laisse le plus à désirer. Ce chapitre est banal et superficiel et de plus il fourmille d'erreurs non seulement sur des points de détail, mais sur des faits d'une importance capitale. En voici quelques exemples :

Montesquieu n'a jamais fait de voyages en Italie avec Chesterfield, ainsi que l'affirme M. Vian. Ce

fit rendre les biens de sa famille, qui avaient été confisqués pendant la Révolution, par égard pour la mémoire de son ancêtre.

n'est même pas en Italie qu'il fit sa connaissance, puisque Chesterfield était à cette époque à La Haye où il remplissait les fonctions d'ambassadeur. Il ne le rencontra pas davantage au Club de l'Entresol à Paris¹. Il nous dit lui-même qu'il le vit pour la première fois à La Haye où il se présenta chez lui avec une lettre d'introduction de lord Waldegrave².

Il est également inexact que Montesquieu soit resté chez Chesterfield pendant toute la durée de son séjour en Angleterre, cela lui aurait été impossible pour la bonne raison qu'à cette époque Chesterfield ne résidait en Angleterre qu'occasionnellement.

Il n'est pas établi que le départ de Montesquieu ait eu lieu en avril 1731 et à l'appui de cette assertion ainsi que de celle qui précède, M. Vian a eu recours à un procédé que l'on ne saurait trop blâmer. Il a cité une lettre de Fontenelle qu'il dit datée de 1731 et adressée chez lord Chesterfield, or si nous nous référons à cette lettre, nous trouvons qu'elle ne porte ni date ni adresse³ !

Quand M. Vian raconte l'entrevue de Montesquieu avec la reine, à Kensington, en 1730, il nous parle de la reine Charlotte.

M. Vian n'a d'ailleurs rien découvert de nouveau au sujet du voyage de Montesquieu en Angleterre.

1. Vian, p. 115. C'est aussi l'avis de M. Zevort. *Montesquieu*, p. 130, 131.

2. *Voyages*, II, 235.

3. *Œuvres de Fontenelle* (Paris, 1818), vol. II, p. 566. Cette lettre ne se trouve nullement dans l'édition citée par M. Vian, Paris, 1758.

Charles-Louis de Secondat, baron de la Brède, plus tard baron de Montesquieu, était issu d'une vieille famille de robe et d'épée ; il naquit à la Brède, à trois lieues de Bordeaux, le 18 janvier 1689. Son père, Jacques de Secondat, était le second fils du baron de Montesquieu ; sa mère, Françoise de Penel, avait apporté en dot à son époux le château et les terres de la Brède. Montesquieu commença son éducation chez les Oratoriens à Juilly, où il resta depuis l'âge de douze ans jusqu'à vingt et un ans. Il fit ensuite des études de droit et devint conseiller au Parlement de Bordeaux en 1714. L'année suivante, il épousa Mlle Jeanne de Lartigue et deux ans après son mariage il devint président à mortier ; son oncle, chef de la famille et titulaire de cette charge, la lui avait léguée avec toute sa fortune à la condition qu'il prît le titre de Montesquieu.

Montesquieu se soumit à cette condition, mais il ne s'attacha jamais à ses fonctions, pas plus qu'à son foyer, car sa femme était laide et vulgaire et ses fonctions officielles arides et tout à fait contraires à ses goûts. Si, dans la vie privée, comme époux et comme père, et dans la vie publique comme magistrat et comme citoyen, il s'efforça d'éviter le plus possible les complications, du moins s'acquitta-t-il régulièrement et dignement de ses fonctions et de ses devoirs.

Il consacra ses loisirs à ses amis, — il rechercha l'amitié de tous les hommes éminents de son temps — à ses études, à ses liaisons et à ses projets ambitieux.

Il y avait dans son caractère un mélange singulier de philosophie et de libertinage, d'austérité et de sensualité. On retrouve plus ou moins ces éléments disparates dans le *Temple de Gnide*, dans les *Considérations sur la grandeur et la décadence des Romains* et dans l'*Esprit des Lois*.

Montesquieu dirigea d'abord ses études vers l'anatomie, la botanique et l'histoire naturelle. Mais il était d'origine gasconne et son caractère gascon, reprenant le dessus, le tourna bientôt vers des études moins positives. Il subit la fascination de Montaigne avec lequel il avait beaucoup de traits communs. Dans l'admirable portrait qu'il a donné de lui-même dans ses *Pensées diverses*, on pourrait croire qu'il a voulu en réalité peindre son maître.

« L'étude, écrit-il, a été pour moi le souverain remède contre les dégoûts de la vie, n'ayant jamais eu de chagrin qu'une heure de lecture n'ait dissipé... Je suis presque aussi content avec des sots qu'avec des gens d'esprit ; car il y a peu d'hommes si ennuyeux qui ne m'aient amusé...

« J'ai eu naturellement de l'amour pour le bien et l'honneur de ma patrie et peu pour ce qu'on appelle la gloire. Quand j'ai voyagé dans les pays étrangers, je m'y suis attaché comme au mien propre, j'ai pris part à leur fortune et j'aurois souhaité qu'ils fussent dans un état florissant¹. »

Il devint de plus en plus avide de savoir et d'ac-

1. *Œuvres* (édit. Laboulaye), vol. VII, p. 151.

quérir des connaissances par la lecture, l'observation et l'expérience. Il adorait les classiques latins, il dévorait l'histoire et la philosophie politique, il explora les philosophies anciennes et fut attiré particulièrement par le stoïcisme. Comme fruit de ses études, il écrivit pour l'Académie deux essais intitulés l'un *La Politique des Romains dans la Religion* et l'autre *Le Système des Idées*. La fiction et les belles-lettres étaient la distraction de ses loisirs. Il déclarait que *Télémaque* était une œuvre divine et que les *Mille et une Nuits* le ravissaient. Mais ce qui l'intéressait particulièrement c'était l'étude de l'homme considéré, non pas tant au point de vue psychologique, que dans ses rapports avec la société et les institutions politiques et il observait la nature humaine avec une attention inlassable. Bien qu'il se plût autant entre les murs d'une bibliothèque que le Wagner de Goethe, le monde des livres n'était pour lui que l'antichambre du monde extérieur et chez aucun écrivain les goûts de l'homme d'étude et de cabinet n'ont été corrigés d'une façon plus heureuse par les goûts du philosophe, du philanthrope et du critique de la société et des mœurs.

Avant d'avoir atteint l'âge de trente-trois ans, il montra toutes ses qualités dans un ouvrage qui a depuis longtemps perdu sa vogue mais qui charmera ses lecteurs aussi longtemps que la langue française existera.

Le sujet des *Lettres Persanes* lui fut inspiré en partie par Dufresny et en partie par les *Voyages en Perse* de Chardin, mais ce qui constitue la vivacité,

la vigueur et le charme de ces brillantes études appartient en propre à Montesquieu. Les frères jumeaux Usbec et Rica sont évidemment, ainsi que l'a remarqué M. Sorel, des personnifications de Montesquieu lui-même : l'un est Montesquieu le philosophe, l'autre Montesquieu le peintre des mœurs et le satiriste. L'ouvrage est un tableau brossé de main de maître et on y trouve une analyse très exacte de cette société dont Saint-Simon fut l'historien et Dubois le type représentatif, monde de libertins et de courtisanes, de niais et de sycophantes, sans religion, sans cœur et sans espérance.

Mais Montesquieu n'est pas un Tacite ni un Knox, il ne fronce pas le sourcil et ne lance pas d'anathèmes. Il était même plutôt porté à encourager les *dulcia vitia* de son époque corrompue.

Certains passages des *Lettres Persanes* sont réellement extrêmement licencieux. Ses études sociales sont admirables, ses satires bien qu'elles contiennent parfois des passages qui rappellent la manière de Le Sage et de La Bruyère sont des modèles de raillerie légère et délicate. D'autre part lorsqu'il considère la société avec les yeux d'un philosophe et d'un sociologue il prend un ton entièrement différent et il y a dans les *Lettres* plusieurs pages qui semblent extraites de l'*Esprit des Lois*.

Parmi tous les ouvrages de Montesquieu, les *Lettres Persanes* sont celui qui caractérise le mieux son talent et ses qualités et dont la popularité a été la plus durable.

Il n'était pas possible évidemment de publier les *Lettres* en France ou de les faire paraître sous le nom de leur auteur.

Un ami avisé essaya de dissuader Montesquieu de les publier mais il ajouta cependant que s'il le faisait, elles se vendraient comme du pain.

Pour échapper à la censure, Montesquieu fit imprimer son ouvrage à Rouen et l'édita à Amsterdam, ainsi qu'avait fait Pascal pour ses *Provinciales*. Dans l'espace d'une année, il y eut quatre éditions et quatre réimpressions *piratées*. Montesquieu nous a raconté lui-même que les éditeurs allaient « tirer les hommes de lettres par la manche » et leur disaient : « Écrivez-moi, Monsieur, des *Lettres persanes*. » Le nom de l'auteur ne tarda pas à être dévoilé et Montesquieu goûta aussitôt toutes les douceurs de la célébrité, gentilhomme en même temps qu'auteur, il compta bientôt parmi ses amis les hommes célèbres et les grandes dames qui formaient alors la fleur de la société parisienne : le comte de Caylus, Maurepas, le chevalier d'Aydie, Mme de Lambert, Mme de Tencin, Mme du Deffand.

Il fut, à Chantilly, l'hôte du duc de Bourbon dont la sœur, dit-on, lui inspira le *Temple de Gnide*. Cet ouvrage, dans lequel ainsi que dans *Arsace et Ismenie*, Montesquieu lâcha les rênes à son imagination voluptueuse, comme il l'avait déjà fait dans certaines des *Lettres Persanes*, fut publié à Paris en 1725.

Il fait peu d'honneur à l'auteur et aurait pu sans inconvénient tomber dans l'oubli ainsi que les « bon-

nes fortunes » qu'il lui valut, si nous en croyons l'abbé de Voisenon.

Il aspirait alors, en dépit de ses attaques contre l'Académie dans la soixante-treizième *Lettre Persane*, à l'honneur auquel visaient tous les savants et les hommes de lettres de quelque distinction. Un membre de l'illustre Compagnie étant venu à mourir, Montesquieu se présenta comme candidat au fauteuil vacant et fut élu. Mais si l'auteur des *Lettres Persanes* avait de nombreux et puissants amis, il avait aussi beaucoup d'ennemis également puissants qui réussirent à indisposer le roi contre lui.

Louis XV, à leur instigation, refusa de confirmer l'élection sous prétexte que Montesquieu ne résidait pas à Paris et le pauvre auteur s'en retourna fort mécontent à Bordeaux.

Deux ans plus tard, ayant cédé sa charge de Président, il vint s'établir à Paris et se présenta de nouveau. Il avait, cette fois, l'appui du directeur, le maréchal d'Estrées, qui réussit à triompher des résistances de Fleury, et Montesquieu fut enfin reçu en janvier 1728. Il dut, par courtoisie et pour se confirmer aux usages, faire preuve, lors de sa réception, de sentiments qu'il n'éprouvait pas, le panégyrique de Richelieu et de Louis XIV était chose étrange dans la bouche de l'auteur de la trente-septième *Lettre Persane* et il ressentit sans doute l'humiliation d'avoir à le prononcer.

Il se mit alors sérieusement à son *Esprit des Lois* dont, semble-t-il, il rédigea le plan après son retour

à Bordeaux, lors de son échec à l'Académie. En conséquence, il se décida à entreprendre l'étude des constitutions et des institutions des principaux pays d'Europe et à réunir les matériaux nécessaires pour son ouvrage au moyen de recherches et de travaux personnels.

Il quitta donc Paris en compagnie de lord Waldegrave et visita d'abord l'Allemagne et l'Autriche. A Vienne il fut reçu par le prince Eugène. Ce fut alors qu'il songea sérieusement à abandonner les lettres pour entrer dans la diplomatie. Il ne donna cependant pas suite à ce projet.

Il parcourut ensuite la Hongrie et de là il passa en Italie. Au printemps de 1729 il quitta l'Italie et passa en grande partie le reste de cette année en Suisse, sur les bords du Rhin et en Hollande. A La Haye il fit la connaissance de lord Chesterfield¹ pour lequel Waldegrave lui avait donné une lettre d'introduction et, au mois d'octobre, il s'embarqua avec lui pour l'Angleterre, sur son yacht. Il avait pris de nombreuses notes au cours de ses voyages, spécialement en Italie, en Allemagne et en Hollande.

Ces relations de voyage ont été conservées intégralement, mais nous n'avons que des fragments des notes qu'il prit pendant son séjour en Autriche et en Hongrie, tel semble être également le cas pour ses notes sur l'Angleterre.

Ces relations, à l'exception de celles qui concer-

1. *Voyage en Hollande, Voyages*, vol. II, p. 235.

naient l'Angleterre, restèrent inédites jusqu'en 1894, mais entre l'année 1894 et l'année 1896 le baron Albert de Montesquieu, aujourd'hui décédé, en entreprit la publication avec l'aide de M. Céleste. L'histoire des manuscrits de Montesquieu, dont les relations de voyage ne constituent qu'une partie, est si intéressante qu'elle mérite bien une digression.

Quand Montesquieu mourut en 1755, son fils Jean-Baptiste hérita de ses manuscrits. Un an ou deux après, Richer prépara une édition très complète des Œuvres de Montesquieu et sollicita de Jean-Baptiste l'autorisation d'y insérer les papiers inédits de son père. Jean-Baptiste, doutant de l'opportunité de cette publication, consulta à ce sujet un de ses amis, un certain Latapie, dans le jugement duquel il avait grande confiance. Latapie s'opposa à cette publication en remarquant très justement que « tout ce qui intéresse des amis n'intéresse pas également le public, toujours très sévère sur ce qu'on lui présente d'un homme célèbre, parce qu'il le juge d'après lui-même, d'après le point de perfection où il a porté ses premiers ouvrages ». Cette observation devrait plus souvent être mise à profit, de nos jours surtout, par les amis malavisés de certains auteurs ou par des éditeurs stupides. Se rangeant à l'avis de Latapie, Jean-Baptiste refusa son consentement à la publication des manuscrits, et l'édition de Richer parut en 1758 sans les œuvres inédites de Montesquieu, au grand regret des nombreux admirateurs de ce dernier. Quelques années plus tard, certaines personnes eurent l'ineptie

d'accuser Jean-Baptiste d'avoir refusé de publier les papiers en question parce qu'il était jaloux de la réputation de son père et aspirait lui-même à devenir célèbre par la publication de travaux insignifiants sur l'histoire naturelle. En 1783, pourtant il se décida à donner au public *Arsace et Isménie*, mais il s'en tint là.

Jean-Baptiste mourut en 1795 et les manuscrits passèrent alors entre les mains de son fils Charles-Louis dont les biens furent confisqués pendant la Terreur, après qu'il eut émigré en Angleterre.

En 1795, un éditeur voulut entreprendre une nouvelle édition des œuvres de Montesquieu et y insérer les manuscrits inédits. Il écrivit donc à un certain Darcet qui avait été, dans sa jeunesse, précepteur de Jean-Baptiste et connaissait Latapie et lui demanda de se mettre en rapports avec ce dernier. Latapie répondit que les manuscrits étaient introuvables, que Jean-Baptiste avait émigré pendant la Terreur en les emportant avec lui et que sa veuve ne savait pas où ils étaient déposés. Tout ce qu'il pouvait faire, ajoutait-il, était de dresser de mémoire une liste des papiers dont il s'agissait, ce qu'il fit d'une façon très exacte, ainsi que la suite des événements le prouva. Sur ces entrefaites, on découvrit que les manuscrits étaient entre les mains d'un certain Joachim Lainé et de son frère Honorat, à qui Jean-Baptiste les avait confiés avant de mourir, en 1793. Les Lainé les remirent à Charles-Louis après sa radiation de la liste des émigrés et la restitution de ses biens en 1801.

Charles-Louis les déposa à Londres où ils restèrent pendant plusieurs années après sa mort. Finalement, à la suite d'une réclamation faite par le Préfet de la Gironde au nom des représentants de la famille Montesquieu, les descendants de la fille de l'écrivain — car la branche masculine était éteinte — ils furent renvoyés à La Brède.

Leurs vicissitudes n'étaient cependant pas encore terminées. Lâiné, ayant exprimé le désir de les éditer, la plus grande partie lui fut envoyée, mais il mourut sans avoir mis son intention à exécution. Ce fut alors qu'un certain Aimé Martin entreprit le travail, avec l'aide de Honorat Lâiné mais tous deux moururent sans avoir rien fait et lorsqu'on s'occupa de recouvrer les papiers, il en manquait un certain nombre. Le baron de Montesquieu décida alors que ceux qui restaient ne quitteraient plus la Brède et pendant plusieurs années il fit la sourde oreille à toutes les sollicitations et refusait même de laisser consulter les manuscrits.

Finalement il se décida à les mettre au jour. En 1891 il fit paraître deux brochures, et l'année suivante il édita lui-même les *Mélanges Inédits*. Ensuite parurent les *Voyages* et le reste des manuscrits est maintenant en cours de publication. La renommée de Montesquieu n'a sans doute pas gagné beaucoup à la publication de ces papiers et beaucoup d'entre eux ne valaient certainement pas l'impression. De fait, si nous mettons à part les voyages qui sont intéressants pour des raisons tout à fait indépendantes de leur mérite littéraire, nous pensons que le conseil

donné par Latapie était peut-être, après tout, bon à suivre.

II

Passons maintenant des manuscrits de Montesquieu à Montesquieu lui-même. Il ne semble pas qu'il se soit préparé à sa visite en Angleterre par l'acquisition de la langue anglaise, mais il résulte clairement de la cent-quatrième lettre Persane qu'il avait étudié avec soin l'histoire d'Angleterre. Il avait pour la société anglaise les meilleures recommandations car ses parrains étaient les comtes de Waldegrave et Chesterfield. Personne n'était plus respecté ni plus aimé dans les cercles diplomatiques et mondains que Waldegrave qui était par sa mère petit-fils de Jacques II et d'Arabella Churchill et neveu du maréchal de Berwick. Montesquieu était lié intimement avec Berwick dont il avait fait la connaissance en 1716, alors que Berwick commandait en Guyenne et il est très probable que les étroites relations qu'il entretenait avec l'oncle le firent également entrer dans l'intimité du neveu. Waldegrave était à cette époque ministre plénipotentiaire à Vienne mais il avait été appelé à Paris pour représenter l'Angleterre au Congrès de Soissons. Ce fut à Paris que Montesquieu le rencontra et ils devinrent bientôt grands amis.

Waldegrave se trouvait dans une situation très délicate et difficile et il est très possible que Montesquieu ait pu lui rendre service indirectement. Il avait

reçu pour instructions de surveiller les chefs Jacobites qui, soutenus par Chauvelin, faisaient tout leur possible pour exaspérer Fleury contre l'Angleterre et pour faire avorter les négociations préliminaires au traité de Séville. Lorsque Montesquieu revint de ses voyages, Waldegrave le présenta à George II, à Hanovre, et peu après, il lui rendit un service plus utile en le présentant à Chesterfield. Chesterfield avait été nommé ambassadeur à la Haye, un an et demi environ auparavant et c'est dans l'exercice de ses fonctions qu'il y résidait à cette époque. Montesquieu arriva à La Haye vers le milieu d'octobre 1729. L'auteur des Lettres persanes et l'ami de Mme du Deffand n'eut sans doute pas besoin de présenter la lettre d'introduction que lui avait donnée Waldegrave. Chesterfield le reçut très aimablement et apprenant qu'il se rendait en Angleterre, il lui dit qu'il était lui-même sur le point de s'y rendre et lui offrit une place sur son yacht. Montesquieu accepta avec plaisir et les deux amis — car ils étaient devenus très bons amis durant la traversée, — arrivèrent à Londres le jeudi 23 octobre 1723 au matin¹.

Montesquieu se trouva transporté, écrivit-il à son ami le Père Cerati, dans un pays ressemblant très peu

1. *Universal Spectator*, samedi 25 octobre 1729. « Jeudi matin l'honorable comte de Chesterfield est arrivé de La Haye ». Il est étrange que le départ de Montesquieu de La Haye soit mentionné dans les *Notes sur l'Angleterre* à la date du 31 octobre. « Je partis le dernier octobre 1729 de La Haye. » Il est peu probable que le journal ait fait erreur.

aux autres pays d'Europe. Londres produisit sur lui une impression très peu favorable. « Il n'y a rien de si affreux, écrit-il, que les rues de Londres, elles sont très malpropres, le pavé y est si mal entretenu qu'il est presque impossible d'aller en carrosse et qu'il faut faire son testament lorsqu'on va en fiacre, qui sont des voitures hautes comme des théâtres où le cocher est plus haut encore son siège étant de niveau à l'impériale. Ces fiacres s'enfoncent dans des trous et il se fait un cahotement qui fait perdre la tête¹. »

Il trouva les maisons qui bordaient les rues sombres et laides et, à part quelques exceptions, il ne trouva rien à admirer dans l'architecture des églises et des édifices publics.

Il admira cependant beaucoup les parcs et les nombreux « *rura in urbe* » qu'on rencontrait partout à Londres à cette époque. Un passage de ses Notes semble bien résumer son impression générale. « Il me semble, dit-il, que Paris est une belle ville où il y a des choses plus laides, Londres une vilaine ville où il y a de très belles choses². » Le climat lui parut très pénible à supporter et il déclara qu'il comprenait facilement pourquoi les Anglais se suicidaient si facilement³.

1. *Lettres familières, Œuvres complètes* (édit. Laboulaye), vol. VII, p. 229, et *Notes sur l'Angleterre*.

2. *Œuvres*, vol. VII, p. 185.

3. Cf. en ce qui concerne la fréquence des suicides en Angleterre, *Pensées diverses, Œuvres*, VII, 467. *L'Esprit des Lois*, XIV, chap. XII, XIII, *Défense de l'Esprit des Lois, Œuvres*, vol. VI, p. 459.

Il ne semble avoir pris aucun intérêt à la vie et aux mœurs du peuple mais il étudia avec beaucoup d'attention l'aristocratie et la classe moyenne.

Il remarque la grossière sensualité qui régnait partout. « Il faut, dit-il, à l'Anglais un bon dîner, une fille et de l'aisance, comme il n'est pas rendu et qu'il est borné à cela, dès que sa fortune se délabre et qu'il ne peut plus avoir cela, il se tue ou se fait voleur¹. Le peuple de Londres mange beaucoup de viande, cela le rend très robuste mais à l'âge de quarante ou quarante-cinq ans il crève. »

Il trouva chez nous une corruption universelle. « La corruption s'est mise dans toutes les conditions. » « Le pouvoir souverain, écrit-il, est ici l'or, l'honneur et la vertu sont tenus en médiocre estime. Les Anglais sont un peuple libre mais ils ne sont plus dignes de leur liberté ; ils la vendent au roi et si le roi la leur redonnait, ils la lui vendraient à nouveau. Chaque vote est à vendre, plusieurs députés écossais se contentent de toucher £ 200 par an pour prix de leur appui au gouvernement². » Il cite avec mépris l'histoire d'un Anglais qui avait donné cent guinées, à la condition que pour chaque guinée qu'il avait donnée il en recevrait dix chaque fois qu'il monterait sur la scène.

« Il ne semble, ajoute-il, qu'il se fait bien des actions extraordinaires en Angleterre, mais elles se font

1. *Notes, Œuvres*, vol. VII, p. 486.

2. *Ibid.*, vol. VII, p. 290.

toutes pour gagner de l'argent¹ ; les actions extraordinaires en France, c'est pour dépenser de l'argent.

« Si j'étais né en Angleterre, je ne me serais jamais consolé de n'avoir pas fait fortune en France. Je n'ai pas de pareil regret. » « Il n'y a pas seulement d'honneur et de vertu ici, il n'y en a même pas seulement d'idée... »

« Je ne juge pas l'Angleterre par ces hommes mais je juge de l'Angleterre par l'approbation qu'elle leur donne et si ces hommes étaient regardés comme ils le seraient en France, ils n'auraient jamais osé faire cela². »

Il insiste particulièrement sur la froideur et la réserve des Anglais et l'impossibilité de s'en faire des amis. « C'est une chose lamentable, dit-il, que d'entendre les plaintes des étrangers, surtout des Français qui sont à Londres. Ils disent qu'ils ne peuvent s'y faire un ami, que plus longtemps ils y restent, moins ils en ont, que leurs politesses sont reçues comme des injures. Comment d'ailleurs, les Anglais aimeraient-ils les étrangers, ils ne s'aiment pas eux-mêmes ? comment nous donneraient-ils à dîner, ils ne se donnent pas à dîner entre eux ? Mais on vient dans un pays pour y être aimé et honoré. Cela n'est pas une chose nécessaire. Il faut donc faire comme eux, vivre pour soi-même, ne se servir de personne, n'ai-

1. *Ibid.*, p. 292.

2. *Pensées diverses*, *Œuvres*, vol. VII, p. 255.

mer personne, et ne compter sur personne. Quand je suis en France, je fais des amitiés avec tout le monde, en Angleterre, je n'en fais à personne, en Italie je fais des compliments à tout le monde, en Allemagne je bois avec tout le monde¹. »

« Les Anglais, dit-il dans ses *Pensées diverses*, sont si occupés qu'ils n'ont pas le temps d'être polis, ils vous font peu de politesses, mais jamais d'impolitesses³ ». Il remarque l'originalité du caractère anglais.

« Les Anglais sont des génies singuliers; ils n'imiteront pas même les anciens qu'ils admirent, leurs pièces ressemblent bien moins à des productions régulières de la nature, qu'à ces jeux dans lesquels elle a suivi des hasards heureux⁴. » Il note aussi chez eux l'absence de préjugés en faveur de la guerre, de

1. *Notes, Œuvres*, vol. VII, p. 185, 186.

2. *Pensées diverses, Œuvres*, vol. VII, p. 191.

3. *Œuvres*, vol. VII, p. 195.

4. *Pensées diverses, Œuvres complètes* (édit. Laboulaye), vol. VII, p. 169. Il est impossible de n'être pas frappé par l'analogie de la description que donne Montesquieu du caractère anglais et celle de Goldsmith dans *The Traveller*. Après s'être étendu sur la douceur du climat, Goldsmith continue ainsi :

Extremes are only in the master's mind
Stern o'er each bosom Reason holds her state
With daring aims irregularly great
.
.
.
Fierce in their native hardiness of soul
True to imagin'd right, above control,
While e'en the pheasant boasts these rights to sear
And learns to venerate himself as man.

Cf. aussi les remarques de Pollnitz, *Memoirs*, vol. II, p. 455.

la naissance, des titres et dignités, des succès féminins, des faveurs que peuvent accorder les ministres; tout ce qu'ils désirent c'est que les hommes soient les hommes; ils n'estiment que deux choses : la richesse et le mérite. Mais ils sont remplis d'envie et pensent moins à leur propre prospérité qu'à celle des autres, on trouve des traits caractéristiques de cet état d'esprit dans toutes les lois maritimes et commerciales¹.

Il attribue à l'influence du climat deux autres traits particuliers du caractère anglais — l'abattement, le *tædium vitæ* qui les conduit si souvent au suicide et la mobilité, qu'il ne faut pas confondre avec la légèreté, qui les rend incapables de laisser longtemps les choses dans le même état².

Il parle avec admiration de la vivacité d'esprit des Anglais. « Il est impossible, dit-il, d'être trop habile lorsqu'on traite avec les Anglais. Un homme qui n'a pas l'esprit aussi vif qu'eux ne pourra jamais les comprendre et sera toujours leur dupe. » Il ajoute que les ministres français de son temps ne connaissaient pas plus le peuple anglais que ne l'aurait fait un enfant et il donne comme exemples d'Hiberville et Kinski qui furent mystifiés, le premier par les Jacobites et le second par les représentants des Tories. Il remarque que, sous la surface agitée d'une société remuée par autant de factions que la nature humaine a de pas-

1. *L'Esprit des Lois*, livre XX, chap. vii.

2. *Ibid.*, livre XII, chap. xiii.

sions, on trouvait un fonds solide et inébranlable de bon sens pratique.

« Comme on voit le diable dans les papiers périodiques, dit-il, on croit que le peuple va se révolter demain, il faut simplement se mettre dans l'esprit qu'en Angleterre comme ailleurs le peuple est mécontent des ministres et que le peuple y écrit ce que l'on pense ailleurs ¹. » « Quand un homme en Angleterre aurait autant d'ennemis que de cheveux sur la tête, il ne lui arriverait rien. » Il remarque, en comparant la liberté et l'égalité qui existaient à Londres et la liberté et l'égalité qui existaient à Venise et en Hollande qu'à Londres règnent la liberté et l'égalité des honnêtes gens, tandis qu'ailleurs ce sont celles des libertins et de la canaille ².

Oubliant sans doute les revenus que lui rapportaient ses propres vignobles, il semble avoir éprouvé quelque mépris pour l'esprit mercantile qui s'étendait même à l'aristocratie et il estime que la coutume d'autoriser la noblesse à se livrer au commerce est une des choses qui ont le plus contribué à affaiblir la monarchie ³. »

« Si j'étais né en Angleterre, dit-il, je ne me consolerais pas de ne pas y avoir fait fortune ; en France cela ne me gêne nullement ⁴. »

Il donne un tableau très peu flatté des jeunes nobles

1. *Notes, OEuvres*, VII, p. 188.

2. *Notes*.

3. *Ibid.*, livre XX, chap. XXI.

4. *Pensées diverses, OEuvres*, VII, 155.

anglais. « Ils peuvent être divisés, dit-il, en deux classes : Les uns savent beaucoup parce qu'ils ont été longtemps dans les universités ce qui leur a donné un air gêné, avec une mauvaise honte ; les autres ne savent absolument rien¹. » Il ne fut évidemment pas attiré par les femmes anglaises qu'il trouvait moins sympathiques que les hommes. Elles s'imaginent, dit-il, qu'un étranger qui leur adresse la parole veut les insulter. « Je ne veux point, disent-elles, lui donner d'encouragement². » Il ne se créa guère d'amies dans la société féminine et dans sa correspondance postérieure, bien qu'il parle souvent des relations qu'il s'était faites en Angleterre, il ne mentionne jamais, si mes souvenirs sont exacts, aucune dame.

Il parle d'une façon très défavorable de l'état de la religion en Angleterre et confirme exactement ce que dit l'évêque Butler dans la préface de l'*Analogy*. « Il n'y a, écrit-il, dans ses Notes³, point de religion en Angleterre, quatre ou cinq de la Chambre des communes vont à la messe ou au sermon de la Chambre excepté dans les grandes occasions où on arrive de bonne heure. Si quelqu'un parle de religion, tout le monde se met à rire. L'expression « article de foi » semble ridicule. »

Il fait allusion à la commission qui avait été formée quelque temps auparavant pour faire une enquête sur

1. Notes, *Œuvres*, VII, 184.

2. Notes, *Œuvres*, p. 195.

3. *Ibid.*, p. 195.

l'état de la religion et dit qu'elle était regardée avec mépris. En France, il passait lui-même pour avoir trop peu de religion, en Angleterre au contraire il passait pour en avoir trop. « Pourtant, ajoute-t-il gravement, aucune nation n'a plus besoin de religion que les Anglais car ceux qui n'ont pas peur de se pendre doivent avoir peur d'être damnés ¹. »

Par un hasard assez curieux, il ne fait aucune allusion à la controverse déiste mais il remarque en passant que l'ouvrage de Whiston n'était pas fait pour améliorer les mœurs du peuple.

III

Montesquieu s'intéressait beaucoup, par goût naturel, aux débats parlementaires et à la politique de son temps. Il avait déjà, dans la cent quatrième Lettre Persane, exprimé son admiration pour la théorie monarchique anglaise et pour l'esprit libre du peuple anglais. Il avait fait l'éloge de cette monarchie qui sortie du peuple pour servir le peuple ne pourrait, à son avis, se maintenir qu'en se souvenant de ses origines et de ce peuple qui ne considérerait pas l'obéissance passive comme une vertu, car il estimait que l'origine du despotisme étant illégitime, le despotisme lui-même ne pouvait être qu'illégitime.

Il assista aux séances des deux Chambres, il prit

1. *Pensées diverses, OŒuvres*, vol. VII, p. 167.

des notes sur les débats et se livra à une étude approfondie de notre constitution et de notre gouvernement ; l'expérience qu'il acquit ainsi lui servit plus tard pour écrire les deux chapitres les plus brillants et les plus vigoureux de l'*Esprit des lois*, le sixième chapitre du livre VI et le vingt-septième chapitre du livre XIX.

Les inconvénients inhérents au gouvernement de parti n'ont jamais peut-être été aussi flagrants que pendant le passage de Walpole au pouvoir, depuis l'apparition du *Craftsman*, en décembre 1726 jusqu'à sa chute au printemps de 1742. Walpole empêcha, il faut lui rendre cette justice, l'Angleterre de s'empêtrer dans les affaires continentales et il contribua au maintien de la paix de l'Europe à un moment très critique, il nous évita les discussions d'une succession disputée, il assura au pays le repos dont il avait besoin après le traité d'Utrecht, et lui permit ainsi de développer son commerce et son industrie. Il fit adopter un certain nombre de sages mesures et posa les fondements de notre prospérité commerciale future. Mais tous ces avantages furent achetés fort cher. Jamais, depuis l'époque de la *Cabale*, la vie publique de l'Angleterre n'était tombée si bas. Le tableau que nous en donne Montesquieu n'est nullement poussé au noir.

Walpole bafouait ouvertement tous les principes, la vertu, l'honneur, la religion. Grossier jusqu'à la brutalité dans ses mœurs, dans sa conversation, dans ses goûts, il n'aimait que la politique et la politique,

pour lui, ne signifiait pas autre chose que la direction de la Chambre des communes et le maintien de sa propre suprématie.

Les services importants que Walpole rendit à son pays furent l'effet du hasard des manœuvres de partis.

La seule différence existant entre lui et l'opposition était qu'il occupait le pouvoir et qu'il était responsable, tandis que ses adversaires étaient dans l'opposition et étaient irresponsables, il devait agir et se maintenir au pouvoir par ses actes tandis qu'ils n'avaient qu'à critiquer ses actes, à protester, à crier. Il avait l'appui de la Couronne et tenait les cordons de la bourse publique, ils n'avaient contre lui que les armes de l'intrigue, des invectives et des diffamations.

Alors que Walpole pratiquait la corruption, ses adversaires tonnaient contre elle, il avait les moyens de corrompre et il usait sans vergogne de ce procédé, quant à eux ils n'en avaient pas les moyens, aussi dénonçaient-ils la corruption. Comme il était l'allié de la Cour, ils fulminaient contre le favoritisme royal et en appelaient au pays. Dans le double but de décrier la politique de Walpole et de déguiser la monstruosité d'une coalition comme la leur, ils avaient eu l'habileté d'adopter le nom de *Patriotes*, leur tactique, très simple, était toujours la même, ils s'opposaient systématiquement à toute mesure, bonne ou mauvaise, proposée par Walpole et préconisaient une politique intérieure et extérieure tout à fait contraire à la sienne, dans le seul but de la discréditer.

Montesquieu arriva en Angleterre au moment où

la lutte battait son plein. Le *Craftsman* était devenu si violent que chaque numéro, avant d'être envoyé à la presse, était soumis à trois avocats qui étaient chargés d'examiner s'il ne contenait rien qui puisse tomber sous le coup de la loi sur la diffamation¹. En mars 1729, avait été signé le traité de Séville, et les Patriotes reprochaient alors à Walpole d'avoir abandonné l'Autriche, notre vieille alliée, pour se rapprocher de nos ennemis héréditaires, la France et l'Espagne.

Le traité leur avait aussi fourni un prétexte pour remettre une fois de plus sur le tapis la question du maintien d'une armée permanente en temps de paix. Le premier débat auquel Montesquieu assista eut lieu le 28 janvier 1730. La question qui fit l'objet de la discussion à la Chambre des communes fut une motion présentée par le « Secretary of War » et appuyée par Sir William Younge, demandant que l'effectif des troupes de terre fût maintenu au même niveau pendant l'année. Cette motion fut attaquée par Shippen dans un discours éloquent et vigoureux. L'exactitude des notes prises par Montesquieu est corroborée par le compte rendu du discours dans la *Parliamentary History*, mais Montesquieu nous donne quelques détails intéressants qu'on ne rencontre pas ailleurs.

1. Nous devons ce détail à Montesquieu qui dit dans ses « Notes sur l'Angleterre » « *Le Craftsman* est fait par Bolingbroke et par M. Pulteney. On le fait conseiller par trois avocats avant de l'imprimer, pour savoir s'il y a quelque chose qui blesse la loi. » *Œuvres*, VII, p. 185.

Shippen après avoir fait remarquer que les troupes n'étaient pas nécessaires « considérant l'ère glorieuse que l'honorable gentleman nous dit nous être ouverte ainsi qu'à toute l'Europe » (il est fait ici allusion au traité de Séville) continua ainsi : « Elles ne sont pas nécessaires pour forcer l'Empereur à une accession immédiate, pas plus que pour la sûreté de la personne et du gouvernement de Sa Majesté. Les usurpateurs et les tyrans seuls ont recours à la force et à la violence¹. »

A ces mots, dit Montesquieu, « toute la Chambre fut étonnée », mais d'après la *Parliamentary History*, l'orateur poursuivit :

« Je m'aperçois que certaines personnes prennent ombrage de mes paroles, aussi, pour qu'elles ne soient pas mal interprétées, je vais les répéter. J'affirme donc que c'est une maxime établie en science politique que seuls les usurpateurs et les tyrans ont recours à la violence, parce qu'ils se méfient à juste titre du peuple qu'ils oppriment et qu'ils n'ont d'autre garantie de la durée de leur domination illégale et antinaturelle que celle qui dépend entièrement de la force de leurs armées. »

Il conclut son discours, d'après le compte rendu de la *Parliamentary History*, en assurant ironiquement ses auditeurs que, quelque économe qu'il fût des deniers publics, il y avait un article du projet de budget sur lequel il ne marchandait pas, c'était

1. *Parl. Hist.*, VIII, 772.

celui qui concernait le traitement de £ 200 alloué au médecin de la Tour. Les députés étaient tous intéressés, dit-il, et les membres de l'opposition en particulier au maintien d'un médecin compétent à la Tour, car certains d'entre eux ont eu fréquemment l'occasion d'y être envoyés, les uns pour avoir parlé trop librement, les autres pour corruption — ceci était une allusion à l'incarcération de Walpole en 1721. Montesquieu ne parle pas de ce passage du discours de Shippen, mais il mentionne un détail que nous ne trouvons pas dans la *Parliamentary History*. « Il dit ensuite qu'il n'aimoit pas les maximes hanovriennes. » Il a aussi raconté, ce que la *Parliamentary History* ne mentionne pas non plus, que l'excitation causée par le discours de Shippen et la crainte de voir la discussion s'envenimer furent telles que tout le monde cria « aux voix » afin d'arrêter le débat¹.

Les séances suivantes ou plutôt les séries de séances dont Montesquieu nous donne un compte rendu et auxquelles il semble avoir assisté, en partie du moins, furent consacrées à la discussion du *Pension Bill*. Ce bill fut peut-être la plus habile des manœuvres des *Patriotes*.

Walpole tirait sa force de l'appui que lui donnaient les titulaires de pensions accordées par la couronne ou de fonctions dépendant d'elle. Le bill présenté

1. Cf. les *Notes sur l'Angleterre* où Shippen est désigné sous le nom de Chipin et Cobbett. *Parliamentary History* (éd. 1811), VIII, 771-773.

par Sandys et soutenu par l'opposition tout entière frappait à la racine de cette corruption dont le maintien de la majorité de Walpole dépendait en grande partie. Ce projet proposait d'interdire aux titulaires de pensions temporaires ou permanentes et à ceux qui occupaient des fonctions dépendant de la couronne, de siéger au Parlement et en outre d'exiger de chaque membre de la Chambre des Communes individuellement l'affirmation sous serment qu'il était indépendant de la couronne¹.

Le roi trouva ce bill odieux et déclara qu'il était bon à jeter au panier, il en fut aussi indigné que Walpole fut embarrassé². Ce dernier cependant sut parer l'attaque de ses adversaires. Comme il savait quel parti pourrait être tiré auprès du peuple d'une mesure dirigée contre la corruption — car ce sont deux choses tout à fait différentes que de défendre la corruption et de la pratiquer ou l'utiliser — il la laissa adopter par la Chambre des Communes, persuadé d'avance qu'elle ne serait pas adoptée par les lords. Il rejeta ainsi la responsabilité de l'échec du *Pension Bill* sur la Chambre des Lords et de cette façon, lui et ses partisans évitèrent la réprobation qu'ils auraient encourue s'ils avaient directement rejeté une mesure aussi manifestement destinée à protéger la moralité politique.

On ne voit pas très clairement si les notes de Mon-

1. *Parliamentary History*, vol. VIII, p. 792 et suiv.

2. Coxe, *Memoirs of Walpole*, vol. I, p. 322.

tesquieu se rapportent aux débats du mois de février 1730, époque à laquelle le bill fut présenté pour la première fois, ou à ceux de février 1731, quand le bill vint pour la seconde fois devant la Chambre des Communes.

Townshend, semble-t-il, prit la parole lors de la première occasion dans le sens indiqué par Montesquieu (cf. Coxe, *Walpole*, vol. I, p. 322), mais il est peu probable qu'il soit intervenu au cours de la seconde discussion, car il avait alors donné sa démission. En tout cas, Montesquieu cite quelques détails, y compris une partie du discours de Townshend à la Chambre des Lords, qu'on ne peut, autant que j'ai pu m'en rendre compte, trouver ailleurs. « Dans la dernière séance, milord Thousand (Townshend) dit : « Pourquoi nous chargeons-nous toujours de cette haine publique de rejeter toujours le bill ? Il faut augmenter les peines et faire le bill de manière que les communes le rejettent elles-mêmes : de façon que, par ces belles idées, les seigneurs augmentèrent la peine tant contre le corrupteur que le corrompu, de dix à cinq cents livres, et mirent que se seroient les juges ordinaires qui jugeroient les élections et non la Chambre ; qu'on suivroit toujours le dernier préjugé dans chaque cour¹. »

« Ce fut un bill extraordinaire, ajoute Montesquieu, car il passa contre la volonté des communes, des

1. Ce passage du discours de Townshend ne se trouve pas dans la *Parliamentary History*. Il est cité dans *Notes sur l'Angleterre*, *Œuvres*, vol. VII, p. 192.

lords et du roi. » Il ne se rendait pas compte, évidemment, de la tactique de Walpole et il n'avait pu encore pénétrer dans les coulisses de la politique anglaise.

La séance de beaucoup la plus intéressante de celles auxquelles assista Montesquieu fut celle du 2 mars 1730, où fut discutée l'affaire de Dunkerque. On se rappelle que l'une des clauses des traités d'Utrecht et de la Haye prévoyait la démolition du port et des fortifications de Dunkerque.

Les Français étaient peu disposés à remplir cette condition et les travaux de démolition avaient été si souvent interrompus et on les avait menés si lentement qu'au cours du dernier règne, des protestations s'étaient fait entendre à plusieurs reprises à ce sujet.

Finalement, cependant, on annonça que les travaux de démolition étaient, ou du moins étaient supposés, terminés.

En 1729, quelqu'un informa Bolingbroke que les habitants de Dunkerque avaient reconstruit les fortifications détruites et réparé ce qui n'avait été détruit qu'en partie.

Cette information fut confirmée à Bolingbroke par son secrétaire, un ivrogne malhonnête et maladroit, qu'il envoya sur place pour y faire une enquête.

Bolingbroke vit tout de suite le parti qu'on pouvait tirer de ce renseignement et il s'empressa de le communiquer à l'opposition. Le *Craftsman* se mit à l'œuvre. On s'écria que les Français violaient les

traités d'Utrecht et de La Haye et provoquaient l'Angleterre et on insinua que Walpole, qui était sympathique à nos ennemis héréditaires, était de connivence avec eux. Une adresse fut présentée au roi, le priant de prescrire que les ordonnances, instructions, rapports et tous les autres documents concernant le port de Dunkerque depuis la démolition fussent soumis à la Chambre des Communes. Le lendemain de la présentation de cette adresse, le roi fit droit à la requête des pétitionnaires. Il s'ensuivit, à la Chambre des Communes, une discussion d'une violence inouïe. Elle dura depuis une heure de l'après-midi jusqu'au lendemain matin à trois heures. Walpole, qui connaissait la source des calomnies lancées contre lui par l'opposition et se rendait parfaitement compte de leur but, profita de cette occasion pour attaquer ouvertement Bolingbroke et flétrir ses trahisons et sa basse ingratitude.

Wyndham défendit son ami en établissant un parallèle entre Walpole et lui. Pelham répliqua à Wyndham et Bolingbroke fut, de nouveau, cloué au pilori.

« A mon avis, ce fut pour Sa Majesté et pour le ministère actuel, la journée la plus importante en ce qui concerne l'incident lui-même et ses conséquences intérieures et extérieures et je pense que cette séance produira l'effet d'un coup de tonnerre sur les adversaires que nous avons ici, ainsi que sur leurs amis de votre côté de l'eau¹. »

1. Lettre à Lord Harrington et Mr Poyntz. Coxe, *Walpole*, I, 324.

Il existe deux relations de cette séance, l'une donnée par Horace Walpole dans sa lettre à Harrington, dont je viens de citer un passage et l'autre donnée par Montesquieu. Aucun compte rendu des discours qui furent prononcés n'est parvenu jusqu'à nous, de sorte que l'extrait du discours de Walpole cité par Montesquieu présente un intérêt particulier. Il n'y a qu'une divergence entre les deux relations, Walpole dit que la séance commença vers cinq heures de l'après-midi, Montesquieu parle de « une heure après midi ».

Voici le passage de Montesquieu :

« J'allai avant hier au parlement à la Chambre basse, on y traita de l'affaire de Dunkerque. Je n'ai jamais vu un si grand feu. La séance dura depuis une heure après midi jusqu'à trois heures après minuit. Là, les François furent bien malmenés : je remarquai jusqu'où va l'affreuse jalousie qui est entre les deux nations. M. Walpole attaqua Bohengbroke de la façon la plus cruelle, et disoit qu'il avait mené toute cette intrigue. Le chevalier Windham le défendit. M. Walpole raconta en faveur de Bolingbroke l'histoire du paysan qui, passant avec sa femme sous un arbre, trouva qu'un homme pendu respiroit encore. Il le détacha et le porta chez lui ; il revint. Ils trouvèrent le lendemain que cet homme leur avait volé leurs fourchettes ; ils dirent : « Il ne faut pas s'opposer au cours de la justice : il le faut rapporter où nous l'avons pris¹. »

1. *Notes sur l'Angleterre ; Œuvres* (édit. Laboulaye), vol. VII, p. 191.

Il n'est pas étonnant que le spectacle de ces séances n'ait pas inspiré à Montesquieu une très haute opinion des politiciens anglais. « Ils n'ont, dit-il, aucun objet déterminé, mais gouvernent au jour le jour. Purement égoïstes et dénués de tous principes, leur seul but est de triompher de leurs adversaires et pour atteindre cette fin « ils vendraient l'Angleterre et toutes les puissances du monde¹ ».

Il constata que le peuple avait peu de respect pour ses souverains. Il regardait le roi comme « un homme qui a une belle femme, cent domestiques, de beaux équipages, une bonne table, on le croit heureux. Tout cela est au dehors². » Il n'a rien de remarquable et il ne se passe pas un jour, ajoute Montesquieu, où on ne perde pas quelque respect pour lui... Il fait une remarque frappante au sujet de la monarchie. A son avis, c'est l'intérêt de la France de soutenir la monarchie en Angleterre, car une république serait beaucoup plus dangereuse ; une république concentrerait toutes les forces de la nation alors que le roi gouverne avec des forces divisées. « Pourtant, poursuit-il, les choses ne peuvent plus rester longtemps comme cela³. »

En un autre endroit, il parle du roi avec mépris. S'il observe le decorum en public, dit-il, en particulier, il se dispute avec sa femme et ses domestiques,

1. *Ibid.*, p. 190.

2. *Notes sur l'Angleterre ; Œuvres* (édit. Laboulaye), vol. VII, p. 188.

3. *Ibid.*, p. 193.

jure contre son valet et laisse ses sujets insulter grossièrement la reine. La reine avait, paraît-il, acheté un terrain pour agrandir ses jardins particuliers de Kensington. Ce fut alors que lady Molyneux fit arracher plusieurs arbres et intenta un procès à la reine pour possession illégale ; lorsque la reine exprima son désir d'arranger les choses à l'amiable, lady Molyneux refusa d'entrer en pourparlers avec elle et fit même attendre son secrétaire pendant trois heures avant de le recevoir¹. C'est à juste titre qu'un membre de l'aristocratie française pouvait manifester son indignation et son étonnement que tels faits pussent se passer dans un pays monarchique.

Montesquieu fut frappé du nombre et de la licence des journaux et publications périodiques. Les publications journalières et hebdomadaires étaient à cette époque au nombre d'une vingtaine. Les plus importants étaient la *London Gazette*, *British Journal*, *Weekly Medley*, *Evening Post*, *Whitehall Evening Post*, *London Evening Post*, *St James's Evening Post*, *London Journal*, *Appleby's Weekly Journal*, *British Gazetteer*, *The Postman*, *The Craftsman*, *The Daily Post*, *Fog's Weekly Journal*, *The Weekly Spectator*.

On ne se doute pas généralement que la presse était aussi florissante au début du règne de George II que de nos jours, et tout aussi populaire. « Un cou-

1. *Notes sur l'Angleterre ; OEuvres* (édit. Laboulaye), vol. VII, p. 186.

vreux, dit Montesquieu, se fait apporter la gazette sur les toits pour la lire. ¹ »

Il est évident que Montesquieu lisait assidûment les journaux. Il raconte à son ami, le père Ceratti, qu'il avait lu avec indignation dans un journal², un article où l'on parlait d'une innocente invention du cardinal de Rohan pour jouer sans bruit au backgammon et autres jeux du même genre que l'on disait avoir pour but d'encourager le jeu dans les églises et les chambres à coucher.

Il discute la liberté de la presse et remarque combien il est facile pour un étranger de se méprendre à ce sujet.

La licence de la presse, dit-il, trouve en elle-même son correctif car les opinions des innombrables sectes et factions qui divisent le pays trouvent également leur expression dans les différents journaux, de telle sorte que les manifestations des journalistes se neutralisent mutuellement.

« L'Angleterre à présent est le pays le plus libre qui soit au monde, le prince n'a le pouvoir de faire aucun tort imaginable à qui que ce soit par la raison que son pouvoir est contrôlé par un Acte. » « Si, ajoute-t-il, la Chambre basse devenait maîtresse, son pouvoir serait illimité et dangereux parce qu'elle aurait en même temps le pouvoir exécutif, au lieu qu'à présent le pouvoir illimité est dans le Parlement et le roi, et la puissance exécutive dans le roi, dont le pouvoir est borné. »

1. *Notes sur l'Angleterre*, p. 189.

2. *Appleby's Weekly Journal*, 15 novembre 1729.

Il fait, au sujet des colonies, une remarque prophétique : « Je crois que si quelque nation est abandonnée de ses colonies, cela commencera par la nation angloise¹. »

IV

Nous avons pu recueillir quelques détails intéressants sur les relations sociales de Montesquieu et les rapports qu'il eut avec nos savants. Il est presque certain que durant la première partie de son séjour en Angleterre, il fut l'hôte de Chesterfield à Saint-James's Square, mais il est douteux qu'il ait continué à résider chez lui lorsqu'il fut retourné à La Haye au début de l'année suivante. Sa qualité d'hôte et d'ami de Chesterfield lui ouvrit toutes les portes. Il fut présenté à la cour et fut élu membre de la Royal Society ; il se lia intimement avec le duc de Richmond et le duc de Montague, avec lesquels il passa, dit-il, les plus heureuses heures de son existence², avec Carteret qui devint plus tard comte de Granville, avec Charles Yorke, fils du lord chancelier Hardwicke, avec André Mitchell, le futur ambassadeur à Berlin, homme d'un charme tout particulier, pour lequel il semble avoir éprouvé presque de l'affection, et avec Martin Folkes, vice-président de la

1. *Notes sur l'Angleterre*, p. 194.

2. *Lettres familières ; Œuvres complètes*, vol. VII, p. 267.

Royal Society, avec lequel, après avoir quitté l'Angleterre, il continua à correspondre régulièrement. Chose curieuse, il ne semble pas qu'il ait jamais rencontré Bolingbroke ou Walpole ou qu'il ait fait la connaissance de Pope ni d'aucun autre des hommes de lettres distingués qui vivaient à Londres à cette époque. Il paraît avoir fréquenté exclusivement les cercles mondains et aristocratiques et les membres de la Royal Society.

Voici sans doute la raison de sa réserve : Bien qu'il pût lire l'anglais et le comprendre en conversation, il ne pouvait le parler d'une façon intelligible si nous en jugeons par une amusante anecdote racontée par Diderot. Après son retour en France, il se trouva un jour, à la campagne, en compagnie de plusieurs dames et comme l'une d'elles était anglaise il lui adressa la parole en anglais, mais sa prononciation était tellement mauvaise, qu'elle éclata de rire. Là-dessus, il remarqua avec bonne humeur que ce n'était pas la première mortification de ce genre qu'il eût éprouvée dans sa vie. Il ajouta que, pendant son séjour en Angleterre il alla un jour voir le duc de Malborough à Blenheim (Diderot fait évidemment là une confusion avec le duc de Montague qui avait épousé la fille de Malborough), son hôte lui fit visiter son palais et Montesquieu, tout en le suivant, le complimentait, dans son meilleur anglais, de la splendeur de tout ce qu'il voyait, il avait pris la précaution de préparer soigneusement à cet effet des phrases qu'il croyait appropriées.

Il parlait ainsi depuis près d'une heure, quand le duc l'interrompt en lui disant : « Je vous prie d'avoir la bonté de me parler anglais car je ne comprends pas le français ¹ ».

Il est difficile de se rendre compte s'il fut jamais tout à fait familier avec notre langue. Dans une lettre à Charles Yorke, à propos du *Julian* de Warburton, il dit que cet ouvrage l'avait enchanté « quoique je n'aie que de très mauvaises lectures anglaises et que j'aie presque oublié tout ce que j'en sçavois ² ».

Le 5 octobre 1730, il fut présenté par Chesterfield, à Kensington, au roi, à la reine et au prince de Galles. La reine, après l'avoir questionné sur ses voyages, vint à parler du théâtre anglais. « Comment se fait-il, demanda-t-elle à Chesterfield, que Shakespeare, qui vivait du temps de la reine Elisabeth, a fait parler si mal ses personnages féminins et en a fait des êtres aussi stupides ? » Chesterfield répondit que du temps de Shakespeare, les femmes n'allaient pas au théâtre et que comme les rôles de femmes étaient joués par des acteurs inférieurs, Shakespeare n'avait pas pris la peine de les faire parler correctement. « Quant à moi, dit Montesquieu, j'en dirois une autre raison, c'est que pour faire parler les fem-

1. Diderot, *Lettres à Mlle Volland*, lettre LXXX ; *Œuvres complètes* (éd. Azzerat et Tournoux), XIX, 134, citée par Vian.

2. Lettre publiée dans *Life of Charles Yorke, Lives of the Lord Chancellors*, par Campbell, VII, 75. Il est étonnant que cette intéressante lettre ne fasse pas partie du recueil des lettres de Montesquieu.

mes, il faut avoir l'usage du monde et des bienséances. Pour faire bien parler les héros il ne faut qu'avoir l'usage des livres. » Nous ferons remarquer en passant qu'un commentaire de Shakespeare par Montesquieu et Chesterfield est véritablement une curiosité littéraire dans le domaine de la critique.

La reine demanda alors s'il était vrai que les Français préféreraient Corneille à Racine. Montesquieu que cette question mit sur un terrain plus familier répondit que Corneille était généralement considéré « comme un plus grand esprit et Racine, un plus grand acteur¹. »

Il rencontra la reine Caroline une seconde fois dans un dîner donné par le duc de Richmond. A la table du duc, La Boine, qu'il qualifie de personnage stupide malgré sa qualité d'ambassadeur de France, prétendit que l'Angleterre n'était pas si grande que la Guyenne. Montesquieu le contredit et il eut le dessus. Dans la soirée, la reine lui dit : « J'apprends que vous nous avez défendus contre votre compatriote, M. La Boine ». Montesquieu répondit galamment : « Madame, je ne pourrais imaginer qu'un pays sur lequel vous régniez puisse être autre chose qu'un grand pays². »

Ces deux circonstances ne furent probablement pas les seules dans lesquelles il se rencontra avec la reine. En tout cas on se figurait à Paris qu'il était un de

1. *Notes sur l'Angleterre* ; *Œuvres*, vol. VII, p. 184.

2. *Pensées diverses* ; *Œuvres*, vol. VII, p. 156.

ses favoris ainsi que le prouve une lettre de Fontenelle qui lui demanda d'intervenir auprès d'elle en faveur d'une jeune artiste qui, ayant été brutalement renvoyée de l'Opéra de Paris, s'était réfugiée à Londres. « On dit que vous êtes fort bien avec la reine, je l'eusse presque deviné car il y a longtemps que je sais combien elle a du goût pour les gens d'esprit et combien elle est accoutumée à ceux du premier ordre¹. »

Avant d'être présenté à la cour, il avait été l'objet d'une distinction qui lui fit beaucoup de plaisir et qui était, à cette époque, convoitée non seulement par des hommes de lettres distingués mais même par des personnages royaux. Le 26 février 1730, il fut élu membre de la Royal Society. Il devait cette distinction en partie à l'influence de Chesterfield et du vice-président Martin Folkes, et en partie à sa qualité de membre de l'Académie française. Ses principaux titres, très légitimes d'ailleurs, étaient les travaux scientifiques qu'il avait présentés à l'Académie de Bordeaux². Il écrivit à son ami le Père Ceratti, le 2 mars 1730 pour lui annoncer son élection : « Je fus reçu il y a trois jours membre de la Société royale de Londres³. » Pendant le reste de son séjour en Angleterre, il assista régulièrement aux séances.

1. Fontenelle, *Œuvres complètes* (éd. Paris, 1818), vol. II, p. 566.

2. *Sur la cause de l'écho. Sur l'usage des glandes rénales. Sur la cause de la pesanteur des corps. Observations sur l'Histoire naturelle. Sur la cause de la transparence des corps.*

3. *Lettres fam.* (février 1742); *Œuvres*, VII, p. 253.

Il se lia d'une étroite amitié avec le vice-président, Martin Folkes, qui avait été l'ami de Newton et était l'un des savants les plus éminents de cette époque.

Bien des années après il lui écrivait : « Votre souvenir est plus cher pour moi que celui de personne au monde ; je préférerais vivre avec vous qu'avec aucun autre. Vivre avec vous c'est vous aimer¹. » Cette phrase paraît impliquer qu'il avait habité avec Folkes pendant une partie de son séjour en Angleterre. Ses accointances avec la Royal Society eurent certainement une grande influence sur lui et furent, pour son œuvre, d'une importance incalculable. Jusqu'à la fin de sa vie il prit le plus grand intérêt aux travaux de la Société et ce fut sous sa direction que la *Dissertation on the Numbers of Mankind in Ancient and Modern Times* de Robert Wallace fut traduite en français.

Ce fut probablement par Folkes que Montesquieu fut présenté à Charles Yorke, qui devait trouver une fin si tragique après avoir été nommé chancelier. Charles Yorke était à la fois un homme accompli et l'une des personnalités les plus attirantes de son temps, Montesquieu prisait beaucoup son amitié et entretenit avec lui une correspondance suivie après avoir quitté l'Angleterre². Yorke lui envoya la *Dissertation on Julian*, de Warburton que Montesquieu apprécia beau-

1. *Lettres fam.*, XXX ; *Œuvres*, vol. VII, p. 253.

2. En ce qui concerne les relations de Montesquieu avec Charles Yorke, cf. Campbell, *Lives of the Lord Chancellors*, VII, 75, 76.

coup, il exprima même l'admiration que lui avait causée la lecture de cet ouvrage en termes si flatteurs que Yorke transmit sa lettre à Warburton. Il accompagne cette lettre d'une note dans laquelle il parle de l'impression qu'avait faite Montesquieu sur lui et qui, à ce titre, est très intéressante.

« Son cœur est aussi bon que son intelligence, dans tout ce qu'il dit ou écrit, bien qu'il mêle de temps en temps un peu de clinquant français à la vivacité et la solidité de son talent et à son originalité d'expression¹. »

Ce jugement nous paraît très juste.

Nous avons vu que la véritable opinion que Montesquieu avait des Anglais n'était pas précisément faite pour leur plaire, mais il était trop bien élevé et trop sincèrement touché des attentions qu'il recevait partout dans notre pays pour s'exprimer autrement qu'en termes très flatteurs.

Nous lisons dans les anecdotes de Spence :

« Monsieur de Montesquieu, l'auteur des *Lettres Persanes* est maintenant chez lord Waldegrave avec lequel il est arrivé en Angleterre. Il dit qu'il n'y a qu'en Angleterre qu'on trouve des hommes de réel bon sens². »

Plusieurs années après, Montesquieu écrivait :

« Les Anglais aiment les grands hommes de leur pays et dans cette nation extraordinaire il y a peu de gens qui n'aient pas de mérite personnel³. »

1. Warburton, *Correspondance* (éd. 1809), p. 507.

2. *Anecdotes* (édit. Singer), p. 250.

3. *Lettres fam.*, CXXVI; *Œuvres*, vol. VII, p. 407.

On ne s'occupait guère des faits et gestes de Montesquieu, ce qui le prouve c'est qu'on le supposait habiter avec Waldegrave qui se trouvait alors à Vienne. Il est réellement singulier que la présence d'un homme aussi distingué fut aussi complètement ignorée du public. Il n'est fait aucune mention de lui, autant que j'ai pu m'en rendre compte, dans la correspondance des hommes de lettres de cette époque ou dans les journaux périodiques ; son arrivée, ses faits et gestes durant son séjour, son départ passèrent également inaperçus. Pourtant, les *Lettres Persanes* avaient été traduites en anglais en 1722, elles avaient eu beaucoup de succès et on en avait publié une seconde édition peu de temps après son arrivée en Angleterre. La couverture, il est vrai, ne portait pas de nom d'auteur, mais cet anonymat, ainsi que le montre la préface du traducteur, avait été soulevé aussi bien à Londres qu'à Paris.

La seule mention de Montesquieu ou plutôt de ses ouvrages que je puisse trouver est l'annonce dans le *Weekly Medley* du 29 novembre 1728, d'une traduction de *Mahmoud* et *Genesvide* « écrite par l'auteur des *Lettres Persanes* ». Il est à peine besoin de dire qu'aucun ouvrage de ce genre n'était jamais sorti ni ne devait jamais sortir de sa plume, mais ce fait montre au moins que les éditeurs jugeaient à propos d'exploiter son nom.

Il est d'autant plus remarquable que si peu de place lui ait été accordée dans les journaux et dans les notes des auteurs contemporains que Voltaire

avant lui et Rousseau après lui y ont été très souvent mentionnés. Les raisons de cette différence, cependant, ne sont pas difficiles à deviner.

L'une que nous avons mentionnée déjà était sa connaissance imparfaite de la langue qui le détournait de la société en général, on pourrait, croyons-nous, en trouver une autre dans ses tendances aristocratiques. Il dit dans ses *Pensées Diverses* :

« Quoique mon nom ne soit ni bon ni mauvais, n'ayant guère que deux cent cinquante ans de noblesse prouvée, cependant, j'y suis attaché ¹. »

En d'autres termes, il était un aristocrate qui ne pouvait se permettre de badiner avec son rang. A l'exemple de La Rochefoucauld et Bussy Rabutin parmi ses compatriotes et de Walpole et Gibbon parmi les nôtres, il ne tenait pas à être considéré comme un homme de lettres et ne recherchait pas la société des hommes de lettres.

Aussi limita-t-il ses relations au cercle de Chesterfield et à la Royal Society dont presque tous les membres de l'aristocratie anglaise qui se piquaient de culture faisaient partie. Si Chesterfield et Folkes jouèrent pour lui le rôle de traits d'union avec la société intellectuelle, le duc de Richmond et le duc de Montague semblent avoir été les compagnons préférés de ses moments de délassement. Dans sa correspondance il dit avoir passé avec eux les heures les plus agréables de son existence, et qu'il était dif-

ficile de dire s'il fallait les aimer davantage que les respecter¹.

Comme Montesquieu aimait les plaisirs de la table, nous n'avons pas besoin de mettre en doute la sincérité de ce qu'il dit à propos des heures agréables passées avec ses deux amis, mais quand il nous parle de la difficulté de fixer la proportion d'attachement ou de respect qu'ils lui inspiraient, il fait usage, il nous semble, du « clinquant » dont parle Charles Yorke. Il n'y eut jamais au monde un personnage plus insignifiant et plus grossier que Charles Lennox, second duc de Richmond. La reine Caroline le comparait à une mule et mettait en doute qu'il fût en possession de toutes ses facultés, tandis que Horace Walpole disait de lui qu'il était « le seul homme qui aimât le duc de Newcastle ». Il était grand buveur et au cours de ses grossières et stupides orgies de Goodwood, le champagne coulait à flots, à tel point que Montesquieu jugea prudent de prévenir son ami, l'abbé comte de Guasco, de ne pas porter trop souvent sa santé à la table de Richmond². John duc de Montagne était certainement un excellent compagnon de plaisir, il était l'auteur d'une mystification auprès de laquelle les meilleurs farces de Thomas Hooke n'étaient que de vulgaires pitreries³, mais il faisait et il fit toute sa vie l'impression d'un écolier qui avait grandi trop vite.

1. *Lettres fam.*, XXIV ; *Œuvres*, vol. VII, p. 245.

2. *Lettres fam.* ; *Œuvres*, vol. VII, p. 332.

3. Cf. Jesse, *Memoirs of the Court of England from the Revolution to the Death of George II*, vol. III, p. 58-61.

Sa belle-mère, Sarah, duchesse de Malborough, disait de lui ¹.

« Tous les talents de mon gendre consistent à agir comme un garçon de quinze ans et il en a près de cinquante-deux : il s'amuse à attirer les gens dans son jardin pour les arroser, il invite des personnes à sa maison de campagne et met des objets dans leur lit pour leur donner des démangeaisons, et il se livre à vingt autres charmantes fantaisies du même goût. »

Montesquieu fut la victime de l'une de ces charmantes fantaisies. Quelque temps après avoir fait sa connaissance, le duc l'avait invité à sa maison de campagne, probablement à Blenheim. Lorsqu'il arriva, il fut décidé que l'on « jouerait aux ambassadeurs » ce qui signifiait je suppose que le duc devait recevoir son hôte en grande cérémonie. Le duc avait eu l'idée de faire placer un baquet d'eau froide dans un trou, à l'endroit où Montesquieu devait lui faire sa révérence. Lorsque ce dernier s'avança pour saluer Malborough, il trébucha et tomba dans le baquet la tête la première. « Je trouvai cela étrange assurément, dit Montesquieu à Charlemont lorsqu'il lui raconta cette histoire plusieurs années après, mais vous savez bien qu'un voyageur doit prendre le monde tel qu'il est, et sa grande bonté à mon égard et sa façon incomparable de comprendre les choses rachèterent amplement pour moi les inconvénients de mon bain forcé ². »

1. *Walpole's Letters* (éd. Cunningham), vol. I, p. 339.

2. Hardy, *Life of Charlemont*, vol. I, p. 65.

Un des traits les plus frappants du caractère de Montesquieu se manifeste dans cette appréciation de l'incident en question. On peut difficilement imaginer un manquement plus grave aux convenances sociales que la manière d'agir de cet aristocrate anglais. Cependant Montesquieu disait encore en parlant de son aventure : « La liberté, pourtant, en est la cause, c'est elle qui laisse libre jeu à la nature humaine et lui permet de se manifester dans toute son originalité et qui pour une expérience désagréable dont elle peut être la cause, donne au monde dix mille exemples grands et utiles. »

Ce fut avec la même lucidité, la même modération et la même indulgence qu'il jugea tout ce qu'il vit en Angleterre. Il découvrit derrière la comédie infâme jouée par Walpole et les *Patriotes* à Westminster, derrière les inconvénients inhérents au gouvernement de parti, la licence sans frein de la presse et les mœurs grossières et brutales du peuple, des avantages qu'il aurait après tout échangés volontiers pour les qualités d'élégance qui faisaient du Paris du Grand Monarque le séjour des grâces et l'image extérieure de la tranquillité¹.

Il est peu probable que Montesquieu ait visité l'Irlande, mais il s'intéressait à la question irlandaise et pressentit l'importance qu'elle devait acquérir plus tard.

1. Cela ressort avec évidence de ses ouvrages en général ; ce qu'il a dit dans la préface de l'*Esprit des Loix* était sans aucun doute une concession faite à la prudence.

Dans une conversation qu'il eut avec Charlemont plusieurs années après, à La Brède, il déclara qu'il était fortement en faveur de l'Union.

« Si j'étais Irlandais, dit-il, je la désirerais certainement, et en tant qu'ami de la liberté, je la désire sincèrement, pour la raison bien simple qu'un pays faible uni à un pays qui lui est très supérieur en puissance ne peut jamais être certain du maintien de ses libertés publiques s'il n'a pas, par ses représentants, une part proportionnelle dans la législature du royaume supérieur¹. »

La politique, la science et la vie sociale n'étaient pas les seuls sujets qui intéressaient Montesquieu. Peu de temps avant son arrivée en Angleterre, William Kent, le précurseur de Brown avait révolutionné l'horticulture ornementale et créé l'art des jardins.

L'ancien style français que Pope a décrit ainsi dans une spirituelle satire

No pleasing intricacies intervene
No artful wildness to perplex the scene ;
Grove nods at grove, each alley has a brother,
And half the platform just reflects the other

avait cédé la place au style qui, disait Walpole, « égale la peinture et embellit la nature ».

Ce fut dans ce style que Kent arrangea les jardins de Carlton House et de Kensington et le jardin et le parc de Claremont. La nouvelle mode faisait rage et personne ne l'admirait plus que Montesquieu.

1. Hardy, *Life of Charlemont* (éd. 1810), vol. I, p. 70.

Il se décida, après son retour en France, à remanier les jardins de La Brède sur le modèle de Kent et il ne laissa pas de repos à son intendant Leveillé que les travaux ne fussent terminés. Il parle plus d'une fois dans sa correspondance de la joie qu'il ressentit à voir sa propriété transformée d'une façon si charmante. « J'attends avec impatience le moment où je pourrai vous montrer ma propriété, dit-il à Charlemont, j'ai essayé de l'arranger suivant le goût anglais et de la planter et de l'orner à la manière anglaise¹. » Dans une autre occasion, en décrivant sa propriété à l'un de ses amis, il prend bien soin d'ajouter qu'il l'avait arrangée d'une façon « dont j'ai pris l'idée en Angleterre ».

La date exacte du départ de Montesquieu est impossible à fixer. M. Edgar Zevort dit qu'il eut lieu en avril 1731 mais son assertion semble ne reposer sur aucun fondement. Il était certainement à La Brède le 10 août 1731, ainsi que le montre sa correspondance. Le dernier événement dont on puisse fixer la date est sa présentation à la Cour le 5 octobre 1730. Mais la tradition s'accorde à attribuer à son séjour une durée plus longue. D'Alembert, dans son Éloge, dit que Montesquieu resta en Angleterre pendant trois ans, l'auteur de l'article de la *Biographie Universelle* donne trois ans, il en est de même de J.-J. Rutledge dans son *Éloge de Montesquieu*². Dans l'Éloge écrit

1. Hardy, *Life of Charlemont*, vol. I, p. 63.

2. *Éloge de Montesquieu*, p. 17.

par son fils, il est dit que son séjour dura « près de deux ans¹ ». Les dates indiquées par MM. Vian², Sorel et autres — de novembre 1729 à avril 1731 et d'octobre 1729 à août 1731 — étant de pure conjecture ne nous sont d'aucune utilité. En nous basant sur la tradition et les probabilités, nous pouvons présumer qu'il quitta l'Angleterre en 1731, pendant le printemps ou pendant l'été, et comme il était arrivé le 23 octobre 1729, son séjour a donc dû durer environ deux ans, ainsi que l'a indiqué son fils.

Il garda jusqu'à la fin de sa vie un très agréable souvenir de sa visite en Angleterre et il a dit, à plusieurs reprises, qu'il y avait passé les jours les plus heureux de son existence. Lorsque, bien des années après, Charlemont alla le voir à La Brède, il le trouva plein des souvenirs de son séjour en Angleterre. La politesse était sans doute toutefois pour quelque chose dans l'enthousiasme avec lequel il en parla. « J'ai été moi-même voyageur, dit-il, et j'ai vu le pays qui est le plus digne du monde de notre curiosité, je veux parler de l'Angleterre », et il ajouta : « Il n'est pas de pays sous le ciel qui produise autant de grands hommes et de brillants esprits³. »

Cependant, sa correspondance atteste la sincérité de ses sentiments. « Combien je voudrais, écrivait-il à son ami Cerati, pouvoir visiter de nouveau Londres avec vous. » « Plus vous resterez à Londres, plus vous

1. Cf. *Appendice*, Vian (éd. 1878), p. 401.

2. *Histoire de Montesquieu*, p. 128.

3. Hardy, *Life of Charlemont*, vol. I, p. 64.

y recevrez d'attentions », disait-il à un autre ami. Cette phrase était, il faut l'avouer, un peu difficile à concilier avec ce qu'il avait écrit dans ses *Notes sur l'Angleterre*. Il resta en relations étroites avec ses amis anglais pendant le reste de sa vie. Il écrivait régulièrement à Folkes et il lui proposa d'échanger entre eux des exemplaires des meilleurs livres publiés en Angleterre et en France, en ajoutant poliment « il est bien certain que la marchandise angloise vaudra mieux que la françoise ¹ ».

Douze ans environ après avoir quitté l'Angleterre il soumit à la Royal Society, par l'intermédiaire de Folkes, un intéressant travail intitulé *Les pierres de forme régulière trouvées près de Bagnères en Gascogne*². Il correspondit avec Hume qui lui envoya son *Treatise on Human Nature*, qu'il lut, dit-il, avec délices. Il échangea des lettres avec Warburton, dont la *Dissertation on Julian* l'avait « enchanté » — au sujet des œuvres posthumes de Bolingbroke, et sa lettre à Warburton sur la distinction entre les attaques contre la religion naturelle et les attaques contre la religion révélée, présente un intérêt particulier³. Quand sa vue commença à baisser et qu'il eut, ainsi qu'il nous le dit lui-même, oublié presque tout l'anglais qu'il savait, il prit un secrétaire anglais

1. *Lettres fam.* ; *Œuvres* (édit. Laboulaye), vol. VII, p. 265.

2. Publié dans les *Philosophic Transactions of the Royal Society*, XIII, 26, 34 ; mais non dans les *Œuvres de Montesquieu*.

3. *Œuvres* (édit. Laboulaye), vol. VII, p. 431, 434.

pour lui faire la lecture et tint à continuer à se mettre au courant de tout ce qui paraissait en Angleterre dans le domaine de la philosophie et de la science.

Il est évident qu'une grande partie de la correspondance de Montesquieu a été détruite ou perdue ; les lettres dont il faut le plus regretter la perte sont celles qu'il échangea avec Chesterfield. Il avait pour Chesterfield une profonde affection et une sincère estime, il le considérait comme un excellent critique et il est probable qu'il eut recours à ses conseils pour la composition de l'*Esprit des Loix*.

Ils s'aimaient et s'estimaient d'ailleurs réciproquement.

Dès que la nouvelle de la mort de Montesquieu arriva en Angleterre, Chesterfield écrivit dans un journal de Londres un article nécrologique sur son ami qui est un modèle d'éloge délicat et juste.

« Ses vertus firent honneur à la nature humaine, et ses ouvrages à la justice. Ami de l'humanité, il affirma hautement ses droits naturels et imprescriptibles, même dans son propre pays dont il déplorait depuis longtemps les préjugés en matière de religion et de politique, préjugés qu'il avait essayé, non sans succès, de dissiper. Il connaissait bien et il admirait à juste titre l'heureuse constitution de notre pays où les lois établies empêchent également la monarchie de dégénérer en tyrannie et la liberté en licence. Son nom sera illustré par ses œuvres qui lui survivront aussi longtemps que la saine raison, la morale et le

véritable esprit des lois seront compris, respectés et soutenus¹. »

D'Alembert a montré d'une façon exacte, dans son Éloge, ce que Montesquieu devait à l'Angleterre :

« Il se lia d'intime amitié avec des hommes accoutumés à penser et à se préparer à de grandes actions par des études approfondies, ce furent eux qui lui enseignèrent la nature du gouvernement et lui permirent de la comprendre parfaitement.

« Montesquieu a dit lui-même, en généralisant ce que ses voyages dans les principaux pays d'Europe lui avaient appris, que l'Allemagne était faite pour y voyager, l'Italie pour y séjourner, la France pour y vivre et l'Angleterre pour y penser². »

Son séjour en Angleterre donna une nouvelle orientation à ses études. Il avait écrit auparavant les *Lettres persanes* et le *Temple de Gnide* ; après son retour d'Angleterre, il écrivit les *Considérations sur la grandeur et décadence des Romains* et l'*Esprit des Lois*. L'étude de notre constitution, de notre politique, de nos lois, de notre caractère, de notre système social, de nos coutumes et de nos mœurs lui fournit les matériaux indispensables à la composition de son grand ouvrage.

Ce fut en Angleterre qu'il vit fonctionner parallèlement le régime monarchique, le régime aristocratique et le régime populaire, et qu'il put comparer

1. *Evening Post*, février 1755, et Stanhope, *Chesterfield's Letters*, IV, p. 148.

2. D'Alembert, *Éloge de Montesquieu*.

leurs avantages et leurs inconvénients respectifs. Ce fut chez nous qu'il comprit en quoi consistait la liberté dans le domaine intellectuel et moral, en politique et dans la vie sociale.

Il vit la liberté dans toute sa laideur, il la vit aussi dans toute sa beauté.

Patiemment, sobrement, et en laissant de côté les préjugés, il étudia, analysa, compara et c'est sur les conclusions qu'il tira de ses observations que sont basées la plupart des généralisations qui l'ont rendu immortel.

Nous ne devons cependant pas oublier que ses études anglaises eurent un résultat immédiat plus important.

Si Rapin de Thoyras avait, avant Montesquieu, exposé à l'Europe les principes du gouvernement constitutionnel, ce ne fut qu'après avoir été exposés de nouveau par Montesquieu que ces principes commencèrent à attirer sérieusement l'intérêt sur le continent : nous savons avec quels résultats.

Montesquieu avait une profonde connaissance de l'histoire anglaise dont il aimait à citer les événements en exemples. Bien que son œuvre soit essentiellement originale, il devait certainement beaucoup, indirectement, aux écrivains anglais.

Il était capable de lire et de suivre en conversation notre langue, puisqu'il était au courant d'ouvrages qui n'avaient pas encore été traduits en français et qu'il trouva moyen de prendre des notes aux séances du Parlement.

Il connaissait à fond les ouvrages de Locke qu'il appelle le grand éducateur de l'humanité, il avait lu les livres de Hobbes et analysé les *Discourses* de Algernon Sidney. Il connaissait bien également l'*Oceana* d'Harrington, ouvrage qui eut sur lui une grande influence¹.

Il avait lu avec soin les livres d'histoire de Burnet et Echard et aussi the *Survey of London* de Stowe. Il avait lu également l'*Utopia* de More et la *Fable of the Bees* de Mandeville. Il cite plus d'une fois le *Spectator* d'Addison, d'une façon qui prouve que ce livre lui était familier. Il semble avoir éprouvé une grande admiration pour Shafestbury, que, chose étrange, il plaçait en compagnie de Platon, Malebranche et Montaigne « au premier rang des grands poètes du monde ».

Les relations de voyageurs anglais lui ont fourni une grande partie de sa documentation pour dépeindre la vie orientale et les mœurs des sauvages.

Il cite rarement nos poètes, mais les citations de poètes français sont également rares dans ses ouvrages.

Nous n'avions rien à lui apprendre au point de vue du style et de la composition, bien que l'Angleterre de l'époque où il la visitait possédât des écrivains du talent de Bolingbroke et de Pope.

Cependant il n'est pas exagéré de dire que l'*Esprit des Lois* n'aurait jamais vu le jour, ou que du moins

1. J.-J. Rutledge, *Éloge de Montesquieu*.

cet ouvrage aurait été privé d'une partie de son intérêt si Montesquieu n'était jamais venu en Angleterre.

« Après deux ans de séjour à Londres, dit Villemain, Montesquieu revint enrichi, comme Voltaire, de tout un ordre d'idées nouvelles pour procéder immédiatement à la composition de *La grandeur et la décadence des Romains* et ensuite de *l'Esprit des Loïs*. »

On lui a attribué un aphorisme qui résume exactement ce qu'il devait à son séjour en Angleterre. « On voyage en Allemagne, on séjourne en Italie et on *pense* en Angleterre. » Ce fut en Angleterre que lui furent inspirées les idées qu'il a développées dans ses deux chefs-d'œuvre et en Angleterre qu'elles ont pris leur forme définitive.

ROUSSEAU EN ANGLETERRE

I

Une étude sur les circonstances qui forcèrent Rousseau à venir chercher un asile en Angleterre et sur le séjour qu'il y fit entre le mois de janvier 1766 et le mois de mai 1767 ne peut guère avoir la prétention d'être tout à fait inédite, car ce sujet a été traité avec quelque détail par Burton, dans sa *Life of Hume* et par M. John Morley dans sa monographie bien connue sur Rousseau.

Mais Burton a limité presque entièrement son travail aux relations de Rousseau avec Hume, tandis que le souci de la symétrie ainsi que le plan de son ouvrage n'ont pas permis à M. Morley de s'étendre beaucoup sur le séjour de Rousseau en Angleterre, qui ne fut après tout qu'un bref épisode d'une existence singulièrement mouvementée.

Pourtant cet épisode mérite bien de retenir quelques instants notre attention. Rien de ce qui touche à un homme si extraordinaire ne peut nous être indifférent et il est important de noter tout ce qui peut

jeter une lumière quelconque sur les traits originaux de son caractère.

Sa visite en Angleterre décida de l'orientation du reste de sa vie, elle eut un autre résultat, elle fit de l'auteur de *La Nouvelle Héloïse*, d'*Émile*, du *Contrat Social*, de la *Lettre à Christophe de Beaumont*, l'auteur des *Confessions*, des *Réveries*, des *Dialogues* et de la *Lettre au général Conway*.

Quand il arriva en Angleterre Rousseau était un être complexe, répondant à la description de l'homme que nous ont donnée Pascal et Pope, mais il était conséquent dans son inconséquence et parfaitement intelligible.

Quand il quitta notre pays, il constituait un problème psychologique presque aussi curieux et passionnant que Swift.

On suppose généralement que les excentricités par lesquelles il s'était toujours fait remarquer ne firent què devenir plus fréquentes en Angleterre et qu'il fut essentiellement le même homme dans la période qui s'écoula entre 1766 et sa mort qu'il l'avait été auparavant. C'est là une erreur.

Cela ne nous aidera pas beaucoup à le comprendre que de dire qu'il perdit l'équilibre de ses facultés mentales et qu'il devint fou, car il ne fut jamais parfaitement équilibré et la folie, dans l'acception ordinaire du terme, n'est pas une explication suffisante de ses excentricités. Cependant un grand changement s'opéra en lui. Il n'était plus ce qu'il avait été. Son génie, il est vrai, brilla par intermittences d'un

éclat plus vif que jamais mais il devint dépravé et morbide. Les belles qualités qui avaient pendant si longtemps amplement racheté son extravagance et sa folie ne se manifestèrent plus que rarement. Il cessa, en fait, d'être responsable de ses actes ou de ses paroles. Non seulement il perdit tout contrôle sur lui-même et abandonna sa volonté à toutes les impulsions du moment et à tous les caprices de sa fantaisie mais il éprouvait une satisfaction perverse à se torturer lui-même par des craintes chimériques qui touchaient de près aux illusions de la folie.

Le monde doit trop à Rousseau pour être injuste envers lui et on lui doit en justice d'établir une distinction en ce qui concerne son caractère et ses ouvrages entre les dernières années de sa vie et l'époque durant laquelle il était en pleine vigueur. Malheureusement pour sa réputation, cependant, il est mieux connu et on le juge généralement par l'œuvre de son déclin, les *Confessions*, dont il écrivit la plus grande partie pendant son séjour en Angleterre, et par sa querelle avec Hume.

Mais l'auteur des *Confessions* et l'antagoniste de Hume n'était pas le même homme que le Rousseau qui est à juste titre l'objet de l'admiration et de la reconnaissance du monde civilisé, c'était un pauvre être, victime d'une maladie mystérieuse et terrible dont les premiers symptômes commencèrent à se déclarer peu de temps après son arrivée à Londres.

Si nous supposons, avec ses biographes, qu'aucun changement réel ne se produisit en lui mais que ses

infirmités naturelles ne firent que s'aggraver, il est impossible de le regarder avec d'autres sentiments que le mépris et la répulsion.

Cette supposition, cependant, a des conséquences plus graves, elle jette le doute et le discrédit sur tous ses actes et son caractère en général, sur sa sincérité en tant qu'homme et en tant qu'écrivain. Mais si nous écartons cette supposition « que pour ma part j'estime sans fondement » (une étude attentive de son séjour en Angleterre me permettra, je l'espère, de l'établir), nous découvrons alors le véritable Rousseau, et une profonde commisération prend la place du mépris.

Nulle part, ainsi que l'a fait très justement remarquer M. Morley, le changement qui s'opéra en lui n'est plus apparent que sur le portrait que Wright a peint de lui en 1766, au printemps. « Ce portrait, dit M. Morley, est presque aussi effrayant dans son réalisme que les sombres abîmes qui s'ouvrent parfois sous les yeux du lecteur des *Confessions*. » Comment en effet pourrait-on se tromper sur l'histoire que cette face tragique raconte d'elle-même? — ce front labouré, ces traits tirés et fatigués, ce regard où se mêlent l'impuissance, l'abattement et la méfiance.

II

Une rapide revue des principaux événements de la vie de Rousseau depuis les mois d'été 1762 jusqu'au

moment où il débarqua à Douvres est une introduction nécessaire au récit de son séjour en Angleterre.

« Ici commence l'œuvre de ténèbres dans lequel, depuis huit ans, je me trouve enseveli » ; tels sont les mots par lesquels il commence, dans les *Confessions*, l'histoire de la seconde partie de cette année¹.

Les nuages s'étaient amoncelés sur sa tête avec une rapidité effrayante. Le 9 juin 1762, à deux heures du matin, il venait de fermer la Bible dans laquelle il avait lu l'histoire du Lévite d'Ephraïm et commençait à sommeiller quand tout à coup il fut dérangé par du bruit et des lumières. Un message envoyé par Mme de Luxembourg venait d'arriver, accompagné d'une lettre du prince de Conti.

Cette lettre l'informait que le Parlement de Paris avait décidé son arrestation à la suite de la publication de l'*Émile* et qu'il lui fallait prendre la fuite sur-le-champ. Laissant à sa maîtresse Thérèse le soin de ranger ses papiers et de régler ses affaires, il sauta dans une chaise de poste et partit pour la Suisse.

A partir de ce moment il n'eut plus un instant de tranquillité. Le Parlement de Paris avait établi un précédent qui fut bientôt suivi.

Avant la fin du mois, le Conseil de Genève donna ordre de brûler le *Contrat Social* et l'*Emile* et inter-

1. *Confessions*, partie II, livre XI; *Œuvres complètes*, vol. VI, p. 137, édit. Lahure. Toutes les citations en note sont tirées de cette édition.

dit à l'auteur, sous peine d'arrestation immédiate, de pénétrer sur le territoire du canton.

Le Conseil de Berne se préparait à faire de même, mais Rousseau le devança en allant se fixer à Motiers, dans le val de Travers, principauté dépendant de Neuchâtel qui était alors sous la domination de la Prusse. Il y fut rejoint par Thérèse et y vécut pendant trois ans jusqu'à l'automne de 1765.

Mais il était dit qu'on ne le laisserait en paix nulle part. Il était à peine établi à Motiers où il se trouvait en sûreté sous la protection de George, lord Keith, gouverneur de Neufchâtel, qu'il apprit avec surprise que la Sorbonne avait condamné *Émile* et censuré son auteur. Cette condamnation fut suivie d'un mandement de Christophe de Beaumont, archevêque de Paris, qui dénonçait également le livre de Rousseau.

Ce mandement affecta Rousseau, nous dit-il lui-même, beaucoup plus que la censure de la Sorbonne, car l'archevêque était un homme qui lui avait toujours inspiré un profond respect. Il y répondit par le chef-d'œuvre de ses ouvrages de polémique, la *Lettre à Christophe de Beaumont* qui mérite d'être lue par quiconque désire se rendre compte de ce dont Rousseau était capable à l'époque où il était en pleine vigueur.

A peine avait-il répondu à l'archevêque que des adversaires moins dignes de lui commencèrent à le harceler.

Huit ans auparavant il était rentré dans le giron de l'Église réformée et, depuis cette époque, il assis-

taît publiquement aux services et était admis par le pasteur à la communion.

Cela irritait beaucoup ses nombreux ennemis et la condamnation du Conseil de Genève leur fournit une arme contre lui. Mais s'il avait de nombreux adversaires il avait aussi de nombreux partisans et cette décision donna naissance à de très vives discussions. Ce qui envenima les choses, ce fut le fait que le cas de Rousseau soulevait en même temps la question des prérogatives du Conseil et celle de l'antagonisme entre les principes de la liberté civique et le despotisme oligarchique, ce n'était pas seulement une querelle religieuse, mais aussi une querelle politique.

Les alliés du Conseil et de l'Oligarchie se rangèrent du côté de ses persécuteurs, leurs adversaires avec ses partisans. La justification de l'acte du Conseil fut présentée par Jean Robert Tronchin, dans une série de lettres écrites avec une grande vigueur et beaucoup d'habileté sous le titre de *Lettres écrites de la Campagne*. Rousseau, qui avait, dans un beau mouvement, renoncé formellement à ses droits de citoyen et de bourgeois de la ville de Genève, répliqua dans ses fameuses *Lettres de la Montagne*. Cet ouvrage, lu partout avec une sympathie indignée, lui gagna dans tous les pays d'Europe la réputation d'un martyr. Aucun de ses écrits ne produisit autant d'effet sur le public, surtout en Angleterre. Tronchin avait été un adversaire courtois, on ne pourrait en dire de même de celui qui lui succéda. Jamais con-

troverse ne fut déshonorée par un pamphlet aussi diffamatoire que le *Sentiment des Citoyens* dont Rousseau attribua, mais à tort, la paternité au pasteur Vernes.

Rousseau répondit à cette brochure en la publiant lui-même à Paris accompagnée d'une préface dans laquelle il disait qu'elle était sortie de la plume d'un pasteur de Genève, nommé Vernes.

Vernes se défendit de toutes ses forces d'en être l'auteur, car elle avait été, en réalité, écrite par Voltaire¹. Rousseau persista cependant à soutenir que Vernes était le coupable et pendant plusieurs semaines, au grand amusement du véritable auteur, ils se livrèrent à une très vive polémique. Le clergé de Neuchâtel prit naturellement le parti de Vernes et Rousseau fut prié de s'abstenir de se présenter à la prochaine communion. Il protesta vivement, mais ce fut en vain.

Tout le monde était alors contre lui. Il s'était, il est vrai, fait des ennemis parmi des gens qui ne pardonnent jamais et qui, si on leur enlève une arme, n'ont pas de difficulté à en trouver une autre. La controverse sortit bientôt du domaine de la polémique. Une véritable conspiration fut ourdie pour l'expulser de la province en ameutant contre lui le peuple et les paysans. On attira l'attention des ortho-

1. Cf. *Voltaire. Œuvres complètes* (Beuchot, Paris), vol. XXV, p. 309 et suiv., avec la note de Beuchot. Mr Morley et les autres biographes de Rousseau semblent n'être pas au courant de ce fait.

doxes qui savaient lire sur la profession de foi du vicaire savoyard dans l'*Émile*, quant aux personnes qui ne savaient pas lire, on commentait devant elles cette profession de foi, et on leur disait que l'auteur avait été censuré par la Sorbonne.

Aux gens vertueux on fit remarquer que Rousseau vivait avec une maîtresse, chose grave dans un pays aussi puritain.

Ses promenades solitaires, son costume étrange et ses habitudes excentriques servirent de prétextes pour répandre sur son compte toutes sortes de calomnies. On fit même courir le bruit qu'il était l'Antéchrist en personne et, aux yeux du vulgaire, son bonnet fourré arménien, son caftan et sa ceinture rendaient vraisemblable cette supposition.

Les histoires les plus fantaisistes circulaient au sujet de ses excursions botaniques ; on prétendait que c'était un empoisonneur public et que sous prétexte d'herboriser, il allait à la recherche d'herbes vénéneuses.

Ce qui pourtant lui fit le plus de tort, semble-t-il, fut une citation tirée soi-disant d'un de ses ouvrages, dans lequel il avait dit que les femmes n'avaient pas d'âmes. Ce fut un coup de maître de la part de ses ennemis, car c'était un de ces arguments qui, comme disait Swift, sont au niveau des plus basses intelligences. Ce coup atteignit son but, ainsi qu'il était à prévoir, et le raconter en question fit le tour de toute la province. Tous les amants, tous les maris, tous les enfants respectueux de leurs mères et toutes les

femmes de la région, tombèrent sur cet impudent diffamateur du sexe féminin.

A la fin de l'été de 1765, le malheureux Rousseau fut forcé de quitter Motiers. On lui jetait des pierres dans les rues, il ne pouvait sortir accompagné de Thérèse, sans être insulté et frappé. On alla jusqu'à arranger un guet-apens à la porte de sa maison pour le tuer et ce ne fut qu'en quittant le pays qu'il évita d'être assassiné.

Après avoir hésité quelque peu, il se décida à se rendre dans l'île de Saint-Pierre, charmante petite île située sur le lac de Bienne, dont il a célébré les beautés dans sa cinquième *Réverie*.

Il y vécut en paix pendant quelques semaines et il espérait qu'il pourrait y finir ses jours, malheureusement cette île était sous la juridiction de Berne et il ne tarda pas à recevoir un avis du gouvernement de Berne qui lui enjoignait d'avoir à quitter l'île et le territoire de Berne dans un délai de quinze jours. Ce fut pour Rousseau un coup aussi pénible qu'inattendu, mais il savait que le décret était irrévocable et qu'il fallait s'y soumettre. Tout ce qu'il pouvait faire était d'essayer de gagner du temps. Il écrivit donc au bailli Graffenried qu'il était prêt à se soumettre aux ordres des autorités de Berne, mais il le supplia en même temps de demander pour lui un délai de quelques semaines pour lui permettre de faire ses préparatifs. Deux jours après, il écrivit une autre lettre, ou plutôt une pétition au Gouvernement de Berne.

Il demandait qu'on le logeât dans une prison où il vivrait à ses frais et il ajoutait qu'il était prêt à prendre l'engagement de ne plus toucher une plume ni une feuille de papier ou de ne plus avoir aucune communication avec le monde extérieur pour le reste de son existence. « Toutes mes passions, disait-il, sont éteintes, il ne me reste qu'un ardent désir de repos et de solitude. » Il ajoutait que ses malheurs étaient sans exemple. Un homme en pleine force et en bonne santé aurait difficilement supporté les épreuves que Rousseau avait eu à subir depuis plusieurs années. Pour un pauvre être malade comme lui, épuisé par la fatigue et les malheurs et qui n'aspirait plus qu'au repos de la mort, elles étaient intolérables¹.

Ses supplications furent inutiles, il dut quitter le territoire de Berne. Il ne savait que faire ni où aller. Il ne pouvait être question pour lui de retourner à Neuchâtel. D'autre part, il reculait avec horreur devant la perspective d'un voyage, car l'hiver approchait et de plus il était affligé d'une maladie qui rendait les déplacements non seulement incommodes, mais encore très pénibles pour lui. Cependant il n'avait pas le choix, il lui fallait trouver un asile quelque part.

Irait-il à Vienne, ville pour laquelle son ami le

1. Cette lettre pathétique se trouve dans ses *Œuvres*, lettre DCCXVII, année 1765. *Œuvres complètes*, vol. VIII, p. 44 à 47.

prince de Würtemberg qui désirait depuis longtemps confier l'éducation de sa fille à l'auteur d'*Émile*, lui avait procuré un passeport ? Se rendrait-il chez les Corses qui l'avaient invité à être leur législateur et dont le chef, Paoli, le recevrait à bras ouverts ?

Accepterait-il l'invitation que lui avait faite Mme d'Houdetot de s'établir en Normandie ou celle de Saint-Lambert de se fixer en Lorraine ? Irait-il rejoindre à Berlin ou à Potsdam, son aimable protecteur, lord Keith et se réfugierait-il sous la protection du roi de Prusse qui lui avait déjà donné des marques de sa bienveillance ? Finalement, ce dernier parti lui parut le plus sage. Le 30 octobre il était à Bâle et au début de novembre en Lorraine, mais il était tellement accablé de fatigue à la suite de ce voyage qui fut, dit-il, le plus détestable qu'il eût fait de sa vie, qu'il déclara qu'il lui serait aussi impossible de poursuivre sa route vers Berlin que d'aller en Chine.

A Strasbourg, il changea définitivement ses plans et comme il ne pouvait supporter les fatigues d'un voyage à Berlin, il se décida à accepter une invitation qui lui avait été réitérée à plusieurs reprises mais qu'il avait toujours, jusque-là, refusée.

III

Dans aucun pays d'Europe Rousseau n'était tenu en plus haute estime qu'en Angleterre. Des comptes rendus très élogieux de sa *Nouvelle Héloïse* et de son

Émile avaient paru dans les journaux et périodiques anglais. De longs extraits du premier ouvrage avaient, peu de temps après sa publication, été insérés dans la *London Chronicle* et un parallèle entre Rousseau et Richardson avait paru dans le même journal. Le *Gentleman's Magazine* avait attiré l'attention sur les beautés de la *Nouvelle Héloïse*. Plusieurs traductions de cet ouvrage avaient été publiées et les noms de Julie, Saint-Preux, Walmar et lord Edward étaient aussi familiers à la société cultivée en Angleterre qu'en France¹. *Émile* avait eu le même succès, bien qu'auprès d'une catégorie de lecteurs un peu différente, et les théories exposées dans cet ouvrage étaient couramment discutées dans la presse et dans les conversations. *La Lettre à d'Alembert*, dont une traduction avait paru dans l'*Annual Register* peu après l'original, avait gagné à Rousseau le cœur des Puritains. Le *Contrat Social* n'avait pas été accueilli avec la même faveur mais la hardiesse et l'originalité de ce livre avaient excité une curiosité très vive au sujet de son auteur. D'autre part les cruelles persécutions qu'il avait eu à subir en Suisse et en France et la condamnation de ses ouvrages avaient fait l'objet d'articles de journaux et ces récits l'avaient rendu sympathique à tous les amis de la liberté. Il était originaire d'un pays qui était depuis longtemps en rapports étroits avec l'Angleterre. De nombreux Gene-

1. Dans une lettre à Mme Boy de la Tour il dit en propres termes que ce fut ce qui le décida à venir en Angleterre. *Lettres inédites*, publiées par Henri de Rothschild, 1892.

vois distingués avaient fait partie de la Royal Society. Newton était en correspondance avec Abanzit. De lorme, François d'Ivernois et Mallet du Pan avaient glorifié la Constitution anglaise et l'avaient proposée en modèle à l'Europe. Plusieurs Genevois éminents : Alphonse Turretin, Tronchin, André de Luc, de Saussure, Abanzit avaient étudié dans les Universités anglaises¹. Le meilleur ami de Rousseau était un Ecossais et les relations qu'il avait eues avec Gibbon, dont il avait été le voisin en 1773, étaient un autre trait d'union entre Genève et l'Angleterre.

Il ne pouvait, d'un autre côté, ignorer l'accueil hospitalier qu'un autre de ses voisins, Voltaire, avait reçu en 1726. Bien qu'il ne pût lire ni parler l'anglais, il connaissait par des traductions les œuvres de Hobbes, Algernon, Sydney, Locke, Milton, Addison, Pope, Richardson et le chef-d'œuvre de Pope, et l'influence de ces auteurs s'est fait sentir dans ses ouvrages².

D'autre part, il avait, quelques années auparavant, été captivé par la lecture des *Lettres Philosophiques* de Voltaire et il avait lu avec un égal intérêt en 1756 les *Lettres sur les Anglais et les Français*, de Beat de Muralt³. Ces deux ouvrages l'avaient non seule-

1. Joseph Texte, *J.-J. Rousseau et les origines du cosmopolitisme littéraire*, p. 107.

2. L'influence exercée sur Rousseau par ces auteurs est évidente. En ce qui concerne son admiration pour Milton, cf. *Émile*, livre V ; *Œuvres complètes*, vol. II, p. 216. Voir également *Apologie du Théâtre* ; *Œuvres complètes*, vol. I, p. 343.

3. Texte, p. 122.

ment très favorablement prévenu en faveur des Anglais mais lui avaient de plus permis de prévoir l'accueil cordial qui l'attendait chez eux, selon toute vraisemblance.

Dès le printemps de 1762, lorsque Rousseau était allé pour la première fois se réfugier à Neuchâtel, le bon sens de lord Keith lui avait montré que le seul pays où Rousseau pourrait trouver un asile était celui qui avait accueilli Voltaire. Là seulement Rousseau trouverait ce qu'il ne pourrait jamais trouver sur le continent « *placidam sub libertate quietem* ». C'est ce qu'il lui expliqua, en lui promettant de le recommander à ses amis et de mettre un appartement à sa disposition à Keith Hall, château qu'il possédait en Ecosse. Mme de Boufflers donna à Rousseau le conseil d'accepter et elle écrivit à Hume. Lord Keith fit de même.

La réponse de Hume parvint à Mme de Boufflers alors qu'elle se trouvait à Londres pendant l'été de 1762. Hume écrivait qu'il était tout disposé à aider Rousseau car il n'y avait, ajoutait-il, personne en Europe qu'il estimât davantage et à qui il serait plus fier d'être utile, il admirait l'élévation de ses sentiments qui lui faisait fuir les obligations et la dépendance ». Il allait écrire sur-le-champ à tous ses amis pour leur faire part de l'honneur que M. Rousseau nous avait fait en choisissant l'Angleterre pour son asile. Les Anglais, disait-il encore, vivaient heureux sous l'égide d'un roi protecteur des Lettres et il espérait seulement que Rousseau ne dédaigne-

rait pas les bienfaits que ce roi ne manquerait pas de lui accorder.

Hume écrivit ensuite à Rousseau directement, supposant à tort qu'il était déjà à Londres. Pendant ce temps, Mme de Boufflers avait traduit en français les passages de la lettre de Hume dans lesquels il était question de Rousseau et avait transmis cette traduction à ce dernier à Neuchâtel, bien qu'avec un retard considérable. Rousseau la lut avec des transports de joie, la montra à lord Keith et s'empressa d'y répondre.

« Que ne puis-je espérer, de nous voir un jour, dit-il en terminant, rassemblés avec Milord dans votre commune patrie, qui deviendrait la mienne !

« Je bénirais, dans une société si douce, les malheurs par lesquels j'y fus conduit et je croirais n'avoir commencé de vivre que du jour qu'elle aurait commencé. Puissé-je voir cet heureux jour plus désiré qu'espéré ! Avec quel transport je m'écrieriais en touchant l'heureuse terre où sont nés David Hume et le maréchal d'Ecosse

Salve, fatis mihi debita tellus,
His domus, hæc patria est¹. »

Il ajoutait qu'il regrettait de s'être établi à Motiers au lieu d'aller en Angleterre.

En réalité, ainsi que nous l'apprend une de ses lettres à Mme de Boufflers, il ne pouvait supporter

1. *Correspondance*, 19 février 1763. *Œuvres complètes*, vol. VII, p. 336.

l'idée de vivre dans une ville et il redoutait les fatigues d'un long voyage, il craignait de plus que ses ressources ne fussent pas suffisantes pour lui permettre de vivre en Angleterre et il ne voulait pas les augmenter en acceptant des cadeaux, mais il craignait surtout d'être mal vu des Anglais, à cause d'une remarque malveillante qu'il avait faite sur leur compte dans *Émile*. La remarque à laquelle il fait allusion se trouve dans une note du second livre.

« Je sais que les Anglois vantent beaucoup leur humanité et le bon naturel de leur nation, qu'ils appellent *good natured people* ; mais ils ont beau crier cela tant qu'ils peuvent, personne ne le répète après eux ¹. »

La principale raison de ses hésitations, pourtant, était peut-être un fait que la prudence et la courtoisie l'empêchaient de révéler. Il ne comprenait pas les Anglais et ne les aimait pas davantage ².

Il raconte dans ses *Confessions* que Mme de Verdelin l'ayant poussé à écrire à Hume pour reprendre les pourparlers relatifs à son installation en Angleterre, il refusa.

« Comme je n'avois pas naturellement de penchant pour l'Angleterre et que je ne voulois prendre ce parti qu'à l'extrémité, je refusai d'écrire et de promettre ³. »

1. *Œuvres complètes*, vol. I, p. 533.

2. Dans les *Confessions*, partie II, livre XI, il dit crûment : « Je n'ai jamais aimé l'Angleterre ni les Anglais. » *Œuvres complètes*, vol. III, p. 132.

3. *Confessions*, partie II, livre XII. *Œuvres complètes*, vol. III, p. 167.

Telle est sans doute la véritable explication de sa conduite.

Cependant Mme de Boufflers, Mme de Vadelin et lord Keith avaient fait pour lui ce qu'il ne voulait pas faire lui-même. Par suite, il reçut, à Strasbourg, une nouvelle lettre de Hume qui lui proposait de venir le chercher et de l'accompagner à Londres et de prendre toutes les dispositions nécessaires pour son installation.

Hume était, à cette époque, arrivé au faite de sa renommée, à la fois au point de vue littéraire et au point de vue social. Il venait d'être chargé d'affaires d'Angleterre à Paris où il était devenu l'idole des ruelles et des salons et ses ouvrages de philosophie et d'histoire lui avaient valu des hommages si extravagants qu'il en était lui-même étonné.

Rousseau ne fut pas insensible à l'honneur d'avoir pour protecteur un homme aussi distingué et finalement après avoir fait quelques difficultés pour la forme, il se décida à accorder au roi d'Angleterre la faveur qu'il avait eu primitivement l'intention d'accorder au roi de Prusse.

« Tout bien pesé, je me détermine à passer en Angleterre, écrivit-il à Peyron. » « Vos bontés, Monsieur, écrivit-il d'autre part à Hume¹, me pénètrent autant qu'elles m'honorent : la plus digne réponse que je puisse faire à vos offres est de les accepter et

1. *Correspondance*. Lettre à Hume, 4 décembre 1765; *Œuvres complètes*, vol. VIII, p. 55.

je les accepte. » Dans la seconde semaine de décembre il arriva à Paris et quelques heures après son arrivée, il tombait dans les bras de Hume.

Son arrivée à Paris fut le signal de manifestations extraordinaires. La noblesse, les personnes à la mode, les hommes de lettres, les savants, les gens du peuple essayèrent à l'envi de le voir.

« Il est impossible d'exprimer ou d'imaginer l'enthousiasme de cette nation pour lui, écrivit Hume à Blair, comme je suis censé l'avoir sous ma garde, tout le monde et surtout les grandes dames me harcèlent pour lui être présenté ; Voltaire et tous les autres sont entièrement éclipsés par lui¹. »

Le malheur était que l'arrêt du Parlement n'avait pas été rapporté et comme Rousseau s'entêtait à parader dans les Jardins du Luxembourg dans son costume arménien et paraissait ainsi défier ouvertement la loi, la police le prévint d'avoir à écourter son séjour, sans cela ni le passeport du prince de Conti, ni les murs du Temple ne l'empêcheraient d'être arrêté².

Rousseau tint compte de cet avertissement et le 4 janvier 1766³ il quitta Paris avec Hume et un ami genevois, M. de Luze. Ils furent arrêtés à Calais par le mauvais temps et ce ne fut pas avant le samedi 11 ou le dimanche 12 janvier, au soir, qu'ils purent

1. Burton, *Life of Hume*, II.

2. Grimm, *Correspondance*, I^{re} partie, vol. V, p. 124.

3. *Id.* Cette date est confirmée par les Lettres de Rousseau à Mme de Crequi et à Mme Latour.

mettre à la voile. En tout cas, ils arrivèrent à Londres le lundi 13¹.

La traversée de Calais à Douvres qui dura douze heures, ne fut rien moins qu'agréable. La mer était très agitée, il régnait une obscurité profonde et la température était si basse que les matelots eux-mêmes étaient à demi morts de froid. Hume descendit dans l'entrepont et souffrit cruellement du mal de mer, mais Rousseau resta courageusement sur le pont, gelé et trempé jusqu'aux os par l'embrun. Enfin on atteignit Douvres et les trois amis débarquèrent. Rousseau a raconté lui-même la scène du débarquement. Transporté par la pensée qu'il avait enfin mis le pied dans le pays de la liberté, en compagnie d'un homme aussi illustre que Hume, il se jeta au cou de ce dernier, tout surpris, l'étreignit passionnément en silence et couvrit sa figure « cette large figure sans expression » encore verte sans doute de récentes émotions, de baisers et de larmes. Après cette démonstration, on prit la route de Londres.

On sut bientôt que « le célèbre M. Rousseau », comme l'appelaient les journaux, était arrivé. « Tout le monde, dit le *London Magazine*, est curieux de voir cet homme qui par ses bizarreries, s'est attiré tant de désagréments². » Au bout de quelques jours il était presque aussi à la mode à Londres qu'à Paris. Le prince héritier, le beau-frère du roi, vint le voir in-

1. *London Chronicle* ; *Gentleman's Magazine* ; Lettre de Rousseau à Mme de Boufflers, 18 janvier 1766.

2. *London Magazine*, 1^{er} janvier 1766.

cognito ; le duc d'York vint aussi, semble-t-il, lui rendre visite, mais ne le trouva pas. Le général Conway, alors secrétaire d'État, et lady Aylesbury exprimèrent le désir de lui être présenté. Wilkes, qui venait d'arriver de Paris en secret afin de discuter avec le ministère les conditions moyennant lesquelles il consentirait à se taire, força la porte de Rousseau, à son grand mécontentement¹. Garrick donna un dîner en son honneur à sa maison de l'Adelphi et il invita des personnages distingués à se rencontrer avec lui. Il eut aussi l'attention de jouer spécialement pour lui² le rôle de *Lusignan* dans la *Zaïre* d'Aaron Hill et le rôle tripartite du poète, du Français et de l'homme ivre, dans *Léthé*³.

Rousseau se conduisit en cette occasion d'une façon caractéristique. Garrick avait fixé la représentation au jeudi 23 janvier, et il avait réservé une loge pour Rousseau en face de celle que le roi et la reine, qui désiraient le voir, devaient occuper. Cependant, lorsque l'heure de la représentation approcha, Rousseau déclara qu'il avait changé d'avis et qu'il resterait chez lui. Il donna comme excuse qu'il n'avait personne pour surveiller son chien et que si jamais on ouvrait la porte, il s'échapperait.

1. Horace Walpole à John Chute. *Correspondance* (édit. Cunningham), vol. IV, p. 458.

2. Cradoch, *Literary and Miscellaneous Memoirs*, vol. I, p. 205, 206.

3. Cradoch parle du rôle de lord Chalkstone, mais c'est évidemment une erreur.

« Fermez la porte, dans ce cas, dit Hume, et mettez la clef dans votre poche. » Rousseau suivit ce conseil mais pendant qu'ils descendaient l'escalier, le chien se mit à hurler. Rousseau revint alors précipitamment sur ses pas et déclara qu'il n'avait pas le cœur d'abandonner le pauvre animal dans un état pareil. Hume lui représenta que le roi et la reine s'attendaient à le voir et que Mrs Garrick avait décommandé des invitations pour lui faire une place dans sa loge, et qu'il serait absurde de désappointer tout le monde pour une raison aussi futile que l'agitation d'un chien.

Malgré cela, Hume eut toutes les peines du monde à le décider. Il est probable que la considération qu'il manquerait de courtoisie envers Mrs Garrick eut plus de poids sur lui que le désir de satisfaire la curiosité royale.

La salle était comble lorsqu'ils y entrèrent, car le roi et la reine n'étaient pas les seules personnes curieuses de le voir. Il était suffisamment en évidence, car il portait son costume arménien. Il se trouva qu'il entra dans sa loge au moment même où le roi et la reine pénétraient dans la leur. On remarqua que, pendant toute la durée de la représentation, les personnages royaux firent plus attention à lui qu'aux acteurs, mais cela prouve sans doute que Rousseau excitait leur surprise davantage que leur admiration. Il se conduisit en effet, semble-t-il, de la façon la plus extraordinaire. Il criait, riait et il en arriva à un tel état d'excitation que Mrs Garrick fut obligée de le

retenir par les pans de son habit pour l'empêcher de tomber dans le parterre. Après la représentation il alla trouver Garrick et lui dit en français : « J'ai pleuré pendant toute la durée de votre tragédie et ri pendant toute la durée de votre comédie sans en comprendre un seul mot¹. » Une lettre de lady Sarah Bunbury à lady Susan O'Brien, datée du 5 février 1766, montre bien l'impression produite par Rousseau sur le public londonien.

« En fait de nouvelles, M. Rousseau fait tous les frais de la conversation : tout ce que j'ai pu savoir de lui, c'est qu'il porte une pelisse et un bonnet de fourrure, qu'il est allé au spectacle et a exprimé le désir d'être placé de façon à voir le roi, ce qui, comme le dit Mrs Greville, est une pauvreté indigne d'un philosophe. Je trouve que son accoutrement est particulièrement ridicule et s'il est vrai, comme le disent les journaux, qu'il ait dit à Garrick qu'il l'avait fait rire et pleurer sans qu'il eût compris un mot, ceci à mon humble avis, était aussi très ridicule. Il voit peu de monde et il va aller vivre dans le Pays de Galles où il ne verra que des montagnes et des chèvres sauvages — autre pauvreté². »

La vanité est toujours méprisable et généralement ridicule, il était réservé à Rousseau de la rendre grotesque et répugnante.

1. Cradoch, *Memoirs*, vol. I, p. 205-6. *London Chronicle* des 23 et 25 janvier.

2. *Life and Letters of Lady Sarah Lennox*, vol. I, p. 167.

IV

C'est alors que commencèrent les ennuis que Horace Walpole avait prédits à Hume¹. Ce dernier s'était chargé d'assurer l'existence et le confort d'un homme sur lequel tous les yeux en Europe étaient tournés, mais qui prenait un malin plaisir, non seulement à rendre inutiles toutes les démarches qui pouvaient être faites en sa faveur, mais encore à se rendre lui-même ridicule et à rendre ses amis ridicules. Dans sa vanité démesurée, qui tournait à la monomanie, il affectait de mépriser le genre de vie que mènent généralement les hommes qui jouissent d'un certain renom et d'une certaine réputation et il bravait l'opinion par le contraste voulu entre son talent et la pauvreté et la misère dans lesquelles il vivait. S'il avait habité dans Saint-James et vécu de la même manière que son ami Hume, cela ne lui aurait fait aucun plaisir de voir tout le monde à Londres courir après lui, mais il était tout à fait à son goût que tout le monde vînt le voir dans les deux chambres misérables qu'il occupait avec son chien et sa maîtresse dans une ferme de Chiswich.

Hume était d'abord entré en pourparlers avec un jardinier de Fulham et le logement qu'on lui offrait aurait satisfait Diogène lui-même. C'était une misé-

1. Lettre à Lady Harvey. *Correspondence* (édit. Cunningham), vol. IV, p. 453.

nable cabane où il n'y avait qu'une chambre libre, contenant deux lits dont l'un était occupé par un malade¹. Cela aurait fait une installation suffisamment pittoresque mais ne pouvait pas faire l'affaire, car Thérèse devait arriver de Paris quelques jours plus tard.

Ce fut alors qu'on chercha du côté de Chiswich, on trouva une ferme où l'exilé s'installa et où il fut tranquille pendant quelque temps. Il y fut rejoint par Thérèse qui eut l'honneur d'être accompagnée de Paris à Londres par Boswell, expédition dont Boswell eut bien soin de ne pas se vanter à son ami Johnson.

Dans une lettre à Mme de Boufflers, datée de Londres, 19 janvier 1766, Hume donne d'intéressants détails sur cette femme et sur les difficultés que suscita son arrivée².

« Cette femme est le principal obstacle à son établissement. Notre compagnon, M. de Luze, dit qu'elle passe pour méchante et tâtillonne et qu'on l'accuse d'être la cause de son départ de Neuchâtel. Il reconnaît lui-même qu'elle est ignorante au point de ne savoir jamais dans quelle année, ni dans quel mois et quel jour du mois ou de la semaine elle se trouve et d'être incapable de distinguer entre elles les différentes pièces de monnaie. Cependant elle le mène absolument comme une nourrice mène un enfant. En son

1. Lettre à Mme de Boufflers, 18 janvier 1766. *Correspondance* ; *Oeuvres complètes*, vol. VIII, p. 63.

2. Burton, *Life of Hume*, vol. II, p. 305.

absence son chien l'a remplacée. Son affection pour cette créature dépasse tout ce que l'on peut imaginer. »

La fidélité de Rousseau à cette femme vulgaire peut s'expliquer, ainsi que le suggère M. Morley, par son mépris cynique pour la simple culture littéraire et son dédain des convenances sociales, par le fait qu'il éprouvait un certain sentiment de repos et un certain délassement dans sa stupidité passive, enfin par le sentiment d'affection qu'avait fait naître une longue association.

Cette liaison satisfaisait aussi sa vanité, car elle était à la fois une preuve de son indépendance et de son indifférence aux conventions sociales. Mais chez lui de même que chez Swift, le parvenu perçait sous le cynique et il a lui-même parlé de l'ineffable plaisir que lui causa le spectacle de Mme la maréchale de Luxembourg embrassant en public Mlle Thérèse Levasseur.

Un jour, le général Fitzpatrick étant allé le voir à Chiswich, le trouva très en peine d'avoir perdu son chien qui s'était échappé. Cependant Hume avait réussi à le rattraper et il le rapporta à Rousseau quelques minutes après l'arrivée de Fitzpatrick. Rousseau, fou de joie, accabla Hume de protestations de reconnaissance et se jetant sur son chien il le couvrit de baisers et de larmes¹.

Il ne laissait aucun repos au malheureux Hume. Il lui dit que Chiswich était trop près de Londres et

1. Roger, *Table Talk* (édit. Dyce), 106-7.

qu'il était assommé par les visiteurs et les badauds, ce qui n'était pas surprenant car les journaux étaient depuis quelque temps remplis de racontars sur son compte. La curiosité et la sympathie du public avaient encore été excitées davantage encore par la publication dans la *Monthly Review*, le *London Magazine*, et la *London Chronicle* ¹ d'articles retraçant l'histoire des persécutions qu'il avait eues à subir ². On était alors au milieu de l'agitation Wilkite et ces récits le firent glorifier comme un martyr de la liberté et de la tolérance.

Trouvant sans doute qu'il n'attirait pas suffisamment l'attention, il prit l'habitude de se promener dans son costume arménien, ce qui naturellement le faisait suivre par la foule.

Mais ces hommages, tout en le flattant, le gênaient et l'agaçaient. Il déclara qu'il voulait s'en aller dans

1. Janvier (1769), février, 16 janvier et 4 février ; il y a dans ce dernier numéro une notice biographique.

2. Dans la *Life of Charlemont* de Hardy se trouve un passage intéressant qui jette un jour nouveau sur la conduite et les habitudes de Rousseau à cette époque : « Quand, dit Charlemont, Hume et Rousseau arrivèrent de France, je rencontrai Hume dans le parc, par hasard, et je le félicitai de cette agréable relation en lui disant que j'étais persuadé qu'il devait être très satisfait de ce nouvel ami qui avait sans doute les mêmes idées que lui. — Non, mon ami, me répondit-il, vous vous trompez, Rousseau n'est pas ce que vous pensez ; il a un faible pour la Bible et il ne vaut vraiment pas mieux, à sa façon, qu'un chrétien. » Rousseau était affligé d'une vanité excessive. Quand il arriva à Londres, il était suivi par la foule, lorsqu'il se promenait avec son vêtement arménien, et aussi longtemps qu'il fit ainsi sensation, il fut parfaitement heureux.

un endroit où il pourrait se reposer et qu'il haïssait les villes et les foules. Ayant entendu parler d'un vieux cloître qui se trouvait dans le pays de Galles, il voulut aller s'y établir. Le pays de Galles, disait-il, lui rappellerait la Suisse et il était sûr qu'il pourrait y vivre et y mourir en paix. Ce projet n'eut pas de suites. Sur ces entrefaites un certain M. Stanley lui offrit une maison dans l'île de Wight mais il répondit que l'île de Wight était exposée au vent, qu'il n'y avait pas d'arbres ni de collines dénudées et que les habitants ne l'intéressaient pas. Dès que l'on sut dans le public que Rousseau cherchait une habitation, et Hume sans doute ne se fit pas faute de le faire savoir, plusieurs personnes lui offrirent spontanément un logement dans leur maison de campagne.

Un certain M. Townshend, entre autres, possesseur d'une grande fortune et qui admirait beaucoup les ouvrages de Rousseau, l'invita à venir vivre chez lui et pour qu'il se sentît tout à fait à l'aise, il lui offrit de prendre ce qu'il lui plairait de payer pour sa pension. Mais M. Townshend était marié et comme Rousseau exigeait que sa gouvernante, ainsi qu'on appelait alors Thérèse, prît place à la table de MM. Townshend, les pourparlers n'aboutirent pas.

Enfin on crut trouver une solution à la difficulté soulevée par la présence de Thérèse. Rousseau avait été, en compagnie de Hume, passer deux jours chez le colonel Webb. Il fut ravi des « naturelles et solitaires beautés » de l'endroit et déclara qu'il pensait qu'il y vivrait heureux : Hume entra aussitôt en pour-

parlers avec le colonel Webb pour l'achat de la maison et d'un petit terrain adjacent. On espérait que Rousseau allait enfin se fixer en cet endroit, mais tout à coup il changea d'avis. Bien que la propriété fût à quinze milles de la ville la plus proche il trouva qu'il n'était pas suffisamment dans la solitude et serait encore exposé à recevoir des visiteurs. De sorte que ce nouveau projet n'aboutit pas non plus.

Ce fut alors qu'il se mit dans la tête l'idée de ne plus recevoir de lettres. Elles lui avaient coûté vingt ou vingt-six louis d'or à Neuchâtel et il ne voulait plus payer de port. Aussi lorsque Hume à qui ses lettres étaient adressées vint lui en apporter toute une cargaison, il lui dit de les renvoyer au bureau de poste. Hume lui fit remarquer que si ces lettres étaient retournées à la poste, elles seraient ouvertes et lues et que tous ses secrets seraient connus ce qui serait aussi désagréable pour lui que pour ses amis. Il répondit avec impatience qu'il s'en moquait. Il est très possible que Hume, prévoyant les inconvénients qui résulteraient d'un acte aussi inconsidéré et estimant qu'il valait mieux que les affaires de son ami fussent connues de lui que d'étrangers, ait pris sur lui d'opérer un triage de cette correspondance ce qui aurait justifié l'accusation que Rousseau porta plus tard contre lui.

Cependant Hume avait essayé, entre temps, de lui rendre un autre service. Avant de s'embarquer à Calais, il lui avait demandé si, le cas échéant, il accepterait de recevoir une pension du roi. Rousseau avait

répondu qu'il s'en remettrait entièrement à l'avis de lord Keith. Hume, ne doutant pas de ce que serait cet avis, s'aboucha dès son arrivée à Londres avec le général Conway, alors secrétaire d'État et le général Grøeme, secrétaire et chambellan de la reine et les pria de parler de la pension au roi. Leur démarche fut couronnée de succès et il fut décidé que Rousseau recevrait une pension de cent livres à la condition que l'octroi de cette pension ne serait pas rendu public.

Il accepta cette condition mais l'affaire resta en suspens par suite de la maladie du général Conway. Il eût été sans doute plus agréable de recevoir une pension sans condition mais il n'est pas surprenant qu'une telle condition ait été imposée. La popularité de Rousseau, en effet, n'était nullement universelle. La foule qui n'avait lu ni la *Nouvelle Héloïse* ni le *Contrat social* pouvait courir après lui, les personnes qui donnaient le ton à la société telles que lady Aylesbury et lady Kildare pouvaient dire à Hume, ainsi que l'exubérante Mrs Cockburn : « Oh, amenez-le donc avec vous, les Anglais ne sont pas dignes de lui. Ce doux vieillard s'asseyera sous un chêne et écoutera les chants des Druides, amenez-nous le cher Rousseau¹ ! », mais beaucoup d'autres personnes auraient probablement été de l'avis de Gray et de Burke²

1. *Letters of Eminent Persons*, p. 125.

2. Burke a exprimé sans ambages ce qu'il pensait de lui : « Nous avons en Angleterre le fondateur et le grand professeur de la philosophie de la vanité. Comme j'ai eu l'occasion de sa-

qui estimaient qu'il n'avait jamais été plus clairvoyant que lorsqu'il dit, en faisant allusion à ses ouvrages : « Je crains toujours que je pêche par le fond et que tous mes systèmes ne sont que des extravagances » et plus nombreux encore étaient ceux qui auraient approuvé l'opinion exprimée par Johnson, lorsque Boswell lui demanda s'il pensait que Rousseau fût vraiment un méchant homme : « Si vous voulez parler sérieusement, j'estime qu'il est un des pires hommes qui existent, c'est un coquin qui doit être chassé de la société, ainsi qu'il l'a été. Trois ou quatre pays l'ont expulsé et c'est une honte qu'il soit protégé dans le nôtre. » « Je signerais plus volontiers, ajoutait-il, une sentence pour la déportation de Rousseau que pour celle d'aucun criminel qui est sorti de l'Old Bailey depuis de longues années¹. »

Mais Johnson, de l'avis des amis de Rousseau, était un bigot, Gray un ermite et Burke lui-même n'était pas un oracle. Il y a dans le *Diary* de Mme d'Arblay un passage intéressant qui rend compte de l'impression produite par Rousseau sur son royal bienfaiteur.

voir jour par jour ce qu'il faisait, il ne m'a laissé aucun doute sur son absence de principes, dans le domaine moral comme dans le domaine intellectuel et il m'a convaincu qu'il n'avait que de la vanité. Ce défaut était si prononcé chez lui qu'il confinait à la folie. » *Letter to a Member of the National Assembly*, *Works* (édit. Bohn), vol. II, p. 536. Burke connaissait les œuvres de Rousseau bien avant de faire la connaissance de l'auteur. Son opinion sur ses ouvrages se trouve exprimée dans l'*Annual Register*, 1762, p. 227.

1. Boswell. *Johnson*, édit. Croker, 1851, p. 175.

« Mrs Delany a raconté plusieurs histoires qui lui étaient revenues aux oreilles, au sujet du séjour de Rousseau en Angleterre... Le roi en raconta d'autres qu'il avait apprises personnellement, d'après lesquelles Rousseau avait fait preuve d'une vanité de sauvage et d'insolente ingratitude... « L'ingratitude, Sire, dis-je, n'est pas son principal défaut. Quand mon père était à Paris, quelque temps après le retour d'Angleterre de Rousseau, il alla le visiter dans sa mansarde et la première chose que Rousseau lui montra fut le portrait de votre Majesté¹. »

Mais revenons à notre sujet. Parmi les amis à qui Hume avait parlé des difficultés qu'il éprouvait à satisfaire les caprices de Rousseau, se trouvait un certain M. Davenport, riche propriétaire et homme cultivé, qui possédait plusieurs maisons de campagne, entre autres un château qu'il occupait rarement, à Wooton, près d'Ashbourne, dans le Derbyshire. Ce château était situé à seize milles de toute ville et entouré de rocs et de forêts; il se dressait sur le versant d'une colline élevée qui dominait une lande sauvage et pittoresque et du haut de laquelle on découvrait un immense panorama de montagnes, de bois et de prairies. Le village de Wooton se trouvait un peu plus haut, à un demi-mille environ du village d'Elleston. Ce site ne pouvait guère offrir d'attractions qu'à ceux qui aimaient la nature et la solitude, car quelques fermes disséminées, un petit hameau et

1. *Diary and Letters*, vol. II, p. 397.

quelques maisons de campagne très éloignées les unes des autres étaient les seuls signes de l'existence d'êtres humains dans cette région. Le climat était lourd et humide pendant la plus grande partie de l'année et la température était glaciale en hiver et au début du printemps. Bien que le paysage fût essentiellement pittoresque et très imposant, il était quelque peu sombre et austère. Rousseau fut enthousiasmé par la description qu'on lui fit de Wooton et déclara que ce serait un endroit parfait pour y finir ses jours¹. M. Davenport aurait volontiers mis sa maison à sa disposition et l'aurait de plus nourri gratuitement, il en avait d'ailleurs exprimé l'intention, mais Hume lui expliqua qu'une pareille offre serait regardée comme une insulte par son susceptible protégé. Les revenus de Rousseau, provenant en partie des contrats avec ses éditeurs et en partie d'une petite rente que lord Keith lui avait fait accepter, il n'avait fait cet honneur qu'à lui seul, s'élevaient à £ 80 par an et Hume lui suggéra de payer £ 30 pour lui-même et pour sa gouvernante. M. Davenport accepta volontiers cette proposition et c'est ainsi que Rousseau et Thérèse quittèrent Chiswick pour Wooton.

La veille de leur départ, il se passa chez Hume, dans son appartement de Lisle Street, une scène très curieuse au cours de laquelle se renouvelèrent les

1. Une lettre de Rousseau à Mme de Luze, du 10 mai 1766, contient une description très complète de Wooton et de ses environs. *Œuvres complètes*, vol. VIII, p. 92, 93.

gênantes démonstrations qui avaient eu lieu sur la plage de Douvres. Pour expliquer cet incident, il nous faut remonter en arrière.

Six semaines auparavant environ, Hume avait écrit à Blair : « Les philosophes de Paris m'ont prédit que je ne pourrais conduire Rousseau à Calais sans que nous nous querellions, mais je pense que je pourrais vivre avec lui toute ma vie dans des termes d'amitié et d'estime réciproques. » Les philosophes de Paris étaient plus clairvoyants qu'il ne le croyait et devait bientôt s'en apercevoir.

Un soir, chez Mme Geoffrin, peu de temps avant que Rousseau et Hume quittent Paris, Horace Walpole plaisantait les travers de Rousseau, en particulier la prétention qu'il avait d'avoir beaucoup d'importance aux yeux des grands. Il suggéra qu'il serait très amusant de fabriquer une lettre du roi de Prusse, conçue en termes très flatteurs, l'invitant à aller le voir à Potsdam.

Aussitôt rentré chez lui, il se mit au travail et rédigea un projet de lettre. Le lendemain il montra cette lettre à Helvétius et au duc de Nivernais, qui en furent si amusés qu'après avoir corrigé quelques fautes de français, ils persuadèrent Walpole d'en faire circuler des copies parmi leurs amis¹. Au bout

1. Lettre à Hume, 10 juillet 1766. Comme elle n'est pas très longue nous allons la reproduire. Elle se trouve également dans la *Life of Hume* par Burton, p. 321, et dans la *Correspondence* d'Horace Walpole (édit. Cunningham), vol. IV, p. 463, Walpole raconte en détail comment cette lettre fut composée.

de quelques jours, la lettre avait fait le tour de Paris. « Les copies, écrivit Horace Walpole à Conway, se sont répandues comme une traînée de poudre et me voici à la mode¹. » Cette lettre n'était pas un très brillant jeu d'esprit², mais elle produisit une sensation extraordinaire, ou, comme dit Walpole, « un bruit énorme dans une ville où à la suite d'un événement quelconque tous les gens courent et piaillent comme une bande de poules ». La nouvelle arriva bientôt en Angleterre et dans la *British Chronicle* du 31 janvier un entrefilet parut dans la colonne des nouvelles de l'étranger. « Il circule à Paris une lettre qu'on dit écrite par le roi de Prusse, mais dont l'authenticité n'est pas bien établie. Avant l'apparition

1. *Correspondance* (édit. Cunningham), vol. IV, p. 463.

2. « Mon cher Jean-Jacques. — Vous avez renoncé à Genève votre patrie. Vous vous êtes fait chasser de la Suisse, pays tant vanté dans vos écrits; la France vous a décrété; venez donc chez moi. J'admire vos talents; je m'amuse de vos rêveries qui (soit dit en passant) vous occupent trop et trop longtemps. Il faut à la fin être sage et heureux; vous avez fait assez parler de vous par des singularités peu convenables à un véritable grand homme: démontrez à vos ennemis que vous pouvez avoir quelquefois le sens commun: cela les fâchera, sans vous faire tort. Mes états vous offrent une retraite paisible: je vous veux du bien, et je vous en ferai, si vous le trouvez bon. Mais si vous vous obstinez à rejeter mon secours, attendez-vous que je ne le dirai à personne. Si vous persistez à vous creuser l'esprit pour trouver de nouveaux malheurs, choisissez-les tels que vous voudrez; je suis roi, je puis vous en procurer au gré de vos souhaits, et ce qui sûrement ne vous arrivera pas vis-à-vis de vos ennemis, je cesserai de vous persécuter, quand vous cesserez de mettre votre gloire à l'être. Votre bon ami.

« Frederick. »

de cette note, Hume parla de la lettre à Rousseau, mais il semble y avoir d'abord prêté fort peu d'attention car il supposait qu'elle provenait de ses ennemis de Genève. A la fin, le bruit lui revint que c'était Walpole qui l'avait mise en circulation. Walpole, il le savait, était un ami de Hume. Il demanda alors à Hume si le bruit qui courait était exact, mais Hume éluda la question, car il avait malheureusement, un instant auparavant, donné à signer à Rousseau une lettre autorisant Walpole à rapporter de Paris des papiers importants qui lui appartenaient. Ce fait éveilla les soupçons de Rousseau. Il se demanda si Hume n'était pas complice de la cruelle mystification de la lettre de Frédéric et s'il n'était pas ligué avec ses persécuteurs. Il avait déjà découvert avec surprise que le fils de l'un de ses ennemis de Genève les plus acharnés, le médecin Tronchin, était non seulement intime avec Hume, mais logeait chez lui ; fait que Hume avait assez maladroitement expliqué en disant que le fils n'était pas comme le père. Il se rappela aussi qu'un certain nombre de ses lettres avaient été ouvertes, que les journaux depuis quelque temps avaient cessé de faire son éloge et que Thérèse et lui avaient été traités avec une froideur marquée par l'une des dames de la maison. Il se remémora également un incident extraordinaire qui s'était produit pendant le voyage de Paris à Calais. Il avait couché, dans un hôtel, dans la même chambre que Hume. Au milieu de la nuit il entendit ce dernier crier, dans son sommeil, à plusieurs

reprises et d'une voix terrible : « Je tiens Jean-Jacques Rousseau ! Je tiens Jean-Jacques Rousseau ! » Il avait essayé de se tranquilliser sur le sens de ces paroles et de rire le lendemain de la terreur qu'elles lui avaient causée, mais il fut persuadé que David Hume l'avait attrapé comme un chasseur force le gibier. Il ruminait tous ces souvenirs dans sa tête quand il vit Hume pour la dernière fois avant de partir pour Wooton. Ils venaient de finir de dîner, Thérèse s'était retirée et ils s'étaient assis tous deux en silence au coin du feu.

Pendant le dîner, Thérèse et lui avaient été frappés et gênés de la façon étrange dont leur hôte les avait regardés alternativement, et de « l'expression diabolique » de son regard. Quand les deux amis restèrent seuls, Hume continua à le regarder fixement, Rousseau essaya de lui rendre la pareille, mais il n'y put parvenir, il tremblait sous ce regard et il fut sur le point de défaillir. Ses soupçons en furent fortifiés, mais en levant de nouveau les yeux sur son ami, il se dit que si sa figure avait une expression diabolique, ses traits étaient ceux d'un honnête homme. Il fut pris de remords et se méprisa lui-même, il se jeta au cou de Hume, le regarda dans les yeux et la figure baignée de larmes et la voix brisée de sanglots, il s'écria avec passion : « Non, David Hume n'est pas un traître, cela n'est pas possible ; et s'il n'étoit le meilleur des hommes, il faudrait qu'il en fût le plus noir. » Cette scène dut considérablement embarrasser Hume, mais il resta parfaitement calme, rendit poli-

ment, mais froidement, à son hystérique ami « ses caresses », lui frappa plusieurs fois dans le dos en répétant : « Mon cher monsieur ! Quoi donc, mon cher monsieur ? » et sans autres commentaires, il alla se coucher¹.

Rousseau arriva à Wooton avec Thérèse dans la troisième semaine de mars, mais il était de mauvaise humeur et avait un nouveau grief contre Hume. Mr Davenport, désireux de lui éviter la dépense du voyage ou plutôt de la réduire à une somme insignifiante, avait eu la délicatesse de recourir à un innocent stratagème. Il avait retenu une chaise de poste et il fit croire à Rousseau que c'était une voiture publique qui par un heureux hasard se trouvait quitter Londres précisément le jour du départ de Rousseau, le 19 mars ; pour rendre son histoire encore plus plausible, il avait même eu soin de faire insérer une annonce dans un journal pour annoncer le départ. Mais d'une façon ou d'une autre les soupçons de Rousseau furent éveillés. Il demanda des explications à Hume et l'accusa d'avoir voulu l'insulter, de connivence avec Mr Davenport. Il lui dit qu'il n'était pas un mendiant et qu'il ne voulait accepter d'aumône

1. Rousseau a donné, à quatre reprises différentes, un récit complet de cette scène absurde, dans une lettre à Mme de Boufflers, dans une autre à Malesherbes, dans une longue lettre à Hume et dans son *Récit des particularités de la vie de J.-J. Rousseau*. Voir également le *Succinct Account* de Hume. Dans une lettre au Dr Blair, Hume attribue simplement la conduite de Rousseau à l'ennui que lui avait causé l'incident de la chaise de poste.

de personne, rien n'aurait pu l'offenser plus cruellement que cette offre ¹.

Peu de temps après son arrivée à Wooton, il écrivit à Hume deux lettres très aimables, l'appelant « son cher protecteur » et lui exprimant sa gratitude de tout ce qu'il avait fait pour lui². Mais les doutes qu'il avait eus sur sa sincérité n'étaient pas dissipés et dans une lettre à d'Ivernois, écrite seulement deux jours après sa seconde lettre à Hume, il parle de l'intimité de Hume avec le fils de Tronchin, et ajoute : « Il est très lié encore à Paris avec mes plus dangereux ennemis », il remarque aussi que les journaux avaient cessé de faire son éloge et que ses lettres avaient été interceptées et ouvertes ; il montre, en somme, que tous ses vieux griefs, fondés ou imaginaires, contre Hume, lui trottaient encore dans la tête. Une semaine après son arrivée à Wooton, il écrivit à Mr Davenport pour le prier instamment d'avoir soin que ses lettres ne passent pas par d'autres mains que les siennes ou celles de ses domestiques, il lui demanda de tenir cette lettre secrète en ajoutant « un jour, quand nous nous connaissons mieux l'un l'autre, je vous en dirai davantage à ce sujet ³. »

Ce fut alors que se produisit un événement qui envenima les choses. Le 3 avril, la fausse lettre de Frédéric fut publiée à la fois en français et en anglais

1. Lettre à Peyron, 4 octobre 1766.

2. 22 mars et 29 mars ; *Œuvres complètes*, vol. VIII, p. 76,

3. *Lettres inédites*, par Streckeisen-Moulton, p. 457.

dans la *St-James's Chronicle*, et deux jours plus tard une traduction de cette lettre parut dans la *British Chronicle* et la *London Chronicle*.

Rousseau fut furieux. Il écrivit immédiatement au directeur de la *St-James's Chronicle* pour se plaindre de l'insulte faite au roi de Prusse aussi bien qu'à lui-même, en faisant remarquer que le fait d'avoir inséré la lettre avec la signature de Frédéric était se rendre complice d'un faux, car, ajoutait-il, cette lettre avait été fabriquée à Paris. « Ce qui navre et déchire mon cœur, disait-il encore, l'imposteur a des complices en Angleterre¹. »

La lettre de Rousseau parut le 10 accompagnée d'une note de la Rédaction, qui disait :

« L'imposture en question était bien innocente et nous ne supposons pas qu'elle ait trompé beaucoup de lecteurs ; on nous dit que ce fut un jeu d'esprit dont l'auteur est un Anglais qui est en ce moment à Paris et qui est bien connu parmi les écrivains aristocratiques. »

Dans le même journal fut publiée une lettre à Rousseau, soi-disant écrite en français par un quaker qui signait : « Q. A. »

« Ne t'effarouche pas une bagatelle ; tu es ici dans un pays de liberté ; la liberté a ses inconvénients, comme vous voyez, elle s'émancipe parfois avec des caractères plus respectables que la tienne ;... ainsi tes termes de « navre » et « déchire » sont un peu trop forts » (*sic*).

1. *Correspondance. Œuvres complètes*, vol. VIII, p. 85.

Dans le numéro du 3 mai, il trouva un défenseur :

« Laissez-moi recommander, dit l'auteur de l'article, à mes confrères gratte-papier de se contenter de se taquiner entre eux. Le Philosophe est trop au-dessus de nous ; laissons-le tranquille dans sa retraite du Derbyshire. Il produira peut-être une œuvre dont l'honneur rejaillira sur le pays dans lequel il vit, et le fait d'avoir adopté un Rousseau nous justifiera jusqu'à un certain point devant la postérité de notre propre pénurie de mérite littéraire¹. »

Rousseau était certain, dès lors, que ses soupçons à propos de Hume étaient justifiés. Hume était l'ami de Walpole qui avait mis la lettre en circulation, de d'Alembert qui l'avait écrite, des directeurs de journaux qui l'avaient publiée.

Il exposa ses griefs contre son perfide ami dans ses lettres à Mme de Boufflers, à son cousin F.-H. Rousseau, à Peyron, à Malesherbes et à d'autres correspondants². Il disait qu'il regardait Walpole comme l'agent secret de trois ou quatre personnes qui avaient

1. « J'y reconnois à l'instant le style de M. d'Alembert... mon ennemi d'autant plus dangereux qu'il a soin de cacher sa haine ». Lettre à Malesherbes, 10 mai 1766. Il n'avait pas lu apparemment la note de la *St James's Chronicle*, ou peut-être n'avait-il pas compris l'allusion contenue dans cette note. Il dit plus tard dans sa lettre à Hume qu'il était sans importance que la lettre fût de la composition de d'Alembert ou de celle de son prête-nom Walpole.

2. Cf. sa correspondance du 9 avril au 22 mai et la Lettre à Hume datée du 10 juillet.

formé un complot contre lui, complot dont il ne pouvait comprendre la raison « mais dont, ajoutait-il, je vois et sens l'exécution successive de jour en jour ». Ces personnes étaient : Hume, d'Alembert, Voltaire et Tronchin. A la même époque une autre insertion dans les journaux anglais, insertion dont il rendait Hume responsable¹, augmenta son irritation. Depuis la controverse qui avait eu lieu au sujet des représentations théâtrales à Genève, Voltaire avait toujours fait preuve envers lui d'une implacable hostilité. *La Guerre civile de Genève* et *l'Ingénu*, il est vrai, n'avaient pas encore paru et Rousseau semble n'avoir jamais su que Voltaire était l'auteur des *Sentiments des Citoyens* ; en 1761 cependant parurent, sous le nom du marquis de Ximenès, les *Lettres sur la Nouvelle Héloïse* et en 1766 la cruelle *Lettre au Docteur Pansophe*².

Aussitôt après la publication de cette lettre, les passages les plus cinglants furent traduits et, suivant Rousseau, corsés dans la traduction, et ils parurent

1. Lettre à Hume, 10 juillet 1766.

2. Voltaire a nié à plusieurs reprises qu'il en fut l'auteur, mais Decroix, le collaborateur de Condorcet, était persuadé que Voltaire l'avait écrite et Beuchot l'a insérée sans hésitation dans l'édition de ses œuvres. Il est prouvé que si Voltaire n'écrivit pas cette lettre en entier, il en composa du moins une partie, son propre démenti est évidemment sans valeur. Dans une lettre du mois de novembre 1766, il a l'impudence de dire : « Il prétend que je lui ai écrit..., moi qui ne lui ai pas écrit depuis environ neuf ans », et cela après les *Sentiments* et les *Lettres sur la Nouvelle Héloïse* !

dans *Lloyd's Evening News*. Vers la même date (12 avril), la *London Chronicle* publia une traduction d'une lettre très violente de Voltaire à Rousseau, à l'occasion d'une protestation présentée contre l'excommunication de Rousseau par le Conseil de Genève sous prétexte que les partisans de Voltaire et d'Alembert avaient pesé sur la décision du Conseil. Deux articles tendancieux parurent un peu plus tard : dans l'un on attribuait la réception favorable que Rousseau avait reçue à Paris au respect inspiré par Hume et on disait qu'il était le fils d'un musicien, ce qui semble l'avoir fort ennuyé ; dans l'autre on lui reprochait « d'ouvrir sa porte aux riches et de la fermer aux pauvres » et « d'être froid avec ses amis ».

Il attribua sans hésitation à Hume la paternité de ces articles « diffamatoires » comme il les appelait¹.

On voit que si Rousseau avait tort de supposer que Hume était pour quelque chose dans leur publication, il avait parfaitement raison quand il parlait du changement d'attitude de la presse à son égard. Les journaux et les revues, il est à peine besoin de le dire, avaient rempli leurs colonnes de tous ces racontars non pas qu'il existât contre Rousseau, dans la presse, un sentiment d'animosité — en réalité les journalistes comme les politiciens n'aiment ni ne haïssent

1. Hume n'avait pas même lu ces articles, cf. le *Succinct Account*. Leur auteur était un ami de Gibbon, Deyverdun, qui l'avoua plus tard à Hume et lui demanda de faire connaître ce fait au public. — Hume, *Private Correspondence*, p. 230.

personne — mais parce que Rousseau faisant l'objet de toutes les conversations, cela leur fournissait de la copie.

Pendant ce temps, Hume qui ne se doutait pas de la tempête qui se préparait à Wooton, avait fait de nouvelles démarches au sujet de la pension. Un jour le général Conway lui mit entre les mains une lettre qu'il avait reçue de Rousseau. Cette lettre n'existe plus et nous ne connaissons son contenu que d'après une lettre de Hume à Rousseau, en date du 17 mai, qui a été publiée par Streckeisen Multon, dans laquelle Hume disait à Rousseau combien le général Conway et lui avaient été contrariés de ce qu'il eût refusé la pension. Rousseau ne répondit pas à Hume, mais il écrivit au général Conway. Il était profondément touché, disait-il, des faveurs que Sa Majesté avait daigné lui accorder et des bons offices de Conway. Il ne voulait pas refuser la pension. Loin de rejeter les bienfaits du Roi par vanité, il mettrait sa vanité à s'en parer et le seul regret qu'il avait était de ne pouvoir s'honorer autant lui-même aux yeux du monde qu'à ses propres yeux. Il demandait que l'honneur qu'on voulait lui conférer fût remis à des temps meilleurs et l'on se rendrait compte alors qu'il avait seulement attendu pour le réclamer de pouvoir s'en rendre digne. Il semblait évident, d'après cette lettre, qu'il n'accepterait la pension que si elle était rendue publique. Conway n'était pas disposé à poser de nouveau la question devant le roi, Hume finit pourtant par l'y décider et obtint aussi l'inter-

vention du duc de Richmond. Il leur était impossible, cependant, d'exposer le roi à l'affront d'un second refus. Hume écrivit donc de nouveau à Rousseau, bien qu'il n'eût pas reçu de réponse à sa précédente lettre, lui exposa ce qu'il avait fait et le pria de dire d'une façon définitive s'il accepterait la pension au cas où elle lui serait ouvertement accordée.

Ce fut alors que la tempête éclata. Huit jours après, arriva la réponse de Rousseau. « Je croyais, disait-il, que mon silence, interprété par votre conscience, en aurait dit assez, mais puisque vous ne voulez pas le comprendre, je parlerai. Je vous connais sans que vous vous en doutiez. » Il ajoutait qu'il lui avait déjà dit que s'il n'était pas le meilleur des hommes, il en était le pire, qu'il ne voulait plus avoir aucun rapport avec lui et qu'il n'accepterait plus rien par son intermédiaire. Il terminait en lui disant adieu pour toujours ¹.

Hume fut aussi indigné que surpris. Il répondit sur-le-champ, avec une passion et une véhémence peu ordinaires chez lui, pour demander une explication. « Vous me la devez, vous la devez à la vérité, à l'honneur et à la justice et à tout ce que les hommes considèrent comme sacré. Dites-moi ce qui vous a offensé : dites-moi de quoi je suis accusé. Dites-moi le nom de celui qui m'accuse. » Rousseau lui donna satisfaction. Ce qu'il lui dit a déjà été mentionné. La clé de sa lettre est l'aveu naïf par lequel elle débute :

1. *Letters of Eminent Persons*, p. 241.

« Je ne sais que ce que je sens. » Locke a remarqué que la différence entre la manière de raisonner d'un fou et celle d'un imbécile est qu'un imbécile raisonne à faux sur des principes vrais, tandis qu'un fou raisonne justement sur des principes faux. C'est exactement ce que Rousseau fit dans cette circonstance. Son imagination malade lui fournit les données de son raisonnement, mais sa logique est irréprochable et ses conclusions inéluctables.

Nous savons qu'en réalité Hume, loin d'avoir participé à la fabrication de la lettre à Frédéric, n'en eut connaissance qu'après sa publication, que loin d'être l'auteur des articles soi-disant diffamatoires parus dans la presse anglaise, il n'écrivit jamais et n'inspira jamais aucune ligne qui eût pu blesser les sentiments de Rousseau et, encore moins, jeter le discrédit sur lui.

Nous savons qu'il n'était pas de connivence avec les ennemis de Rousseau, qu'il n'avait aucune relation avec Voltaire et le Dr Tronchin, et que son intimité avec Walpole et d'Alembert n'avait rien à faire avec Rousseau ; que s'il n'arrêta pas les calomnies qui couraient sur le compte de son ami, c'est que cela ne lui fut pas possible, que s'il n'expliqua pas sa conduite à Rousseau, c'est qu'il ne se doutait pas qu'il eût aucune explication à lui donner.

D'un autre côté, il faut dire, pour être juste envers Rousseau, qu'il n'y a aucune raison de supposer qu'en agissant comme il le fit, il n'était pas de parfaite bonne foi. Il est presque certain qu'il était con-

vaincu de l'exactitude de ce qu'il prétendait et que sa conduite n'était pas dictée par des motifs inavouables. Mme de Boufflers a dit de lui très justement : « Ne croyez pas qu'il soit capable d'artifice, ni de mensonge, qu'il soit un imposteur ni un scélérat. Sa colère n'est pas fondée, mais elle est réelle. »

Si l'on considère les effets de la conduite qu'il adopta, les torts qu'il eut envers son bienfaiteur et la criminelle ingratitude dont il fit preuve, il est vraiment surprenant de trouver dans son récit tous les signes de la sincérité.

Il n'est pas, à vrai dire, un seul incident qu'il n'interprète pas de travers ou qu'il ne dénature, mais en revanche tous les faits sont exactement racontés dans tous leurs détails : les faits qu'il cite peuvent être imaginaires, mais il semble qu'il dit la vérité. Il n'a jamais recours au mensonge ou à la falsification délibérée. Chaque ligne de sa lettre a l'accent de la sincérité, mais c'est là la terrible sincérité de la monomanie.

Hume savait parfaitement que la lettre de Rousseau était faite pour être publiée et aurait fait le tour de l'Europe en quelques semaines. Son indignation était compréhensible et sa perplexité excusable et sa correspondance de cette époque montre qu'il était à la fois indigné et perplexe. Il écrivit à Rousseau une lettre peu digne, dans laquelle il se plaignit que Rousseau eût dénaturé la « tendre scène » qui s'était passée entre eux la veille de son départ pour Wootton, il expliqua que l'expression soi-disant diabolique

de son regard venait de l'habitude qu'il avait de regarder fixement devant lui quand il était absorbé, il ajouta que la scène qui avait eu lieu entre eux n'avait eu pour cause que l'incident de la chaise de poste et refusant d'entrer dans d'autres détails, il termina en rappelant à son ami d'autrefois le service qu'il lui avait rendu en essayant de lui faire obtenir une pension et en lui disant adieu pour toujours¹.

Cependant dans une lettre au D^r Blair, sa colère se donna libre cours et il parla de son ingrat protégé comme du « plus noir et plus atroce gredin qui fût au monde », ajoutant qu'il était profondément honteux de tout ce qu'il avait jamais écrit en sa faveur.

Pendant plusieurs semaines, Hume et Rousseau soulagèrent leur rancune réciproque en racontant l'affaire à leur façon à leurs amis communs, mais bientôt leur querelle devient publique. Un article à ce sujet parut au début du mois d'août dans la *Gazette de Bruxelles* et cet article fut copié et amplifié par les journaux anglais et les revues anglaises.

Au début personne ne savait de quel côté se ranger et l'opinion était en suspens. Mais bientôt les partis commencèrent à se former. On ne parlait que de cette querelle aussi bien à Londres qu'à Paris et Hume exagérait à peine en disant que si le roi d'Angleterre avait déclaré la guerre au roi de France, on n'en aurait pas parlé davantage. « La rupture de M. Hume et de Jean-Jacques a fait un bruit terrible ici, » écrivit Mme Ric-

1. Burton, *Life of Hume*, vol. II, 341-2.

coboni à Garrick. Hume avait menacé de publier un compte rendu détaillé de l'affaire et il s'était alors décidé à le faire. Mais ses amis l'en dissuadèrent fortement, lord Keith et Mme de Boufflers par égard pour Rousseau, aussi bien que pour lui-même, Horace Walpole pour éviter le ridicule, Adam Smith pour des raisons de prudence, qu'il exposa très bien.

« Vous pouvez être sûr que son plus grand désir est précisément de vous voir écrire contre lui. Il commence à tomber dans l'oubli en Angleterre et il espère se donner de l'importance en provoquant un adversaire illustre. Il trouvera beaucoup de partisans : le clergé, les Whigs, les Jacobites, tous les hommes sages de la nation anglaise qui seront enchantés de mortifier un Écossais et d'applaudir un homme qui a refusé une pension du roi. Il est assez probable, d'ailleurs, qu'il ait été payé très cher par eux pour la refuser et qu'il ait eu en vue cette compensation¹. »

Adam Smith était alors à Paris et son avis était partagé par la plupart des amis français de Hume, le baron d'Holbach, Turgot, Mme Riccoboni, Mlle Riancour, et beaucoup d'autres.

Vers la fin de juillet cependant les avis changèrent. Au cours d'une réunion à Paris des hommes de lettres, amis de Hume, réunion convoquée par d'Alembert, il fut décidé à l'unanimité qu'il devait se justifier en publiant une relation complète de l'affaire. « Je m'a-

1. Burton, *Life of Hume*, vol. II, 341-342. Lettre datée 7 octobre 1766.

perçois, lui écrivit le baron d'Holbach, que la plupart de ceux qui s'intéressent à vous sont d'opinion que vous ne pouvez vous dispenser de vous justifier, cela est devenu nécessaire, à cause du grand nombre de partisans fanatiques que Rousseau a dans toute l'Europe et spécialement ici ; maintenant déjà ils spéculent sur votre silence et disent qu'il est étrange que des accusations aussi graves que celles que vous portez contre Rousseau soient portées sans preuves. C'est ainsi que je suis obligé de mettre trêve à mes conseils pacifiques¹. »

En fait, Rousseau, avec l'accent de l'innocence outragée, avait écrit à tout le monde que Hume n'osait pas publier ses accusations contre lui ni produire ses preuves. Mais ce qui poussa peut-être le plus Hume à suivre la ligne de conduite qu'il adopta fut la menace de Rousseau de faire appel à la postérité. On savait qu'il écrivait ses *Confessions* et qu'il avait l'intention de raconter l'histoire que Hume n'avait ni le courage ni l'honnêteté de raconter. Hume ne voulut naturellement pas laisser sa réputation à la merci du fou le plus sincère en apparence et le plus éloquent qui ait jamais existé. S'il devait être cloué au pilori, ce serait au moins à la honte de son bourreau. Il recula pourtant jusqu'au dernier moment. Finalement il réunit des documents qu'il envoya à Paris, s'en remettant à l'avis de ses amis sur l'opportunité de les publier. Après avoir hésité pendant quelque temps, on

1. *Letters of Eminent Persons*, p. 261.

les remit à M. Suard, l'auteur des *Mélanges de Littérature* qui, avec l'assistance de d'Alembert, les arrangea, les traduisit en français lorsque cela était nécessaire et les publia sous forme de brochure. Cette brochure parut sous le titre de *Exposé Succinct de la contestation qui s'est élevée entre M. Hume et M. Rousseau, avec les pièces justificatives*. On était alors en octobre¹. Au début de novembre parut une traduction anglaise publiée sous la direction de Hume lui-même, sous le titre de *A concise and genuine Account of the Dispute between M. Hume and M. Rousseau, translated from the French, with the Letters passed between them during their controversy*. On ne peut lire cette relation sans reconnaître que Hume eut raison de la publier, bien qu'il l'eût regretté plus tard. Le ton en est peut-être un peu trop âpre, mais comme rien n'est avancé sans preuves et qu'il ressort clair comme le jour, de la lecture de cette brochure, que les monstrueuses suppositions de Rousseau n'étaient pas fondées et que Hume était entièrement innocent de ce dont il était accusé, Hume était, à notre avis, étant donné les conséquences de cette querelle, parfaitement excusable. Hume n'oublie jamais qu'il est un gentleman. Il n'insiste pas plus qu'il ne le faudrait sur les immenses services qu'il avait inlassablement rendus à Rousseau, sur sa patience et sa magnanimité en présence des pires provocations ni sur les nombreux services qu'il lui avait rendus. Il s'exprime

1. Cf. *Letters of Eminent Persons*, p. 186-188 et 202 et suiv.

toujours avec mesure et modération. Le lecteur impartial éprouve plutôt de la pitié pour Rousseau que de l'indignation contre lui, tant la relation prouve clairement qu'il se conduisit comme un homme hors de lui.

Le public était si curieux de lire l'*Account* qu'il fut publié en livraisons par presque toutes les revues et tous les journaux importants. C'est ainsi que pendant deux jours, le 15 et le 17 novembre, la *St-James's Gazette* en remplit quatre colonnes, presque tout le journal. L'*Account* fut également publié en grande partie dans la *London Chronicle* entre le 15 et le 25 novembre. Un peu plus tard, il parut dans le *London Magazine*, le *Gentleman's Magazine* et la *Monthly Review*. L'ingratitude est peut-être le seul défaut qui n'ait jamais trouvé d'apologiste et tout le monde manifestait sa sympathie pour Hume et son indignation contre Rousseau. A Paris et à Londres il n'y avait guère qu'une opinion. « Vous ne pouvez imaginer, écrivit Robert Wood¹, combien chacun ici vous justifie et met Rousseau dans son tort. » On était généralement d'avis que Rousseau était fou, Mme Riccoboni déclarait carrément : « Rousseau est fou ; le succès de ses œuvres a dérangé sa tête. » Telle était aussi l'opinion de Mlle de l'Espinasse². Hume était accablé de lettres sympathiques et de félicitations. Il reçut, entre autres, une lettre de Ferney,

1. *Letters of Eminent Persons*, p. 264.

2. *Ibid.*, p. 208.

dans laquelle Voltaire profita de l'occasion d'exprimer sa propre opinion sur « le plus méchant coquin qui ait déshonoré la littérature¹ ». La publication de la brochure de Hume amena celle d'une relation écrite par Walpole et intitulée : *A Narrative of what passed relative to the Quarrel of Mr David Hume and J.-J. Rousseau as far as Mr Horace Walpole was concerned in it.*

Mais cette brochure, en dehors des nouveaux reproches que Walpole adresse à Rousseau et de l'ennui dont il fait preuve d'avoir été mêlé à des hommes de lettres, offre peu d'intérêt. Si la conduite de Rousseau fut généralement blâmée, il ne manqua pas de défenseurs. Son compatriote Fuseli descendit dans l'arène avec une brochure violente et mal écrite dans laquelle il défendait Rousseau contre ce qu'il appelle les « aspersions de Mr Hume et M. Voltaire² ». Un membre du clergé de l'église établie, assez connu dans les cercles libéraux, le Dr Ralph Heatheote, se fit aussi, bien qu'avec quelques réserves, l'apologiste de Rousseau³. En France, la querelle de Hume et de Rousseau donna naissance à de nombreuses publications, non

1. Cf. Lettre à Hume, 24 octobre 1766, et Lettre à Darnaville, datée du 3 novembre 1766.

2. *A Defence of M. Rousseau against the aspersions of Mr Hume, Monsieur Voltaire, and their Associates.* De longs extraits de cette brochure parurent au mois de novembre, à la fois dans la *St James's Chronicle* et la *London Chronicle*. Cf. également Knowles, *Life of Fuseli*, vol. I, 44-45.

3. *A Letter to the Honourable Horace Walpole concerning the Dispute between M. Hume and M. Rousseau.*

seulement à cause de l'intérêt que l'on avait pour Rousseau personnellement mais aussi à cause des conséquences qu'entraînerait sa défaite ou sa justification¹.

Rousseau ne manquait pas non plus de partisans dans la Presse. Dans une lettre publiée dans la *St James's Chronicle* du 27 novembre et signée « An Orthodox Hospitable Old Englishman », il est parlé en termes très sévères de la conduite de Horace Walpole ; en voici la conclusion — « M. Rousseau est un étranger persécuté et malheureux. Je ne le connais pas, pas plus que Hume ou Horace Walpole, mais un sentiment d'humanité me fait souhaiter que le pauvre Rousseau ne soit pas tracassé ici et qu'on le laisse tranquille autant que possible. »

En décembre, deux autres correspondants prirent fait et cause pour Rousseau. L'un disait qu'il était fort ému par la situation de Rousseau ; ce malheureux philosophe était venu dans notre pays pour se soustraire à la malveillance à laquelle il avait été en butte dans son propre pays mais il n'y avait été accueilli que par des injures et des reproches indignes de « gentlemen » anglais². Dans le « coin des poètes » du même journal³, un auteur adressa à Rousseau l'exhortation suivante :

1. La meilleure publication en faveur de Rousseau fut le *Précis pour M. Jean-Jacques Rousseau, en réponse à l'Exposé succinct de M. Hume*. L'auteur était anonyme.

2. Cf. les lettres en question. *St James's Chronicle*, 11 et 13 décembre.

3. 11 décembre.

Rousseau, be firm ! though malice, like Voltaire.
And superstitious pride, like d'Alembert,
Though mad presumption Walpole's form assume,
And base-born treachery appear like Hume,
Yet droop not thou ; these spectres gathering round.
These night drawn phantoms want the power to wound
Fair truth shall chase th'unreal forms away.
And reason's piercing beams restore the day :
Britain shall snatch the exile to her breast
And conscious virtue soothe his soul to rest.

Dans le numéro suivant, cependant, parut une parodie de ces vers qui en travestissait le sens et en faisait une satire. La presse, en général n'était, ainsi qu'on pouvait s'y attendre, rien moins que favorable à Rousseau ; un autre lecteur de la *St James's Chronicle*, qui avait cependant aussi peu de sympathie pour Hume que pour Rousseau, fit la remarque, dans les colonnes de ce journal, que leur querelle n'avait rien de surprenant étant donné qu'ils étaient tous deux « déistes et infidèles », « or, ajoutait-il, à quoi peut-on s'attendre entre hérétiques si ce n'est à des disputes ? »

Les plaisanteries ne tarissaient pas non plus. Un artiste facétieux représenta Rousseau sous la forme d'un *Yahoo* qui venait d'être capturé dans les bois et que Hume caressait en lui offrant de l'avoine qu'il refusait avec colère, tandis que Voltaire et d'Alembert le fouettaient par derrière et que Horace Walpole lui faisait des cornes de papier mâché.

Un correspondant très judicieux, déplorant dans

la *London Chronicle* qu'il y eût de pareilles dissensions entre des hommes qui feraient mieux de s'aider mutuellement dans l'intérêt de leur réputation, leur recommandait de méditer sérieusement une remarque de leur spirituel ami, l'abbé Troublet.

« Je me trouvai un jour dans une compagnie assez nombreuse, où étaient deux esprits et deux hommes très riches. Je dis aux premiers qui s'attaquaient l'un l'autre : « Voyez un peu comme les deux messieurs se ménagent, se flattent, se respectent, bel exemple à suivre ; ils ne donnent point de scènes aux gueux ; n'en donnez point aux sots¹. »

Pendant ce temps, Rousseau se faisait connaître sur un autre terrain. Son *Devin de Village* fut traduit et représenté sur la scène de Drury Lane, le 21 novembre, et il semble, d'après les comptes rendus des journaux, qu'il eut beaucoup de succès.

V

Il est temps maintenant d'aller retrouver Rousseau à Wooton. Il ne fit aucune réponse à la brochure de Hume, mais il continua à exposer sa propre version dans ses lettres à lord Keith, au libraire Guy, à Ray, à Peyron, à Mme de Boufflers, à d'Ivernois, à tous ceux en fait qui, pensait-il, rendraient public à Londres, à Paris, à Berlin et à Genève, ce qu'il leur écri-

1. . *London Chronicle*, décembre.

vait. Ces lettres disent la même chose après qu'avant l'apparition de la brochure de Hume. La seule ligne de conduite, écrivait Rousseau, qu'il lui fut permis de suivre, était de soumettre son âme à la patience et à la résignation. La ligue qui s'était formée contre lui était trop puissante, trop habile, trop active, elle avait trop d'influence sur le public pour qu'un homme qui n'avait pour lui que la vérité, pût lui résister. Couper les têtes de cette hydre ne servirait qu'à en faire repousser davantage. La réfutation d'une des calomnies de ses ennemis en ferait naître vingt autres encore plus cruelles. Il préférerait laisser Hume triompher dans son infamie et publier à l'étranger tous les écrits diffamatoires qu'il lui plaisait. « Il a, ajoutait-il, rempli l'Angleterre, la France, les journaux de clameurs auxquelles je ne puis répondre et de calomnies que je croirais indigne de moi de relever. » Sa seule consolation était de voir que Hume avait été enfin démasqué et que ce qui avait été longtemps caché dans l'obscurité avait été mis en pleine lumière. Quand l'*Account* de Hume et la réponse qu'un anonyme y fit de Paris, dans le *Précis pour M. Jean-Jacques Rousseau* lui furent envoyés, il montra la plus grande indifférence.

« J'admire, écrivit-il¹, le courage de l'auteur de cet ouvrage et surtout qu'on l'ait laissé circuler à Londres. Pour le reste, on peut faire et dire ce que l'on

1. Lettre à M. Laliaud, 15 novembre 1766. *Œuvres complètes*, vol. VIII, p. 157; en ce qui concerne les autres détails, consulter *passim* sa correspondance du milieu de cette année.

veut en ma faveur : pour moi, je n'ai rien à dire à M. Hume, si ce n'est que je le trouve trop insultant pour un honnête homme, et trop passionné pour un philosophe. »

A Wooton il pouvait jouir à son gré de la solitude qu'il aimait tant. Comme ni lui ni Thérèse ne pouvaient parler ni comprendre un seul mot d'anglais, ils ne pouvaient communiquer que par signes avec le concierge et les domestiques et c'était Thérèse qui s'en chargeait le plus souvent : cela, dit Rousseau — bien ingratement car il reconnaît d'abord qu'ils étaient attentifs à ses désirs au point d'en être presque agaçants — lui causait le plus grand plaisir. « Si je pouvais apprendre l'anglais, disait-il, je parlerais seulement français, surtout si j'avais la satisfaction de savoir qu'ils n'en comprendraient pas un mot. » Ce système avait cependant des inconvénients et un différend qui s'éleva entre Thérèse et le vieux concierge au sujet d'une bouilloire et de cendres répandues aurait pu avoir des conséquences sérieuses.

Quelque temps après son arrivée, le pasteur de l'endroit vint le voir, mais comme il voulait parler français, tandis que le pasteur voulait parler anglais, leur entrevue se termina sans qu'ils eussent à peine échangé un mot. Lors d'une seconde visite, ils se comprirent mieux, et le révérend le prit, semble-t-il, en grande affection. Sa seule distraction consistait à herboriser et à faire des promenades solitaires dans les bois et parmi les rocs. « J'ai repris, écrit-il, mes promenades solitaires, mais au lieu d'y rêver j'herborise,

c'est une distraction dont je sens le besoin¹. » Pourtant il n'était pas heureux, ses nuits, disait-il, étaient pénibles ; il ne pouvait dormir, son corps souffrait encore davantage que son âme, et il était hanté de réflexions mélancoliques.

Au mois d'avril, lord Strafford l'invita à sa maison de campagne, dans le Yorkshire, mais il lui répondit que quinze milles étaient une trop longue distance pour qu'un homme qui approchait comme lui de la soixantaine puisse la faire à pied et qu'il n'aimait pas à aller en voiture. Un peu plus tard, il devint, sinon plus satisfait de son sort, du moins plus sociable. Il fit la connaissance de M. Bernard Granville, qui avait une belle maison de campagne à Calwich, à quelques milles de Wooton, et ils entretenirent par la suite de très agréables relations. Rousseau passa plusieurs jours à Calwich où il fut présenté à la duchesse de Portland ; celle-ci l'accompagna dans une excursion botanique sur le « Peak » et il lui écrivit plus tard une lettre remarquable sur les charmes de la botanique².

Il fut aussi présenté à la belle Miss Dewes qui voulut à toute force le soigner. Mrs Delany, sœur de Mr Granville fut très alarmée de voir l'impression favorable que faisait Rousseau sur son entourage, surtout lorsqu'elle eut appris que lady Kildare, sœur du duc de Richmond, avait déclaré « qu'elle offrirait à Rousseau une élégante retraite s'il consentait à faire

1. Lettre à M. de Malesherbes. *Correspondance. Œuvres complètes*, vol. VIII, p. 101.

2. *Correspondance. Œuvres complètes*, vol. VIII, p. 145-6.

l'éducation de ses enfants ». Malgré cela elle n'eut pas de scrupule à se servir « du Rousseau » comme elle l'appelait, pour attirer lady Andover à Calwich.

Parmi les autres personnes qui cherchèrent à faire la connaissance de Rousseau, Érasmus Darwin, le poète botaniste, réussit grâce à un stratagème, à avoir une entrevue avec lui. Sachant combien Rousseau détestait les importuns, il se posta sur une terrasse où il savait que le grand homme passerait et affecta d'examiner une plante. « Êtes-vous botaniste ? » demanda-t-il brusquement, lorsque Rousseau arriva. Rousseau, dont l'intérêt était éveillé et qui ne se tenait pas sur ses gardes, se mit à causer avec lui, et Darwin se flatta que cette conversation ne serait que le commencement de relations qu'il désirait beaucoup. Mais le morbide solitaire, réflexion faite, soupçonna le tour que lui avait joué son interlocuteur, il se replia aussitôt sur lui-même et Érasmus Darwin lui devint odieux pour jamais¹.

Il était alors occupé à écrire ses *Confessions*. Il est impossible de savoir à quelle époque cet ouvrage fut commencé : il en fait mention pour la première fois dans une lettre à Peyron en date du 21 juin 1766 et il dit à lord Keith que c'était sa distraction des jours de pluie. « L'occupation, écrit-il à Keith, pour les jours de pluie fréquents en ce pays, est d'écrire ma vie : non pas ma vie extérieure comme

1. *History and Topography of Ashbourne*, p. 248 ; Howitt, *Visits to Remarkable Places*, p. 513.

les autres, mais ma vie réelle, celle de mon âme, l'histoire de mes sentiments les plus secrets¹. » Ainsi se passèrent l'été et l'automne ; et si les ennuis dont ses ennemis ou plutôt son esprit malade furent la cause, étaient pénibles, et cela n'est pas douteux, il avait apparemment beaucoup de consolations.

On garda longtemps à Wooton le souvenir du séjour qu'y fit Rousseau. En 1840 Howitt trouva encore deux habitants du village qui se souvenaient très bien de lui ainsi que de Thérèse que, chose curieuse, ils appelaient Ross Hall et Madam Zell, ou, ainsi qu'on me l'a dit depuis, Miss Mainselle, ce qui est évidemment une corruption du mot français Mademoiselle. Une très vieille femme raconta à Howitt qu'elle et son frère rencontraient souvent en allant à l'école, Rousseau qui examinait la mousse qui couvrait le mur du parc ou qui cherchait des plantes dans quelque coin retiré. Il était habillé d'une longue robe, serrée à la taille par une ceinture, il avait sur la tête un bonnet de velours noir à ganse d'or, et son apparence étrange leur causait une profonde terreur et son silence le rendait encore plus effrayant à leurs yeux. Un vieillard raconta qu'il avait entendu dire que Rousseau « ne craignait pas d'aller au-dessus de Weaver quand les « fées » étaient sorties la nuit pour danser² ». Deux bonnets et une pipe qui lui avaient appartenu ont été longtemps conser-

1. *Correspondance. OEuvres complètes*, vol. VIII, p. 130.

2. Cf. Howitt, *Visits to Remarkable Places*, p. 513 et 514.

vés dans le village. Les deux interlocuteurs de Howitt lui parlèrent de la bonté de Rousseau et de Thérèse pour les pauvres et ils ajoutèrent que l'on supposait dans le peuple que Rousseau était un roi détrôné et aussi qu'il était en rapports avec des êtres surnaturels. D'après une tradition locale des mélèzes qui se trouvent au milieu des rocs ont été plantés par lui et une grotte située près du château de Wootton porte encore le nom de *Rousseau's Cave*.

Un autre endroit favori de Rousseau était un cirque entouré de chênes, connu dans le pays sous le nom des « Vingt Chênes » et d'où l'on découvrait un superbe panorama de collines et de forêts¹ :

Cependant l'hôte de Rousseau à Wootton ne devait pas être mieux traité que son hôte de Londres, bien qu'aucun crime, heureusement, ne lui ait été reproché par son protégé. Jusqu'au mois de décembre, ses rapports avec M. Davenport avaient été très cordiaux. Toutes les fois qu'il lui écrivait ou qu'il faisait mention de lui dans sa correspondance, c'était en termes très élogieux et même affectueux. « C'est, disait-il, un très galant homme et ses attentions seules m'empêchent d'oublier que je suis dans la maison d'autrui². »

De fait, il est facile de se rendre compte que Davenport était, dans toute l'acception du terme, un vrai « gentleman » anglais, l'essence de la courtoisie, de la libéralité et de l'amabilité. Mais il avait négligé de

1. *History and Topography of Ashbourne* (1839), p. 248.

2. Lettre à Dutens. *Œuvres complètes*, vol. VIII, p. 189.

répondre à certaines questions que Rousseau lui avait posées. A quel propos? nous ne le savons pas, il semble que ce fut à propos d'impertinences commises envers lui par les domestiques. « J'aimerais mieux, écrivait Rousseau à Dutens quelques temps après, me mettre à la merci de tous les diables de l'enfer qu'à celle de domestiques anglais. » La scène changea alors complètement. La négligence de M. Davenport lui attira une lettre furieuse de Rousseau, dans laquelle ce dernier lui déclarait qu'il voulait savoir quelle était sa situation à Wooton et le menaçait de quitter immédiatement la maison s'il ne répondait pas sur-le-champ¹.

Cette lettre était d'autant plus impolie que Rousseau rappelait à son hôte qu'il ne lui avait pas demandé son hospitalité et qu'en fait on l'avait forcé de l'accepter. M. Davenport envoya, semble-t-il, une réponse satisfaisante, car la tempête se calma et au printemps de 1767 le philosophe était encore à Wooton, toujours en bons termes avec son hôte et jouissant d'une existence oisive et contemplative qu'il trouvait de plus en plus agréable².

En mars, à la grande surprise du général Conway, il fit rappeler à ce dernier, par l'intermédiaire de M. Davenport, la pension qui lui avait été promise.

Hume eut, en cette circonstance, une attitude très généreuse car la requête qu'il était nécessaire de pré-

1. Lettre à Davenport, 22 décembre 1766. *Œuvres complètes*, vol. VIII, p. 160.

2. Lettre au marquis de Mirabeau, 31 janvier 1767.

senter au roi dépendait de lui. Le roi, après ce qui s'était passé, n'était pas très bien disposé envers Rousseau mais il déclara que puisque la pension avait été promise, elle serait accordée et Rousseau qui ne se doutait pas qu'il la devait à la magnanimité de son ami, remercia le roi d'une façon bien caractéristique. Il écrivit à Conway qu'il acceptait la pension comme « les arrhes d'une époque heureuse autant qu'honorable qui m'assure, sous la protection de sa majesté, des jours désormais paisibles ».

On était alors le 26 mars. Le 2 avril il écrivait à Peyrou sur un ton qui montre d'une façon évidente qu'il avait l'esprit dérangé et à partir de ce moment la folie ou quelque chose de semblable à la folie se manifeste dans sa correspondance et dans ses actes.

Il semble qu'une lettre à lui adressée par Peyrou était tombée par erreur entre les mains de son cousin F.-H. Rousseau et lui avait, naturellement, été renvoyée ouverte. Il croyait que son cousin était un allié de Hume et il en vint tout de suite à conclure que Hume et ses amis interceptaient de nouveau ses lettres. Il dit à Peyrou qu'il était environné d'embûches, que des espions étaient chargés de le surveiller pour lui voler ses papiers (il s'agissait probablement du manuscrit des *Confessions*). « O Destinée, ô mon ami, s'écrie-t-il, priez pour moi. Je n'ai pas mérité les infortunes qui m'accablent. » Il ajoutait que si on ne venait pas à son secours et si les choses en venaient au pire, il ne lui resterait qu'à brûler tous ses papiers, ce qu'il ferait plutôt que de les voir tomber

entre les mains de ses ennemis. Il demandait que l'un de ses amis vînt le trouver — les lettres étaient inutiles puisqu'elles étaient toutes interceptées pendant le trajet entre Londres et Wooton¹. Le 30 avril, il écrivit à M. Davenport pour l'informer qu'il avait l'intention de quitter Wooton pour toujours, le lendemain.

« Je laisserai, dit-il, mes pauvres effets ainsi que ceux de Mlle le Vasseur et je laisserai aussi le produit de la vente de mes gravures et de mes livres, comme garantie du paiement des dettes que j'ai contractées depuis Noël. Je n'ignore pas les dangers qui me menacent ni mon impuissance à me protéger contre eux. Il ne me reste qu'à terminer avec courage une carrière passée avec honneur. Il est facile de m'opprimer, mais difficile de m'avilir. »

Il remerciait en même temps Davenport de la « noble hospitalité » qu'il avait reçue de lui et terminait en disant qu'il regretterait souvent la retraite qu'il abandonnait mais qu'il regretterait encore davantage de n'avoir pu se faire un ami d'un hôte aussi agréable².

La seule raison qu'il donna de son brusque départ était que M. Davenport avait oublié une promesse qu'il lui avait faite et avait quitté la maison sans s'assurer, ce qu'il savait probablement, que son hôte était installé confortablement. Le lendemain, le

1. Cf. les deux lettres à Peyrou datées 2 et 4 avril. *Œuvres complètes*, vol. VIII, p. 191-192 et 193-194.

2. Lettre à Davenport. *Œuvres complètes*, vol. VIII, p. 196.

1^{er} mai, il partit avec Thérèse sans dire un mot à personne, en laissant ses malles avec les clefs sur la serrure, et en abandonnant une somme de £ 20 à £ 30 qui était entre les mains de M. Davenport, sans laisser aucune instruction au sujet des malles et de l'argent et sans laisser d'adresse.

M. Davenport, très surpris de cette façon d'agir, ne savait que faire. Supposant cependant que Rousseau était allé à Londres, il lui envoya des papiers à une adresse qu'il avait dans cette ville mais il devint encore plus perplexe lorsqu'il apprit qu'on n'avait eu aucune nouvelle de lui. Plus de quinze jours se passèrent sans qu'on put découvrir ce qu'étaient devenus les fugitifs. La *London Chronicle* annonça la fuite de Rousseau de Wooton et suggéra que, étant donné qu'on savait qu'il avait pris la route de Londres, il était probablement caché à Londres ou aux environs, on blâmait sévèrement, en même temps, dans cet article, son ingratitude à l'égard de ses amis anglais¹. Enfin, le 17 mai, M. Davenport reçut une lettre de lui datée du 11 mai² et écrite de Spalding, Lincolnshire, dans laquelle il s'excusait de la façon dont il avait quitté Wooton et déclarait qu'il était prêt à y retourner si M. Davenport voulait bien le recevoir et faciliter son retour.

« Je préférerais, disait-il, être libre que d'habiter votre demeure. Mais je préfère infiniment la résidence

1. *London Chronicle*, 12 mai.

2. Burton, *Life of Hume*, vol. II, p. 369.

dans votre demeure à toute autre sorte de captivité et je préfère n'importe quelle captivité à celle dans laquelle je me trouve et qui, advienne que pourra, n'est pas supportable. »

Dès réception de cette lettre, M. Davenport envoya immédiatement un domestique à Spalding pour assurer Rousseau qu'il continuerait à lui accorder sa protection, mais le messager apprit en arrivant qu'il était parti pour Douvres quatre jours auparavant.

Il avait cependant écrit d'autres lettres à Spalding. Il avait envoyé une pétition au lord chancelier, lord Camden, il lui exposait qu'il avait été attiré en Angleterre par la promesse qu'on lui avait faite de lui donner l'hospitalité mais qu'il avait été accueilli de la pire façon et qu'il courait le danger de trouver la mort dans les embuscades dressées par ses ennemis. Il priait en conséquence le lord chancelier en sa qualité de premier magistrat du royaume, de lui faire donner une escorte pour le conduire en sûreté hors du royaume, escorte dont il prendrait lui-même les frais à sa charge. Lord Camden lui fit répondre par son secrétaire qu'il se trompait sur l'état des routes et que le premier postillon auquel il s'adresserait serait un guide aussi sûr que celui que le chancelier pourrait lui fournir ¹. Sous l'empire des mêmes préoccupations, il écrivit au général Conway, pour réclamer la protection du roi et lui demander de donner

1. Burton, *Life of Hume*, vol. II, p. 375. La lettre à lord Camden semble avoir été publiée car Gray l'avait lue. Cf. lettre de Gray au Rev. John Brown, 6 juin 1767.

immédiatement l'ordre à un escadron de cavalerie de venir l'accompagner jusqu'à Douvres.

Conway lui répondit que les postillons constituaient une escorte très suffisante dans toutes les possessions du roi¹.

A Spalding, il était descendu à l'auberge du White Hart et il est curieux de constater qu'un homme en proie à une pareille panique, si l'on en juge d'après cette lettre, trouva moyen de se rendre très agréable au pasteur de l'endroit, le révérend John Dinham avec lequel il passait chaque jour plusieurs heures et qui le trouva « gai, de bonne humeur, d'abord facile et très satisfait, ne manifestant aucune crainte et ne se plaignant de rien² ». Un autre habitant de Spalding, un certain M. Edmond Jessop, qui y exerçait alors la profession de médecin, voulut faire la connaissance de Rousseau. Il lui envoya donc une lettre en latin pour lui dire qu'il serait heureux de s'entretenir avec lui au sujet de l'un de ses derniers ouvrages qui, bien que condamné par beaucoup de personnes était, à son avis, digne des plus grands éloges. M. Jessop, semble-t-il, couvrait Rousseau de

1. Cf. Hardy, *Life of Lord Charlemont*, vol. I, p. 231. Charlemont dit que le général Conway lui montra en même temps la lettre de Rousseau et sa propre réponse. Si cela est exact, Rousseau doit avoir écrit deux fois de Spalding au général Conway.

2. Cette appréciation fut communiquée à Hume par un Mr Fitzherbert, qui la tenait du pasteur lui-même. Cf. Burton, *Life of Hume*, vol. II, p. 375. Je dois l'enseigne de l'auberge et les noms du docteur et du pasteur à l'obligeance du Dr Martin Perry de Spalding.

fleurs. La réponse de Rousseau ne fut pas très encourageante.

« Vous vous adressez à moi, Monsieur, comme à un homme de lettres, dans une langue littéraire, au sujet de questions littéraires. Vous me comblez d'éloges si pompeux qu'ils en sont ironiques et vous pensez m'enivrer d'un pareil encens. Vous vous trompez, Monsieur, sur tous ces points. Je ne suis point un homme de lettres. Je l'ai été, pour mon malheur, mais j'ai cessé de l'être depuis longtemps. Rien de ce qui se rapporte à cette profession ne me convient maintenant. Les éloges excessifs ne m'ont jamais flatté. En ce moment, particulièrement, j'ai plus besoin de consolation que d'encens... Mes erreurs peuvent être grandes, mes sentiments doivent les avoir rachetées en partie. Je crois qu'il y a beaucoup de points sur lesquels on n'a pas voulu me comprendre. Vous me dites que vous êtes médecin. Si vous m'aviez parlé botanique et mentionné les plantes que produit votre région, cela m'aurait fait plaisir et j'aurais pu causer avec vous sur ce sujet, mais en ce qui concerne mes livres et toutes sortes de livres, ce serait en vain que vous m'en parleriez car je n'attache plus aucun intérêt aux choses de cet ordre. Je ne vous réponds pas en latin pour les raisons que j'ai déjà mentionnées. Je ne me rappelle de cette langue que juste assez pour comprendre Linné¹. »

1. Cf. *London Magazine*, août 1767, p. 418 et 419, où la lettre est citée en anglais. Cette lettre, sans doute traduite de nouveau, se trouve dans les *Œuvres complètes de Rousseau*, Paris,

Son but, en se réfugiant dans un endroit aussi perdu que Spalding était évidemment d'échapper à ses ennemis imaginaires, cela prouve donc une fois de plus la sincérité de ses craintes. Ce fut probablement le manque d'argent qui le décida à continuer sa route vers Douvres, car n'ayant pas reçu de réponse à sa lettre à M. Davenport, il en conclut, comme il en informa ce dernier dans une autre lettre écrite le jour de son départ de Spalding, qu'il ne lui serait pas permis de retourner à Wooton. Il était si à court d'argent qu'il en fut réduit à briser une cuiller ou une fourchette d'argent qu'il avait par hasard sur lui pour payer ses dépenses d'auberge¹. Il voyagea avec une telle rapidité que le trajet de Spalding à Douvres, dont la distance est d'environ deux cents milles, lui prit seulement deux jours.

1825, où elle est donnée en français. Elle est datée du 10 mai, ce qui est la date exacte, bien que l'éditeur, ne connaissant pas les circonstances dans lesquelles elle fut écrite, dise que ce devrait être du 10 avril. Dans les *Œuvres complètes de Rousseau*, Paris, 1817 (vol. VIII, p. 407), la lettre est datée du 13 mai.

1. Il raconta cet incident à son ami Corancez. Cf. l'article de Corancez sur Rousseau, dans le *Journal de Paris*, numéros 251, 256, 258, 259, 260, 261, reproduit dans la *Bibliothèque des Mémoires relatifs à l'Histoire de France pendant le XVIII^e siècle*, p. 58-69. La traduction anglaise de cet article parut en 1798, sous le titre suivant : *Anecdotes of the last Twelve Years of J. J. Rousseau. Originally published in the Journal de Paris by Citizen Corancez, one of the Editors of that Paper, translated from the French*. L'article fut écrit en réponse à un livre intitulé *De mes rapports avec J.-J. Rousseau et de notre correspondance*, par J. Dussaulx. Dussaulx était un ennemi de Rousseau et il voulait le diffamer.

En arrivant à Douvres, il trouva que le vent n'était pas favorable. Cela le mit hors de lui. Il considéra ce contretemps comme faisant partie du complot ourdi contre lui et déclara que c'était un « ordre d'une autorité supérieure », il voulait sans doute dire de la Providence, à l'effet de retarder son départ pour favoriser les desseins de ses ennemis. Bien qu'il ne pût parler anglais, il monta sur une hauteur et harangua la foule étonnée qui ne pouvait comprendre ni sa conduite ni ses paroles. Il avoua plus tard à Corancez qu'il avait eu en cette circonstance « un véritable accès de folie¹ ».

Il semble qu'il ait eu alors l'impression que le duc de Choiseul, alors premier ministre, était de connivence avec ses ennemis d'Angleterre et voulait le faire arrêter. Sous l'influence de cette crainte tout à fait chimérique, il écrivit de nouveau au général Conway une lettre extraordinaire. Il débutait en implorant Conway de prêter attention à ses paroles et de les peser soigneusement. Il ne pouvait comprendre, disait-il, dans quel but on l'avait amené en Angleterre — il y avait certainement une raison. En raison de son peu d'importance il ne pouvait guère s'agir d'une affaire d'État, une telle supposition était si inexplicable qu'elle en était invraisemblable, pourtant, le complot ourdi contre lui, l'alliance des hommes les plus estimables et les plus distingués du royaume, en fait du royaume tout entier, avec un simple par-

1. Cf. Corancez, traduction anglaise, p. 68 et 69.

ticulier, pour humilier un autre particulier était, si possible, encore plus inexplicable. Cependant, c'était un fait et il devait prendre ses dispositions en conséquence. L'esprit de Conway avait, il n'en doutait pas, été indisposé contre lui, malgré cela il espérait encore qu'un appel à sa raison produirait quelque effet. Il serait au moins prudent de l'aider à quitter l'Angleterre en sûreté car s'il était supprimé ou enlevé par des particuliers, il était si connu que l'on ne manquerait pas de rechercher ce qu'il était devenu et que l'affaire serait connue un jour ou l'autre. Il faisait partie de la conjuration ourdie contre lui, sans aucun doute, de l'empêcher d'écrire les mémoires dans lesquels, tout le monde le savait, il avait l'intention de dire la vérité au sujet de la façon dont il avait été traité en Angleterre. Il était prêt cependant à prendre l'engagement de ne pas les écrire ; il jurerait solennellement de ne publier ni proférer un seul mot insultant ou irrespectueux pour l'Angleterre et les Anglais, il ne mentionnerait jamais le nom de Hume ou s'il parlait de lui, ce ne serait qu'en termes élogieux.

Il proposait, comme garantie de l'exécution de ses promesses, de remettre entre les mains de Conway tous ses papiers relatifs à l'Angleterre et d'écrire à Conway une lettre confirmant ses engagements. Comme garantie supplémentaire, il garderait la pension que le roi lui avait accordée et se lierait ainsi par les nœuds indissolubles de la reconnaissance envers le roi et le pays dont il était devenu le débiteur. Jus-

que-là il ne s'était adressé qu'à la raison de Conway, il terminerait en s'adressant à son cœur. Il avait devant lui un homme malheureux réduit au désespoir et qui désirait seulement savoir quel genre de mort lui était réservé. Il pouvait rappeler à la vie cette misérable créature, il pouvait être son sauveur, il pouvait rendre heureux une fois de plus le plus malheureux des hommes¹.

A Douvres, il écrivit aussi à Mr Davenport en lui disant que lorsqu'il eut vu la mer et qu'il se fut rendu compte qu'il était vraiment un homme libre, il résolut de retourner à Wooton ; mais qu'il avait été détourné de cette intention en lisant dans un journal anglais des remarques sévères sur la façon dont il avait traité son hôte ; il fait certainement allusion à l'article paru dans la *London Chronicle* le 12 mai². Cela le décida à quitter l'Angleterre. Le 21 ou 22 mai, il était à Calais et il ne devait jamais revenir dans notre pays.

On s'est livré à de nombreuses conjectures au sujet des motifs qui le poussèrent à agir comme il le fit en quittant Wooton et en écrivant au lord chancelier et au général Conway. Il est très possible que la misérable femme qui lui servait de compagne ait été responsable de son départ de Wooton. « C'était une méchante femme, qui a causé beaucoup de chagrins

1. Lettre au général Conway, datée de Douvres (*Œuvres complètes*, vol. VIII, p. 196-200). Il est très possible que cette lettre ait été écrite à Spalding et mise à la poste à Douvres.

2. Voir la *London Chronicle* de cette date.

à Rousseau », a dit quelqu'un qui la connaissait bien¹. Il est probable qu'elle trouvait le séjour de Wooton mortellement ennuyeux. Elle était si stupide qu'elle était incapable d'apprendre l'anglais. Elle n'avait d'autre société que celle de Rousseau qu'elle voyait sans doute relativement peu, car il aimait la solitude et la méditation², il ne semble pas qu'elle l'ait accompagné dans ses longues promenades journalières ni avoir fréquenté les personnes qu'il voyait quelquefois.

Nous savons qu'elle n'était en bons termes ni avec le concierge ni avec les domestiques de M. Davenport. Il était naturel qu'elle désirât retourner dans son pays et retrouver un entourage plus familier et elle ne pouvait guère y arriver qu'en dégoûtant Rousseau de l'Angleterre.

Malgré son insignifiance et sa bêtise, elle le dominait complètement et ce fut elle probablement qui excita chez lui les craintes imaginaires qui finirent par le rendre fou, en partie pour s'amuser, en partie pour atteindre son but.

Certaines personnes n'ont vu dans la conduite de Rousseau qu'un pur calcul et ont prétendu qu'il n'était nullement fou. A leur avis, il voulait faire parler de

1. Cf. *Mémoires de M. Girardin*, vol. I, p. 19, 37. Cf. également *Memoirs and Correspondance of Sir James E. Smith*, vol. I, p. 180-181, où Thérèse est jugée plus favorablement.

2. Il a dit lui-même que lorsqu'il était occupé à la composition de ses ouvrages des semaines entières s'écoulaient sans qu'il lui adressât la parole (*Confessions*, XII, 288).

lui et se faire de la réclame par ses excentricités, à l'exemple de Sterne et de Foote. Telle était l'opinion de Adam Smith et de Gibbon. Ce dernier l'a dit très catégoriquement¹. « Il se retira au milieu d'un désert où il fut loisible de végéter si paisiblement qu'il fut forcé de se disputer avec tous nos hommes de lettres pour devenir célèbre. » Sa fuite de Wootton et ses lettres au général Conway faisaient partie du même plan d'action. « Mes sentiments pour lui, écrivit d'Alembert, n'en recevront aucun changement, je le regarde comme un fou très dangereux, dont tout le mérite se borne à une belle *loquèle* et à une fort mauvaise logique². »

La conclusion à laquelle était arrivé Hume était qu'il y avait en Rousseau « un mélange de bizarrerie, d'affectation, de méchanceté, de vanité et d'inquiétude, avec une toute petite pointe, et encore cela était douteux, de folie. » Cette façon de voir est probablement plus proche de la vérité. Les hommes du caractère de Rousseau calculent rarement leurs actions et se laissent rarement guider par un motif quelconque. Il est certainement difficile de comprendre comment un homme a pu se conduire comme semble l'avoir fait Rousseau à Spalding et se trouver en même temps dans un état d'esprit aussi agité que le révèle sa lettre au général Conway. Il est également difficile de concilier la lucidité, la précision et la méthode que

1. Cf. lettre à Gibbon, publiée par le général Meredith Read dans ses *Historic Studies*, vol. II, p. 360.

2. *Letters of Eminent Persons*, p. 210.

manifestent son style et l'ordonnance de ses ouvrages avec l'existence chez lui d'hallucinations si monstrueuses et si ridicules qu'elles ne pouvaient avoir pour cause que la folie. Le problème serait résolu si nous acceptions l'hypothèse de Gibbon et d'Adam Smith et si nous considérions Rousseau comme un gredin astucieux et méprisable, ingrat et traître, et non comme un fou. Mais lorsqu'on étudie sa correspondance et en particulier ses lettres à Peyrou, il est impossible de douter de sa sincérité.

Il souffrait en réalité d'une maladie qui ne consistait pas précisément dans un dérangement d'esprit, car certaines facultés intellectuelles étaient restées intactes chez lui ; il était plutôt victime d'une sorte de monomanie. M. Morley, dans son admirable analyse de la psychologie de Rousseau, a observé que le trait caractéristique chez lui était que ses facultés émotives étaient plus développées que ses facultés intellectuelles, et c'est, à son avis, un fait courant que les facultés qui dominent chez un individu ont une tendance à se développer d'une façon exagérée et anormale. Ceci nous donne l'explication des originalités de Rousseau. Son amour-propre et sa vanité désordonnés dégénérèrent chez lui en manie. Il se figurait que tout le monde avait ou devait avoir les yeux tournés vers lui ; il fit de lui-même le centre de toutes ses pensées et de tous ses sentiments.

Il semble qu'il ait supposé, dit l'auteur de la *Letter to Horace Walpole*, « qu'aussitôt qu'il arriva à Douvres les Anglais eussent dû éprouver les mêmes im-

pressions que lorsque le prince d'Orange débarqua, à l'époque de la Restauration. Il était exilé dans un pays dont il ne comprenait pas la langue, et dont les mœurs et les habitudes lui étaient complètement étrangers ». Ce qu'il ne pouvait pas comprendre le rendait soupçonneux et ses soupçons le rendirent méfiant.

Il se figura que Hume était jaloux de lui et sur ce thème son imagination se donna libre cours.

Sa conduite outrageante s'explique parfaitement, sans qu'il y ait lieu de l'attribuer à des motifs plus vulgaires par sa vanité exacerbée, qui le faisait se regimber à la seule pensée qu'il pût être sous la dépendance de quelqu'un, et le portait à prendre pour des avanies tout ce qu'on faisait pour lui, par sa timidité foncière, toujours en éveil, car il savait, ce qui était la vérité, qu'il avait beaucoup d'ennemis, par l'accueil qu'avaient reçu dans les journaux les diffamations de Voltaire, par sa vie solitaire en compagnie d'une personne qui, cela est presque certain, l'encourageait dans ses illusions si même elle ne renchérisait pas sur lui. Lorsqu'il disait, ainsi qu'il l'écrivit à Peyrou, que le but poursuivi par Hume et ses complices était de lui couper les vivres et l'empêcher d'avoir aucune communication avec le continent et de le faire mourir de misère, il est évident qu'il croyait ce qu'il disait. M. Morley a très bien dit que Rousseau était au fond un caractère aussi essentiellement sincère, véridique, soucieux des faits et réaliste, qu'il était possible de le concilier avec la

prédominance chez lui de la sensibilité sur une intelligence mal formée¹. Rousseau a dit très justement, en parlant de lui-même :

« Je me rends le témoignage que pendant quinze ans que j'ai eu le malheur d'exercer le triste métier d'homme de lettres, je n'ai contracté aucun des vices de cet état ; l'envie, la jalousie, l'esprit d'intrigue et de charlatanerie n'ont pas un instant approché de mon cœur². »

L'Angleterre n'a jamais eu un hôte plus difficile à satisfaire, mais les descendants de ceux qui ont reçu Rousseau n'ont pas à rougir de leurs ancêtres. Tous ceux qui étaient en mesure de lui faire accueil ou de lui être utile en quelque façon ont, semble-t-il, rivalisé de politesses et d'attentions envers lui. Il était, a-t-il dit, embarrassé de l'amabilité avec laquelle on le traitait. Chacun s'ingéniait à lui rendre la vie aussi confortable que possible et à devancer ses désirs. Dès que l'on sut qu'il désirait se retirer à la campagne, plusieurs habitations furent immédiatement mises bénévolement à sa disposition. Le puritanisme de la société anglaise se relâcha en sa faveur et grâce à une fiction généralement acceptée, on put lui éviter l'ennui de voir sa misérable maîtresse laissée de côté ou insultée. M. Davenport, en particu-

1. *Rousseau*, vol. II, p. 362.

2. On ne peut douter de l'exactitude et de la sincérité de l'analyse très subtile que Rousseau a fait de son propre caractère dans les *Dialogues* et aussi dans les *Réveries*. Cf. en particulier la Quatrième Réverie.

lier, se conduisit envers lui comme un vrai « gentleman » anglais. Aucune provocation de la part de Rousseau ne put lui faire oublier que ce dernier était son hôte. Il fut toujours pour lui attentif et aimable et sa bonté et sa générosité ne furent égalées que par le tact et la façon gracieuse dont il comblait Rousseau d'attentions.

« C'est seulement par les attentions que je reçois, écrivit Rousseau à Mme de Boufflers, que je sais que je suis dans la maison d'un autre. »

Il en fut de même jusqu'au bout. La seule réponse de Davenport à la lettre dans laquelle son hôte ingrat et brouillon lui faisait si brusquement et si impoliment ses adieux fut de lui envoyer, dès qu'il eut manifesté le désir de revenir, un domestique pour l'assurer qu'il était toujours prêt à lui donner sa protection et était animé des mêmes sentiments envers lui. Nous nous sommes suffisamment étendus sur la magnanimité de Hume, mais nous pouvons ajouter que, non seulement il fit obtenir à Rousseau sa pension, mais qu'après le retour de Rousseau en France il usa de toute son influence pour le protéger contre la vengeance du Parlement de Paris et lui assurer un asile¹.

1. On ne saurait trop insister sur ce fait, tout à l'honneur de Hume. Il est cité dans une lettre de Turgot à Hume, 1^{er} juin 1767. *Letters of Eminent Persons*, p. 159. La phrase suivante vaut la peine d'être citée : « Il n'y a que l'intérêt même que vous prenez, et la singularité de cette circonstance, qui puisse peut-être adoucir le Roi sur le compte de Rousseau, en faisant demander la chose à votre nom par M. de Choiseul. »

Il est curieux de comparer la façon dont Voltaire et Rousseau passèrent leur temps en Angleterre et les impressions qu'ils rapportèrent de leur séjour dans notre pays. En quelques mois, Voltaire arriva à lire et à parler tout à fait couramment l'anglais. Il étudia nos mœurs, nos coutumes, notre organisation, nos lois, notre constitution, notre politique, notre religion et nos sectes religieuses, notre théologie, notre philosophie, notre science. Il acquit une connaissance parfaite de toutes les branches de notre littérature. Il était fier, et à juste titre, de la façon dont il écrivait en anglais, en vers et en prose. Il s'intéressa vivement à tous les mouvements de cette époque. Il fut reçu membre de la Royal Society. Il pénétra dans tous les cercles, dans tous les cénacles et les clubs de Londres. Il nous quitta pénétré de respect, d'affection et d'admiration pour notre pays et l'influence anglaise se fit sentir durant tout le reste de sa vie.

Il y a, il faut le reconnaître, une grande différence entre un homme de vingt-cinq à trente ans et un homme de cinquante à soixante ans. Il est cependant difficile de mettre sur le compte de son âge l'apathie et l'indifférence dont Rousseau fit preuve à l'égard du pays de son exil. Il essaya tout d'abord d'apprendre notre langue en comparant une traduction anglaise avec le texte français de son *Emile* mais il se découragea bientôt car il ne pouvait supporter, disait-il, de se rappeler ses ouvrages. Le seul résultat de ses études fut l'acquisition d'une trentaine de mots et encore il

les oublia à Wooton — « tant leur terrible baragouin, dit-il en parlant de la langue de Shakespeare et de Milton, est indéchiffrable à mon oreille ». La seule mention qu'il ait faite de notre littérature dans ses lettres de cette époque est une simple remarque sur Richardson ¹. Il ne dit pas un mot des personnages intéressants qu'il a dû rencontrer, des événements publics, du pays, de tout en un mot ce qui retient généralement l'attention d'un voyageur. Rien n'est plus ennuyeux que sa correspondance, il n'y parle guère que de ses griefs et de lui-même. On n'y trouve même pas, si ce n'est en de rares occasions, ce charme de style qui caractérise ses meilleurs ouvrages. Ses lettres sont le miroir fidèle d'un homme qui, suivant une expression populaire et imagée, « ne tenait plus ensemble ». Elle nous donne la clé de ce caractère que le portrait de Wright a si bien interprété. Il semblerait que dès le moment où il mit le pied sur le sol britannique, les effets désastreux que manque rarement de produire la subordination des facultés intellectuelles aux facultés émotives, commencèrent à se faire sentir. Le généreux enthousiaste d'*Emile* et du *Contrat Social*, le vigoureux polémiste de la *Lettre à Christophe de Beaumont* et des *Lettres de la Montagne* fit place à un être égoïste, morbide, hystérique, sentimental, il devint même pis que cela, l'image la plus lamentable de l'*Acolaste* d'Aristote.

L'influence exercée par les écrivains anglais sur

1. Lettre à Peyrou, 21 juin 1766.

Rousseau, bien qu'elle ait peut-être été exagérée par Texte¹, fut certainement considérable, mais il la subit plutôt indirectement que directement, par l'intermédiaire de traductions et longtemps avant sa visite en Angleterre.

La *Nouvelle Héloïse* devait indubitablement beaucoup aussi bien pour la forme que pour l'inspiration, au chef-d'œuvre de Richardson, et il est facile de retrouver presque tous les éléments de cet ouvrage dans les œuvres en prose et en poésie parues en Angleterre entre 1740 et 1770 environ. L'extravagance et l'éloquence du *Contrat Social* sont propres à Rousseau mais plusieurs des idées dominantes de ce livre furent tirées de Hobbes, Algernon, Sydney et Locke. *Emile* est basé sur le traité d'éducation de Locke, qui avait été traduite en français dès 1695 et il en est en grande partie inspiré ; d'autre part le quatrième, le cinquième et le neuvième livre, qui sont les parties où Rousseau donne libre cours à sa sentimentalité, doivent beaucoup à une traduction française du *Paradise Lost* de Milton. Il a parlé lui-même dans le troisième livre de la première partie des *Confessions* du profit qu'il avait retiré de la lecture d'une traduction française du *Spectator* et il recommande dans l'*Emile* la lecture du *Spectator* comme étant d'une grande valeur éducatrice pour les jeunes femmes. Il donne à *Robinson Crusoë* la première place parmi les livres

1. Joseph Texte, *Jean-Jacques Rousseau et les origines du cosmopolitisme littéraire*.

d'instruction pour les enfants et il en a parlé plus d'une fois en termes extravagants, l'influence de cet ouvrage sur *Emile* est évidente.

L'*Essay on Man* de Pope était un de ses livres préférés. « Le poème de Pope adoucit mes maux et me porte à la patience, dit-il dans une lettre à Voltaire, où il discute sa philosophie¹. »

Cependant Rousseau ne fut jamais un grand liseur. Si l'on retrouve dans ses œuvres des traces d'influence anglaise, il ne subit pas directement cette influence ou bien elle résulta de l'atmosphère d'anglomanie créée par Voltaire et Beat Ludvig Von Muralt et entretenue par Montesquieu, l'abbé Prévost et de nombreux traducteurs. Tous les ouvrages de valeur, en réalité, qui avaient, soit avant soit après notre *Age d'Auguste*, paru en Angleterre avaient été traduits en français et étaient ainsi plus ou moins connus partout où l'on parlait français. Aussi, ce que Rousseau devait à l'Angleterre il l'avait acquis longtemps avant de mettre le pied sur notre sol.

1. *Correspondance ; Œuvres complètes*, vol. VII, p. 35.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

PRÉFACE DE L'AUTEUR..	v
Voltaire en Angleterre.	i
Montesquieu en Angleterre.	113
Rousseau en Angleterre.	171



PQ
2106
.E5
C62

Collins, John Churton,
1848-1908
Voltaire,
Montesquieu et Rousseau
en Angleterre

